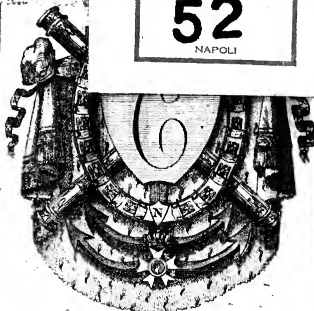



N



MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
D'ANNE D'AUTRICHE.

TOME SIXIEME.



MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
D'ANNE D'AUTRICHE,
ÉPOUSE
DE LOUIS XIII,
ROI DE FRANCE.

Nouvelle Édition revue, corrigée & augmentée de Notes & du Portrait de la Reine.

PAR MADAME DE MOTTEVILLE, Une de ses Favorites.

TOME SIXIEME.





A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. L.



MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
D'ANNE
D'AUTRICHE,
ÉPOUSE DE LOUIS XIII,
Roi de France & de Navarre.

ANNÉE 1660.

La Reine Mere, après avoir marié le Roi à celle que son cœur avoit toujours desirée, voulut penser à Monsieur, & comme une bonne mere lui choisir ce qui lui paroissoit alors de meilleur & de plus précieux dans l'Europe. Ce fut la Princesse d'Angleterre qu'elle avoit tendrement aimée, & qu'elle auroit voulu faire Reine au défaut de l'Infante sa

niéce. Elle fit donc résoudre le Roi à ce mariage; & pour l'engager à sa conclusion elle alla demander cette jeune Princesse à la Reine d'Angleterre sa mere. Elle l'obtint facilement, car Monsieur étoit digne d'être reçu avec joie des plus grandes Princesses de la terre. Celle qu'il alloit épouser lui avoit même cette obligation d'avoir été en tous temps également souhaitée de lui : si bien que ses desirs étoient plutôt fondés sur sa propre dignité, que sur le rétablissement du Roi d'Angleterre son frere. Le Duc d'Yorck, second frere de cette Princesse ne prit pas un si bon parti pour lui, car vers ce même temps il se maria à une simple Demoiselle, fille du Chancelier d'Angleterre, qui servoit la Princesse Royale son autre sœur, veuve du Prince d'Orange. La Reine d'Angleterre leur mere venoit de perdre il y avoit peu le Duc de Glocester son troisieme fils, qui par la réputation qu'il avoit déjà acquise paroissoit devoir être un grand Prince, & l'affliction de cette Princesse fut sensiblement redoublée par la faute que fit le Duc d'Yorck, en prenant une alliance si basse qui ne lui convenoit pas.

La Reine de la Grande-Bretagne, après avoir accordé la Princesse sa fille à

Monsieur, peu de jours avant la Fête de tous les Saints, partit pour aller en Angleterre faire une visite au Roi son fils, & prendre ses mesures avec lui pour leurs affaires communes. Son dessein étoit de lui proposer le mariage d'Hortense Mancini, niéce du Cardinal Mazarin, sans qu'il y eût d'autre fondement à cette pensée que la complaisance que voulurent avoir pour le Cardinal Mazarin Milord Germain & Milord Montaigu. Ils alléguoient pour raison que dans ce nouveau rétablissement du Roi d'Angleterre ses peuples étoient mal affermis, que le Parlement d'Angleterre paroissoit avoir encore des Factions, & qu'il y avoit une Armée sur pied qui n'étoit pas entiérement soumise à ses volontés. Il leur sembla qu'une somme d'argent considérable lui devoit être nécessaire pour payer ses Troupes, les congédier, & acheter ce qui restoit de Factieux dans son Royaume. La Reine d'Angleterre arrivant à Londres trouva toutes choses si bien disposées, les Armées si obéissantes, & le Parlement si soumis, que la proposition du Mariage d'Hortense ne put alors trouver d'agrément dans le cœur du Roi son fils. La nécessité de cinq millions promis par le Cardinal à l'heure qu'on les vou-

droit, ne le pressoit plus de les recevoir ni de les demander. C'est pourquoi le parti qu'on lui offroit ne lui plut pas : son Armée se sépara d'elle-même par la seule puissance de sa volonté, & le Parlement fit aussi ce qu'il desira. Le Cardinal fut sans doute affligé de ce changement; mais on peut dire à sa gloire qu'il avoit apparemment si peu récherché cet honneur, & avoit fait tant d'ostentation de son indifférence sur cet article, & sur la violence que ces Seigneurs Anglois lui faisoient; que l'envie, la haine, ni l'esprit de raillerie, ne purent trouver là-dessus de matiere suffisante pour lui faire un reproche. Sa sagesse & sa modération parurent encore en une autre occasion presque aussi avantageuse pour lui; car le Duc de Savoie lui ayant fait offrir d'épouser une de ses niéces, pourvu qu'il voulût lui faire rendre Pignerol, ce Ministre le refusa, & dit au Duc de Navailles, à ce que la Duchesse sa femme m'a conté, qu'il ne vouloit établir ses niéces, que pour augmenter sa gloire; & que faisant cette trahison au Roi par la seule considération de ses intérêts, il n'en mériteroit que de la honte. Le Chancelier d'Angleterre, qui ne ressembloit pas au Cardinal Mazarin, fit demander à la Reine d'Angleterre la per-

miſſion de ſe préſenter devant elle, pour lui faire la révérence. Cette Reine lui manda qu'elle le vouloit bien, pourvu qu'il ne lui parlât point de ſa fille; mais le Roi ſon fils, qui étoit engagé à ſoutenir ce mariage par l'affection qu'il avoit pour le Chancelier, ſut ſi fortement preſſer la Reine ſa mere, qu'enfin vaincue par la force qu'il lui fit, & par le conſeil de divers Seigneurs, du Comte de Saint-Alban*, & de l'Abbé de Montaigu, qu'elle conſentit au mariage. Elle pardonna à ſon fils, & reçut pour ſa belle-fille la Ducheſſe d'Yorck. Les Lords trouverent qu'elle le devoit faire, tant pour faire ſes affaires & s'établir un revenu conſidérable que le Roi ſon fils lui donnoit en ſon pays, que pour s'établir eux-mêmes, particuliérement le Comte de Saint-Alban, Miniſtre de cette Princeſſe. Il ſe fit ami du Chancelier, après avoir tenu bon quelque temps, & fait en apparence le perſonnage d'honnête homme, qui étoit de ne ſe rendre que difficilement. Milord Montaigu n'avoit pas de deſirs pour la fortune qu'il pouvoit faire en Angleterre : ſes attachemens étoient en France, par l'amitié que la Reine Mere avoit pour lui;

* Milord Germain, devenu Comte de Saint-Alban.

& de plus on peut dire de lui qu'en toutes choses, en tous pays, la véritable piété faisoit qu'il étoit désintéressé.

Alors le Cardinal retomba malade d'un mal languissant : il parut que l'humeur des gouttes étoit remontée des jambes à l'estomac, & renfermée au dedans ; ce qui lui causa des étouffemens qui passerent long-temps pour vapeurs. Les Médecins le purgerent souvent, & comme il amendoit toujours par la purgation, on connut par là, malgré leur dissimulation, que c'étoit humeur, & que cette humeur venoit d'une mauvaise source. L'état où il étoit alors ne l'empêchoit pas de penser à ses trésors ; & dans ces mêmes temps, comme il avoit des momens de relâche, on remarqua qu'il s'occupoit souvent à peser les pistoles qu'il gagnoit, pour remettre les légeres le lendemain au jeu.

L'avarice du Cardinal étoit telle, que la Reine n'avoit point d'argent. Toute la dépense de sa maison se faisoit par l'ordre de Colbert, créature du Cardinal, qui épargnoit sur toutes choses. Cette jeune Princesse n'avoit pas de quoi jouer, car on ne lui donnoit alors que les mille écus par mois, destinés de tout temps pour les menus plaisirs des Reines, & pour leurs aumônes : mais comme le jeu étoit à la

mode, & que la Reine aimoit quelquefois à jouer, cette somme n'étoit pas suffisante; car pouvant beaucoup perdre chaque jour, il arrivoit souvent que l'argent étoit bientôt fini, de sorte qu'elle n'avoit pas de quoi faire des aumônes, ni de quoi satisfaire à ses plaisirs. Le jour des étrennes on avoit accoutumé de donner à la Reine Mere, du temps du Roi son mari, douze mille écus, mais la Reine n'eut que dix mille livres, dont elle fut fâchée, à cause que la Reine sa mere lui avoit dit qu'elle avoit accoutumé d'avoir douze mille écus. Cette différence lui déplut : elle s'en plaignit à la Duchesse de Navailles. Cette Dame croyant faire un service au Cardinal l'en alla avertir, le conseillant de mieux traiter sa maîtresse : elle lui dit aussi qu'elle étoit sensible, & qu'elle connoissoit le bien & le mal qu'on lui faisoit. Il lui répondit que la Reine auroit de l'argent quand il lui plairoit d'en demander; sans promettre de lui en donner. Il parut en colere contre la Reine Mere, de ce qu'elle vouloit qu'on donnât à la Reine sa fille les douze mille écus dont je viens de parler, & dit avec exagération : *Hélas ! si elle savoit d'où vient cet argent, & que c'est le sang du peuple, elle n'en seroit pas si libérale.* Lui qui jouoit tous les

jours trois ou quatre mille pistoles, qui avoit tout l'argent de France dans ses coffres, qui laissoit jouer à sa niéce la Comtesse de Soissons chaque jour des sommes immenses, qui pilloit tout, & qui laissoit faire sur les peuples les plus énormes voleries qui se soient jamais faites : lui, dis-je, que l'on trouva peu après sa mort avoir remplide trésors innombrables toutes les Places de sa Domination, & celles de ses amis; il eut la hardiesse de reprocher à sa Bienfaictrice, à la Mere de son Roi, à la Mere de la France & des pauvres, douze mille écus qu'elle souhaita qu'il fît donner à la Reine selon que le feu Roi son mari avoit accoutumé de les lui donner à elle : en quoi on peut voir quelle étoit sa tyrannie, sa dureté, & son ingratitude, dans les choses où il agissoit naturellement.

La Reine d'Angleterre vint alors à Portsmouth, pour s'embarquer & revenir en France par le Havre; mais son Vaisseau pensa périr & fut jetté sur le sable. La Princesse d'Angleterre, accordée à Monsieur, dans ce même Vaisseau fut prise de la rougeole, dont elle fut extrêmement malade. La Reine Mere qui souhaitoit ce mariage s'inquiéta de ce qu'on ne savoit point de ses nouvelles, & Mon-

ſieur montra par ſon chagrin que du moins ſon intention étoit d'être affligé. Cette Princeſſe, après avoir été deux jours en péril par l'excès de ſa maladie, retourna à Portſmouth pour être purgée, mais la rougeole lui ſortit tout de nouveau, & les Médecins douterent de ſa vie. La ſanté lui étant revenue elle ſe remit ſur mer, avec la Reine ſa mere, laquelle peu après arriva au Havre heureuſement (le 5 Février), ayant eu en ce voyage la crainte de perdre la Princeſſe ſa fille, & la douleur d'avoir vu mourir pendant le ſéjour qu'elle avoit fait à Londres, la Princeſſe Royale ſa fille aînée, veuve du Prince d'Orange.

Le Dimanche ſixieme du mois (de Février), le feu prit dans la Galerie du Louvre, appellée la Galerie des Rois. Elle fut preſque entiérement brûlée avec un Salon voiſin qui ne faiſoit que d'être achevé de bâtir. Le Roi fut contraint par cet accident d'aller à Saint-Germain paſſer quelques jours pour laiſſer nettoyer le Louvre.

Le Vendredi onzieme (Février), le Cardinal étant alors à Vincennes ſe ſentit en mauvais état. Il envoya le Duc de Navailles au Roi lui mander qu'il étoit fort malade, & qu'il ſouhaitoit de le voir. Le

Roi pleura avec ce Duc, disant qu'il perdoit beaucoup ; que si le Cardinal avoit vécu encore quatre ou cinq ans il l'auroit laissé capable de gouverner son Royaume; qu'alors il demeuroit embarrassé, ne sachant à qui se confier, & que son plus grand desir étoit de faire lui-même ses affaires. Cette nouvelle fit que toute la Cour revint de Saint-Germain à Paris, d'où le Roi alla aussi-tôt à Vincennes. La Reine Mere alla l'y joindre, & fut servie par les Officiers de la Reine sa fille, parce qu'elle n'y mena point les siens. Ce même jour onzieme on avoit donné de l'émétique au Cardinal sur le soir, qui l'avoit fort soulagé : c'est pourquoi on lui en redonna le treize, dont il se porta mieux un jour ou deux, à cause de la grande évacuation, mais aussi-tôt après il retomba dans ses mêmes maux.

La Reine d'Angleterre arriva à Paris le vingtieme Février, elle fut bien reçue du Roi & des Reines qui allerent au-devant d'elle jusqu'auprès de Saint-Denis, avec toute la grandeur & la suite, qui accompagne toujours un Roi de France.

Le vingt-deuxieme Février, le Roi & la Reine Mere qui étoient à Vincennes, allerent un matin voir le Cardinal. Ils le

trouverent plus mal ce jour-là, & plus oppressé. Il leur parla de sa mort, & leur dit des choses touchantes. Le Roi & la Reine Mere y furent deux heures, & en sortirent pleurans & attendris. Sur la fin de Février le Cardinal empira tout-à-fait, & ne sachant à qui jetter ses innombrables trésors, il fiança sa niéce Mancini, qui étoit revenue à la Cour, au Connétable Colonne, avec une dot de cent mille livres de rente en Italie, & sa belle maison de Rome qu'il lui laissa. Le Roi à son retour avoit vécu avec elle avec beaucoup plus de marques d'indifférence que de passion. Quelques-uns ont dit qu'il eut encore quelques momens de tendresse, qui penserent rallumer ses premieres flammes, mais je l'ignore & n'en puis rien dire.

Le Ministre fit épouser Hortense Mancini au Grand-Maître, en le faisant héritier de tous ses biens, & lui fit quitter son nom de la Porte, qui de soi étoit médiocrement honorable, & l'obligea de prendre celui de Mazarin, avec des biens & des établissemens prodigieux. Depuis longtemps le Grand-Maître, fils du Maréchal de la Meilleraie, étoit amoureux de Mademoiselle Hortense, & avoit refusé la Comtesse de Soissons, espérant d'avoir sa

cadette ; mais le Cardinal gardoit cette cadette, qui étoit belle, pour des Rois, ou du moins pour des Souverains. Juſque-là il avoit montré de l'averſion à la lui donner, & ne paroiſſoit pas eſtimer ſa perſonne ; mais la mort qui le prenoit à la gorge ne lui donnantpas le temps d'accomplir en ſes niéces qui lui reſtoient à marier, la grandeur de ſes deſirs, il fallut qu'il prît le Grand-Maître comme ſon pis aller. Il étoit déjà fort riche ; car ſon pere, par la faveur qu'il avoit eue auprès du Cardinal de Richelieu, comme ſon parent, avoit de grands biens & de grandes dignités. Il parut heureux d'être porté par la fortune à la jouiſſance de cette grande dépouille, mais ce n'eſt pas être heureux que d'être trop riche. Le Cardinal Mazarin avoit toujours conſervé une grande reconnoiſſance des obligations qu'il avoit au feu Cardinal de Richelieu ſon bienfaicteur. Ses premiers deſirs, après avoir fait venir ſes niéces d'Italie, avoient été pour le Duc de Richelieu, neveu du défunt Miniſtre ; mais la Ducheſſe d'Aiguillon ſa tante l'avoit mépriſé, & on crut alors qu'en mourant il ſe conſoleroit de la néceſſité qui le forçoit de prendre le Grand-Maître pour ſon héritier, à cauſe que le Maréchal de la Meilleraie étoit parent du Cardinal de

Richelieu, & qu'il avoit toujours été son ami dans le temps de sa faveur passée.

Le troisieme jour de Mars, deuxieme jour de Carême, j'allai à Vincennes. Le Cardinal Mazarin qui s'étoit mieux porté depuis un jour ou deux, s'étoit trouvé si mal ce même matin, qu'il avoit fallu lui faire recevoir le Saint Viatique. La Reine Mere fut réveillée avec cette nouvelle : elle l'entendoit hurler les nuits, parce qu'il étoit logé de l'autre côté de sa chambre, & son mal étoit de cette nature qu'il étouffoit continuellement. Le Roi tint Conseil le matin, avant que la Reine sa mere fût éveillée, & aussi-tôt il lui vint rendre compte de ce qui s'y étoit passé. La Reine Mere ce même jour-là me fit l'honneur de me dire que le Tellier, le Procureur-Général Fouquet, & de Lionne, étoient destinés, non pas pour gouverner, mais pour servir le Roi. Elle me parla du Maréchal de Villeroi comme d'un homme qui aimoit l'État, & avoit de la capacité, mais qui étoit foible. Elle croyoit néanmoins qu'il seroit du Conseil, ce qui ne fut pas. Elle me parut persuadée que le Tellier étoit un homme habile en sa charge, homme de bien, assez à elle, mais pas capable de la premiere place. Elle me fit l'honneur de me dire

aussi qu'elle croyoit que le Procureur-Général, comme capable, quoique grand voleur, demeureroit le maître des autres. Pour de Lionne, elle me témoigna avoir dessein, si elle le pouvoit, de l'éloigner des Conseils, après la mort du Ministre.

Le Cardinal qui étoit Surintendant de la Maison de la Reine Mere, la supplia de lui permettre de donner cette Charge à la Princesse de Conti sa niéce. Madame la Comtesse de Flex, sa Dame d'honneur, en fut fâchée, mais la Reine Mere y remédia; car pour lui adoucir cette mortification de voir une personne au-dessus d'elle, elle fit donner peu après un Brevet de Duchesse à Madame de Senecey, qui pouvoit revenir à la Comtesse de Flex sa fille & à ses enfans mâles: faveur assez extraordinaire, & que la Reine Mere demanda instamment au Roi, comme une chose qu'elle desiroit avec ardeur.

Le cinquieme Mars on ordonna les Prieres publiques des Quarante-Heures par toutes les Églises de Paris pour le Cardinal; ce qui ne se fait d'ordinaire que pour les Rois. Madame la Princesse Palatine lui envoya, à son extrême regret, la démission de sa charge de Surintendante de la Maison de la Reine,

qu'il donna à la Comteſſe de Soiſſons. Il voulut, avant que de mourir, laiſſer ſes deux niéces dans ces deux poſtes qui ſont beaux. La Reine alors ſe douta d'être groſſe. Ce fut une conſolation au Roi, qui pouvoit aiſément guérir le chagrin qu'il avoit de l'état où il voyoit le Cardinal, qu'il aimoit beaucoup. C'étoit ſon premier attachement, & l'enfance avoit été le ſceau de cette liaiſon.

Le Cardinal laiſſa au Grand-Maître en ſes Gouvernemens, en ſa maiſon de Paris, toute meublée, & en argent, des ſommes innombrables * ; & outre ces grands biens, il avoit marié la Princeſſe de Conti, Madame de Modene, & la Comteſſe de Soiſſons, & leur avoit donné à chacune une grande dot. Il laiſſa deux cens mille écus à la petite Marianne, la derniere de ſes niéces; & le gouvernement d'Auvergne pour celui qui l'épouſeroit. Pour ſon neveu Mancini, quoiqu'il le déshéritât, ne le croyant pas digne de porter ſon nom, ce neveu déshérité ne laiſſa pas d'avoir la Principauté ou Duché de Ferreti en Italie, le Duché de Nevers en France, avec une partie de ſa maiſon,

* L'ancien Original porte quinze cents mille livres de rente, tant en Duchés, Gouvernemens, Maiſons, &c.

& beaucoup d'autres biens. Il donna à chacun de ses petits neveux de Mercœur, de grands revenus en bénéfices, & fit donner à tous ses amis des Gouvernemens, des Évêchés & de l'argent. Il rétablit le Duc de Lorraine dans ses États, en partie pour le récompenser de ce qu'il avoit voulu être son neveu, honneur qu'il avoit refusé; & chacune de ses recommandations ou de ses louanges fit alors la destinée des plus grands Seigneurs du Royaume. Il fit son Testament & le signa le sixieme de Mars; & comme il avoit déjà reçu le Saint Viatique, il parut vouloir donner le reste de son temps à son salut. Il envoya chercher M. Joli, Curé de Saint-Nicolas-des-Champs, homme de grande réputation, & le pria de ne le plus quitter. Il fit paroître des sentimens de piété, & demanda miséricorde; mais tous ceux qui disent : *Seigneur, Seigneur, n'entreront point au Royaume des Cieux*. Il faut néanmoins que nous espérions tous en cette divine miséricorde, & pour nous, & pour les autres; c'est la richesse des pécheurs.

Le Jeudi troisieme de Mars, qui fut le jour qu'il communia, la Reine Mere me fit l'honneur de me dire en présence du Roi, que le Cardinal étoit alors bien petit

petit devant Dieu; qu'il avoit de grands ſentimens d'humilité, & qu'elle eſpéroit que Dieu auroit pitié de lui. Ce ſont deux choſes difficiles à pouvoir accommoder enſemble, que l'humilité Chrétienne avec l'amour des biens de la terre, & de cette Grandeur qui lui faiſoit diſpoſer de tout un Royaume comme bon lui ſembloit. Il donna tout ce qui étoit vacant & tout ce qui n'étoit point à lui. Véritablement ce fut du conſentement du Roi, & ce fut ce qui le perſuada qu'il pouvoit impunément prendre & tout donner aux ſiens. L'excuſe n'étoit pas peut-être tout-à-fait légitime : c'étoit abuſer en quelque maniere des ſentimens que l'habitude avoit formés dans le cœur du Roi à ſon égard, que de lui ôter ſa Puiſſance, ſes Finances, & le Droit de diſpoſer des Charges, Gouvernemens, Abbayes, Évêchés, & preſque généralement de tout ce qui ſe trouva pour lors dans ſa diſpoſition.

Le Cardinal Mazarin avoit été ſoupçonné de n'avoir pas eu beaucoup de Religion. Sa jeuneſſe étoit déshonorée par une mauvaiſe réputation qu'il avoit eue en Italie; & comme je l'ai dit en parlant de lui, il n'avoit jamais témoigné aſſez de vénération pour les Myſteres les plus

sacrés. Sa vie, moralement bien réglée, ne paroissoit pas avoir pour regle de sa sagesse les maximes Évangéliques; & il seroit à souhaiter pour lui que les dernieres années de sa vie, où il avoit fait des actions de vertu, eussent été entiérement réglées sur le desir de son salut. Mais Dieu seul connoît ce qui est en l'homme, & les apparences louables nous doivent presque toujours obliger à croire comme une vérité le bien que nous voyons en autrui, puisque nous ne pouvons faire le discernement des pensées ni des sentimens dont nous voulons injustement être les juges. Ce Ministre montra beaucoup de fermeté & de tranquillité d'esprit dans ses derniers jours. Il travailla avec le Tellier sur les affaires de l'État. Le quatre & le six il fit même des Dépêches pour Rome, qu'il signa. Sa fin fut accompagnée d'honneur par les larmes du Roi, d'opulence par les biens qu'il laissa à sa Famille & à ceux qu'il voulut enrichir, & de fermeté par la bonne mine qu'il fit à la mort. Il peut aspirer à la Gloire de l'avoir regardée avec une intrépidité pareille à celle des plus grands hommes.

Le septiéme Mars, jour qu'il reçut l'Extrême-Onction, après avoir pris congé du Roi, de la Reine Mere, & de

Monsieur, qu'il supplia de ne prendre plus la peine de le venir voir, il donna au Roi dix-huit gros Diamans, un fort beau Diamant à la Reine Mere, un bouquet de Diamans à la jeune Reine, & plusieurs Émeraudes d'une prodigieuse grosseur à Monsieur. Il donna un Diamant au Prince de Condé, avec beaucoup de louanges & de grandes marques de son amitié, & un au Maréchal de Turenne, & laissa pour Successeurs au Ministere ceux que j'ai déjà nommés. Ensuite de toutes ces choses il pria M. Joli, Curé de Saint-Nicolas des Champs, de ne le plus quitter. Il ne s'étoit point confessé à lui, mais il parut ne penser plus qu'à sa conscience. Son Confesseur ordinaire étoit Théatin, homme simple & d'une singuliere piété, mais qui peut-être ignoroit les périls où peuvent tomber ceux qui ont trop adoré la Fortune, la Faveur & les Richesses. Il voulut dans cet état envoyer à l'Assemblée du Clergé l'Évêque de Poitiers, pour les prier de croire qu'il mouroit leur serviteur. Elle en fut si reconnoissante qu'ils voulurent tous l'en aller remercier, mais ils ne le purent voir. Il en fit autant au Parlement, les envoyant assurer qu'il mouroit leur serviteur. Il reçut

l'Extrême-Onction dans sa Chaise, y répondit lui-même, & remercia ceux qui la lui avoient administrée. Il fit venir tous ses Domestiques, il se fit voir à tous, ayant la barbe faite, étant propre & de bonne mine, avec une Cimare de couleur de feu, sa Calotte à sa tête comme un homme qui vouloit braver la mort. Il leur parla fort chrétiennement, leur demanda pardon avec de grandes marques d'humilité, & confessa qu'un de ses crimes devant Dieu avoit été la colere & la rudesse qu'il avoit eue pour eux. Il leur dit à tous ce qu'il leur laissoit, & fit toutes ces choses d'une maniere douce & obligeante. Il embrassa ses amis, & leur fit des complimens. Au milieu de cette occupation, une foiblesse le prit, il dit : *Je m'affoiblis, qu'on me donne un peu d'eau de grenade.* Après en avoir pris, il dit : *Je reviens*, & continua de parler à ceux qui étoient présens. Il s'occupa le reste du jour à faire des Actes de Foi & de Contrition; ce qu'il fit d'une maniere dévote, ferme & tranquille. Il parapha son Testament, & signa encore sur le soir des Dépêches pour le service du Roi; & quoiqu'il parût ne vouloir plus penser qu'à Dieu, tant qu'il put parler & entendre, il ordonna de tout ce qui lui parut utile à l'État.

Le Roi & la Reine Mere lui envoyerent encore demander ce qu'il desiroit qui fût fait après sa mort, & il sembloit que ses paroles étoient des oracles, qui ordonnoient de l'avenir. Il y a sans doute beaucoup de grandeur & de beauté à sa mort, mais sa réputation doit être noircie par l'ingratitude qu'il a eue pour la Reine Mere, sa Bienfaictrice, d'avoir voulu mettre de la sécheresse, du dégoût, & de la défiance pour elle dans l'esprit & dans le cœur du Roi, afin de le posséder tout entier, jusqu'à la blâmer de ce qu'elle faisoit trop d'Aumônes, & faisoit trop de cas des Dévots. Elle s'en étoit apperçue en plusieurs occasions, comme je l'ai déjà dit. Il eut même en mourant la dureté de lui demander la Survivance du Gouvernement de Bretagne pour la donner au Grand-Maître; ce qui ne se fait jamais, car c'est un crime de compter sur la mort de nos Rois. Voilà les effets de cette avarice sordide qui l'accompagna jusqu'à la fin, & qui dans les derniers instans de sa vie lui fit encore prendre plaisir à faire repasser par ses mains quasi tout le Royaume, pour le donner à son Neveu, à ses Niéces & à ses amis. Voilà aussi la cause de cette ambition dévorante, & de cet ardent desir de la

faveur qui l'avoit toujours possédé.

Le septieme jour de Mars, la Reine Mere, après avoir tenu le Cercle chez la Reine, vint un moment dans sa chambre pour savoir comment il se portoit. Elle fit appeller Colbert, qui lui dit qu'il étoit fort mal, & qu'il ne croyoit pas qu'il passât la nuit. La Reine Mere s'attendrit à ces paroles, & les larmes lui vinrent aux yeux; puis me tirant à part elle me fit l'honneur de me dire en parlant de lui, qu'elle l'avoit toujours mieux connu que personne, & qu'elle n'avoit pas mésestimé ceux qui avoient été d'avis qu'elle l'éloignât de la Cour; mais qu'ayant trouvé en lui une fidelle application au service du Roi & au bien de l'État, elle avoit cru qu'il étoit juste qu'elle excusât ses défauts en faveur de ses bonnes intentions. Elle ajouta ensuite quelques particularités du regret que le Cardinal avoit de lui avoir déplu en sa conduite, dont il lui avoit demandé pardon avec des marques d'un grand repentir. Elle me dit aussi qu'elle avoit été fâchée de ce que le Roi, poussé par le Ministre à haïr la Princesse Palatine, l'avoit obligée à se défaire de sa Charge de Surintendante de la Maison de la Reine, pour la donner, comme je l'ai déjà dit, à la Comtesse de Soissons.

Cette princeſſe ne lui plaiſoit pas, & n'avoit jamais bien vécu avec elle. Un reſte d'attachement que le Roi avoit pour elle lui faiſoit craindre qu'elle ne reprît ſa même place, qu'il ſembloit que ſa ſœur n'eût perdue que pour lui rendre. Elle me fit l'honneur de me dire auſſi que le Roi ſans doute prendroit plaiſir à gouverner ſon Royaume, qu'elle en étoit bien-aiſe, & avoit deſſein de lui montrer par la modération de ſa conduite, qu'elle ne lui vouloit rien dérober de ſon autorité. Ce fut par ces ſentimens qu'elle perdit l'avantage d'entrer au Conſeil, dont beaucoup de perſonnes l'ont blâmée, s'imaginant peut-être avec raiſon qu'elle y avoit été portée par des conſeils intéreſſés, dont elle ne connut pas la cauſe; mais dans le vrai ſa pente naturelle étoit le deſir du repos & de la retraite. Le ſoir du ſeptieme, le Roi, qui ne voyoit plus le Cardinal, fit appeller ſes Miniſtres, & je vis alors le vivant prendre la place du mourant, avec un commencement de grandeur, de ſuite & de bruit, qui me fit admirer les changemens du monde. Le Roi s'enferma avec eux; & la Reine Mere, au retour des Miniſtres, vint peu de temps après le trouver. Comme elle étoit logée à l'ancien & petit Logement,

à cause qu'on faisoit peindre les grands appartemens du nouveau bâtiment, elle quitta sa chambre parce qu'elle étoit trop proche de celle du mourant, & vint coucher dans celle du Roi. Le Cardinal vécut encore cette nuit. Il dormit trois heures; le lendemain il entendit la Messe & eut quelque amendement. Ce meilleur état forma un petit bruit de résurrection; mais aussi-tôt après s'affoiblissant entiérement, on jugea qu'il ne dureroit pas encore long-temps. Il mourut persuadé que les Médecins n'avoient pas connu son mal, & l'avoient mal traité. Un des siens lui entendit dire, parlant avec lui-même: *Ils m'ont tué.* Ce jour-là, Valot, premier Médecin du Roi, lui ayant voulu persuader de prendre un bouillon, il le refusa, & regarda cet homme d'une maniere fixe & perçante, qui fit juger aux assistans qu'il le regardoit comme un homme qui l'avoit mal servi. Quoique ce fût avec d'innocentes intentions, il n'en parut pas content; & la derniere absolution qu'il demanda, fut pour avoir murmuré contre les Médecins. Il fut tout ce jour dans de grandes souffrances, & son agonie fut le soir terrible. M. Joli lui ayant dit que c'étoit alors que la nature payoit son tribut, il lui répondit: *Je souffre beaucoup, mais*

mais je ſens que la Grace eſt encore plus forte que le mal.

Le Roi lui manda le matin qu'il avoit beaucoup de peine de ne le point voir. Il lui fit dire qu'il le remercioit, qu'il n'étoit plus temps qu'il pensât à lui, mais qu'il le ſupplioit de ſe ſouvenir des dernieres paroles qu'il lui avoit dites. Il envoya recommander M. Joli au Roi : la Reine Mere prit la parole, & répondit, que le Roi auroit toujours ſoin des Gens de bien. Un peu avant que de mourir il appella Colbert ſon Domeſtique, & lui parla de quelque choſe touchant ſes affaires, de la même maniere que s'il eût été en ſanté. Il enviſagea la mort avec une telle fermeté, qu'il dit à M. Joli qu'il avoit du ſcrupule de ne la pas aſſez craindre. Son Agonie augmentant il dit à un de ſes Valets de Chambre, nommé Bernoin, en tâtant ſon poulx lui-même : *je ſouffrirai encore beaucoup.* A deux heures après minuit il ſe remua un peu dans ſon lit, & dit, *quelle heure eſt-il? il doit bien être deux heures.* M. Joli & Bernoin dirent alors entr'eux tout bas qu'il iroit bien encore juſqu'à dix heures du matin. Le malade enſuite demeura environ une demi-heure à prier Dieu, & ſouffrant. Alors il paſſa, en diſant :

Ah! Sainte Vierge, ayez pitié de moi, & recevez mon Ame. Il expira entre deux & trois, le neuvieme jour de Mars.

Le Roi s'éveillant appella sa Nourrice qui couchoit dans sa chambre, & sortant de son lit lui fit signe de l'œil pour savoir si le Cardinal étoit mort; ce qu'il fit de peur d'éveiller la Reine, ou de la troubler par cette funeste vue de la mort, qui de soi-même est toujours affreuse. Ayant su que oui, il s'habilla, & fit venir les Ministres, le Chancelier, le Tellier, le Surintendant Fouquet, & de Lionne; & leur commanda de ne rien expédier sans lui en parler, leur déclarant qu'il ne vouloit point que ceux qui demanderoient des graces s'adressassent à d'autres qu'à lui. Il alla ensuite trouver la Reine Mere. Ils dînerent, & partirent le plutôt qu'ils purent de Vincennes pour venir à Paris. La Reine fut apportée en chaise. Le Marquis d'Hautefort son premier Écuyer, & Nogent, vieux, mais sain, l'accompagnerent toujours à pied.

Le Roi étoit affligé de la mort de son Ministre, & avoit beaucoup pleuré. La Reine sa Mere plus forte que lui, & plus dégoûtée des Créatures par la connoissance qu'elle avoit de leurs imperfections

ſentit moins de douleurs. Elle avoit regretté le Cardinal, & avoit eu des momens où la longue habitude & les bonnes qualités qu'elle avoit aimées en ce Miniſtre, avec ce qu'il avoit fait pour elle en chaſſant ſa Niéce, l'avoient rendue ſenſible à ſa mort, mais d'une maniere plus tranquille, & le ſouvenir de ſes ingratitudes petites ou grandes effaçoit aiſément ce chagrin. Leurs Majeſtés étant arrivées ſe débaraſſerent de la preſſe qu'ils trouverent dans le Louvre, & dans leurs Antichambres, & le Roi & la Reine Mere allerent ſe renfermer dans le Cabinet de la Reine. Elle ſe portoit bien de ſon voyage, & par l'état où elle étoit elle faiſoit eſpérer au Roi, à la Reine ſa Mere, & à toute la France, la joie de la voir bientôt Mere d'un Dauphin. Cette jeune Princeſſe n'étoit nullement affligée de la mort du Cardinal, & l'amuſement que le Roi avoit repris avec la Comteſſe de Soiſſons, quoique foible en apparence, lui déplaiſoit ſi fort, que ſi elle étoit chagrine c'étoit ſeulement parce que ſelon que le diſent les Philoſophes, l'Amant ſe transforme en la choſe aimée, & que voyant le Roi triſte il étoit impoſſible qu'elle fût gaie. Enfin ces trois Royales perſonnes ſe voyant enſemble

éloignées de l'objet de la mort, commencerent à respirer en repos. Le plaisir de la liberté, qu'ils envisagerent avec ses charmes ordinaires, & cette agréable pensée dans ces premiers mouvemens, les consola de leur affliction. La Reine Mere fut la premiere qui dit à ceux qui sans cesse faisoient revivre le discours de la mort du Cardinal, qu'il n'en falloit plus parler, qu'elle craignoit que le Roi n'en fût malade, & qu'il falloit qu'il s'occupât à quelque chose de mieux qu'à des paroles inutiles.

Le Roi depuis qu'il voyoit son Ministre pencher vers sa fin, avoit montré qu'il vouloit à l'avenir gouverner son Royaume. Il disoit qu'il n'approuvoit point la vie des Rois fainéans, & qui se laissent mener par le nez. Il ajoutoit lui-même à cela qu'il voyoit bien qu'on pouvoit lui reprocher qu'il avoit fait ce qu'il blâmoit; mais il attribuoit sa conduite passée à l'estime qu'il avoit eue pour le Cardinal, à cause de son habileté, & à cette soumission & dépendance à laquelle son enfance l'avoit accoutumé. La Reine sa Mere, qui avoit senti l'incommodité du joug qu'elle s'étoit imposée, ne vouloit plus se soumettre à d'autre Puissance qu'à celle du Roi son Fils, si bien qu'elle sou-

haitoit qu'il voulût travailler lui-même pour lui-même. Elle n'étoit point ambitieuse, mais elle étoit assez bonne Mere pour vouloir lui aider en tout ce qu'elle pourroit. Tous les gens de bien étoient dans ce même sentiment, & le Ministre en mourant, soit par le desir de faire son devoir en donnant de bons conseils au Roi, soit pour ne vouloir point de Successeur dans la gloire de sa faveur, lui laissa pour principale maxime de faire lui-même ses affaires, & de ne plus élever de premier Ministre à ce suprême degré où il étoit monté; lui avouant que par les choses qu'il auroit pu faire contre son service, il connoissoit combien il étoit dangereux à un Roi de mettre un homme dans cet état. Il lui laissa des Conseils & des Préceptes estimables, que le Roi lui-même écrivit, afin de s'en souvenir pour sa conduite.

Ce même jour au matin, le Roi, après avoir appris la mort du Cardinal, avoit été enfermé deux heures pour travailler lui seul au Réglement de sa vie & de ses affaires. Il voulut ensuite faire part de ses résolutions aux Grands du Royaume; & quand il fut arrivé à Paris il ordonna que tous le lendemain se trouvassent au Louvre chez la Reine sa Mere à quatre

heures. Ce jour-là cette Princesse alla faire ses dévotions au Val-de-Grace, puis étant revenue sur le soir les Officiers de la Couronne & les Ministres étant assemblés, le Roi leur dit que Dieu lui avoit ôté un Ministre qui avoit pris le soin de ses affaires dans le temps de sa jeunesse; qu'il s'en étoit si bien trouvé qu'il auroit souhaité qu'il lui eût plu de le lui conserver plus long-temps; mais puisque sa volonté avoit été de l'en priver, qu'il vouloit à l'avenir gouverner lui-même son Royaume; qu'il espéroit que Dieu lui feroit la grace de s'en bien acquitter, & de bénir les bonnes intentions qu'il avoit d'agir selon la justice & la raison; que pour cet effet il ne vouloit point de premier Ministre, qu'il se serviroit de ceux qui avoient des Charges pour agir sous lui selon leurs fonctions, & que s'il arrivoit qu'il eût besoin de leur conseil, il le leur demanderoit; puis il les congédia. Cette résolution fut prise pour resserrer le secret des affaires, & pour en bannir M. le Prince, & les Grands du Royaume, qui tous, s'ils y avoient eu la moindre part, en auroient voulu prendre une plus grande, & auroient affoibli l'autorité Royale autant qu'ils auroient pu. Le Roi disposa de ses heures, & ordonna

que tous ceux qui auroient des graces à lui demander lui présentassent des Placets, & que les Samedis il y répondroit. Après cette cérémonie le Roi & la Reine sa Mere étant montés chez la Reine, ont crut déjà voir sur leur visage des marques de leur satisfaction, & il fut aisé de juger que bientôt les défauts du mort leur paroîtroient plus grands qu'ils ne les avoient encore vus. Car il ne se contentoit pas d'exercer une puissance Souveraine sur tout le Royaume, il l'exerçoit sur les Souverains mêmes qui la lui avoient donnée, n'ayant en plusieurs occasions aucune complaisance pour le Roi, non plus que pour la Reine, & ne lui laissant la liberté de disposer de rien de considérable. Il étoit si jaloux de cette autorité qui ne lui appartenoit pas, qu'il vouloit faire les charges de tout le monde, si avare qu'il vouloit gagner sur tout, si défiant qu'il étoit fort aisé à choquer, si rêveur & si chagrin la plupart du temps qu'à peine osoit-on lui rien dire, & faisoit semblant d'être de mauvaise humeur pour empêcher ceux qui l'attendoient en foule en son passage de prendre ce temps-là pour lui parler. C'est pourquoi il étoit impossible que depuis le Roi jusqu'au moindre de ses Sujets, hormis peu de

personnes qui lui avoient de grandes obligations, on ne fût bien-aise d'en être délivré.

Le Roi, ce soir-là, ayant fait entrer Monsieur le Prince dans le petit Cabinet de la Reine, lut devant lui & devant nous quelques articles des conseils que ce Ministre, qui avoit beaucoup d'esprit & une longue expérience des affaires, lui avoit laissés par écrit, & qui en effet étoient très-bons; & comme on vit que le Maréchal de Villeroi étoit exclus du Conseil, pour n'avoir jamais été bien remis dans les bonnes graces du Cardinal depuis qu'il avoit été accusé d'avoir manqué de reconnoissance à son endroit, on s'imagina que c'étoit une des choses qu'il lui avoit inspirées.

Le dixieme, qui fut ce même jour auquel le Roi fit sa déclaration aux Grands du Royaume, le corps du Cardinal qui avoit été exposé au peuple le jour précédent, le fut encore tout ce jour-là. Il y eut grand monde qui le fut voir. On lui trouva, quand il fut ouvert, une petite pierre dans le cœur; ce que quelques gens dirent convenir fort à la dureté qui lui étoit naturelle.

L'onzieme, il fut porté à l'Église de Vincennes, où son Service fut fait sans beaucoup de cérémonies.

Voici quelques-uns des Vers qu'on fit sur lui après sa mort.

Enfin le Cardinal a terminé son sort.
François, que dirons-nous de ce grand Personnage?
Il a fait la Paix, il est mort:
Il ne pouvoit pour nous rien faire davantage.

Autres.

Ci git l'Éminence deuxieme:
Dieu nous garde de la troisieme.

Autres.

Mazarin sortit de Mazare,
Aussi pauvre que le Lazare
Réduit à la nécessité:
Mais par les soins d'Anne d'Autriche,
Ce Lazare ressuscité
Est mort comme le mauvais Riche.

Autres.

Je n'ai jamais pu voir Jules sain, ni malade:
J'ai reçu mainte rebuffade,
Dans sa Salle & sur le Degré.
Mais enfin je l'ai vu dans son lit de Parade,
Et je l'ai vu fort à mon gré.

Le douzieme Mars, le Roi pour contenter cette grande quantité de Grands

qui autrefois formoient le Conſeil, & que les brouilleries paſſées avoient élevés à cette dignité, tint Conſeil ſur quelque matiere de guerre étrangere, où aſſiſterent Monſieur, M. le Prince, & tous les Princes & Grands qui avoient accoutumé d'en être, tant qu'il plut au Cardinal d'en tenir, mais depuis quelques années il les avoit entiérement abolis. Le Roi, les Reines, & toute la Cour, prirent le deuil du Cardinal, ce qui ne s'étoit jamais fait : car les Rois ne le portent que des Souverains ou des Princes qui ont l'honneur de leur être Parens, & il n'étoit ni l'un ni l'autre.

Ces premiers jours ne furent occupés qu'à parler des immenſes richeſſes que laiſſoit le Cardinal. Le Tellier, comme ſon ami, nous dit alors à la Ducheſſe de Navailles & à moi, qu'il avoit eu trois millions cinq cens mille livres des charges de la Maiſon de la Reine, que le Roi lui avoit données, & que le Miniſtre avoit vendues, juſqu'à celles de Lavandiere ; qu'ainſi cette ſomme, qui compoſoit une portion de ſes tréſors, ne venoit point de l'épargne. Il nous dit auſſi pour excuſer ſes grandes richeſſes, & nous montrer qu'elles n'étoient point priſes ſur le peuple, qu'il faiſoit de grands ménages

& trafics dans ses Gouvernemens, & particuliérement dans Brouage; qu'il jouissoit de plusieurs fonds destinés au payement des Ambassadeurs, de l'Artillerie, de l'Amirauté, & ainsi du reste, qu'il se chargeoit d'y satisfaire, & ne le faisoit pas, en quoi il est à croire qu'il prenoit beaucoup, sans qu'on pût le convaincre de rien prendre à l'épargne. Jai oui dire en ce même temps au même le Tellier, parlant du Cardinal, que ce Ministre avoit eu deux supérieures passions, le desir de la gloire, & celui du bien; qu'en mourant, sa grande fortune, dont il parut trop occupé, avoit beaucoup diminué le mérite de ses belles actions, & qu'ainsi il avoit manqué de remplir l'un de ses desirs pour avoir trop donné à l'autre. Je lui ai oui dire aussi que deux jours avant que le Cardinal mourût il avoit voulu écrire son Testament, & le mettre au net en de beaux termes; que comme il y travailloit il le pressa de le quitter, de peur que cette application ne l'affoiblît trop, & que le Cardinal se dépita contre lui, & lui dit demi en colere, & pourtant en riant; *laissez-moi faire, la contrainte que vous me faites est pire que la mort:* & qu'il parut en cet instant parler de la mort comme s'il en eût raillé, mais

que dans quelque autre moment il lui avoit dit d'un ton fort sérieux : *voici un étrange passage, Monsieur, car je suis homme & pécheur, & je dois craindre les Jugemens de Dieu, mais enfin il faut espérer en sa miséricorde.*

Ses Niéces à qui il laissoit de grands trésors ne le regretterent guere. Un certain Italien, leur domestique, leur reprochant leur ingratitude, leur dit : *Mesdemoiselles, vous vengez tous les François de la dureté que Monsieur le Cardinal votre oncle a eue pour eux, par celle que vous avez pour lui.* Il disoit vrai, car le Cardinal Mazarin, généralement parlant, avoit un grand mépris pour la Nation.

Le Roi succéda au Royaume de France le jour de la mort de Louis XIII son Pere, n'ayant alors que quatre ans, mais on peut dire que le jour de la mort du Cardinal fut véritablement celui de son avénement à la Couronne, celui où il commença d'être Roi, & de faire voir qu'il étoit digne de l'être; car ce fut alors qu'il voulut prendre lui-même le soin de toutes ses affaires, & que toutes les graces qu'il pouvoit répandre sur les Grands & sur les petits ne dépendissent que de lui. Pour cela il commença de régler sa vie de cette maniere.

Il prit la résolution de se lever à huit ou neuf heures, quoiqu'il se couchât fort tard. En quittant le lit de la Reine, il alloit se mettre dans le sien; puis il s'occupoit à prier Dieu, & à s'habiller. Ses affaires alors l'obligerent le matin de faire fermer la porte de sa chambre, tant pour vaquer à ce grand travail, que pour éviter la presse. Le Maréchal de Villeroi, comme ayant été son Gouverneur, & estimé mériter d'être son premier Ministre, avoit seul la permission de le voir; & dans cette préférence il trouvoit la consolation de ses autres privations. Environ à dix heures le Roi entroit au Conseil, & y demeuroit jusqu'à midi. Ensuite il alloit à la Messe, & le reste du temps jusqu'à son dîner il le donnoit au Public, & aux Reines en particulier. Après le repas, il demeuroit souvent & assez long-temps avec la Famille Royale; puis il retournoit travailler avec quelques-uns de ses Ministres. Il donnoit des Audiences à qui lui en demandoit, écoutant patiemment ceux qui se présentoient pour lui parler. Il prenoit des Placets de tous ceux qui lui en vouloient donner, & y faisoit réponse à certains jours qui étoient marqués pour cela; comme il y en avoit aussi un pour un Conseil de

Conſcience, qui avoit été établi dans le commencement de la Régence, qu'il rétablit en ce temps-là. Comme le ſeul deſir de la gloire, & de remplir tous les devoirs d'un grand Roi, occupoit alors ſon cœur tout entier, en s'appliquant au travail, il commença de le goûter; & l'envie qu'il avoit d'apprendre toutes les choſes qui lui étoient néceſſaires, fit qu'il y devint bientôt ſavant. Son grand ſens, & ſes bonnes intentions, firent connoître les ſemences d'une Science univerſelle, qui avoient été cachées à ceux qui ne le voyoient pas dans le particulier. Car il parut tout d'un coup politique dans les affaires d'État, Théologien dans celles de l'Égliſe, exact en celles de Finance; parlant juſte, prenant toujours le bon parti dans les Conſeils, ſenſible aux intérêts des particuliers, mais ennemi de l'intrigue & de la flaterie, & ſévere envers les Grands de ſon Royaume qu'il ſoupçonnoit avoir envie de le gouverner. Il étoit aimable de ſa perſonne, honnête, & de facile accès à tout le monde, mais avec un air grand & ſérieux, qui imprimoit le reſpect & la crainte dans le Public, & empêchoit ceux qu'il conſidéroit le plus de s'émanciper même dans le particulier, quoiqu'il

fût familier & enjoué avec les Dames. Une des choses qui put un peu contribuer à faire prendre au Roi cette conduite, fut la réputation qu'avoit acquise le Roi d'Angleterre depuis qu'il étoit remonté sur le Trône. Les grandes louanges qu'il entendoit lui donner sur la maniere dont il gouvernoit son Royaume, bien moins soumis à ses Rois que le nôtre, lui donnerent de l'émulation, & augmenterent encore, s'il se pouvoit, la passion qu'il avoit de se rendre plus grand & plus glorieux que tous les Princes, qui avoient jusques-ici porté des Couronnes.

Peu de temps après la mort du Ministre, se fit le Mariage de Monsieur avec la Princesse d'Angleterre. Le Roi n'avoit pas beaucoup d'inclination pour cette Alliance. Il dit lui-même qu'il sentoit naturellement pour les Anglois l'antipathie, que l'on dit avoir été toujours entre les deux Nations, mais elle fut aisément effacée en lui par le Sang qui les engageoit à s'aimer, & par l'agréable Société, qui dans leur premiere jeunesse les avoit accoutumés du moins à pouvoir être amis personnellement. La Reine Mere aimoit la Princesse d'Angleterre. Elle la desiroit en qualité de Belle-fille;

& quand le Cardinal mourut, le Roi se trouva si engagé à ce Mariage, qu'il n'eut pas même la pensée de le rompre. Il donna à Monsieur l'apanage d'Orléans, tel que le feu Duc d'Orléans l'avoit possédé, excepté Blois & Chambor.

La Princesse d'Angleterre étoit assez grande : elle avoit bonne grace, & sa taille qui n'étoit pas sans défaut, ne paroissoit pas alors aussi gâtée qu'elle l'étoit en effet. Sa beauté n'étoit pas des plus parfaites; mais toute sa personne, quoiqu'elle ne fût pas bien faite, étoit néanmoins par ses manieres & par ses agrémens, tout-à-fait aimable. Elle avoit le teint fort délicat & fort blanc : il étoit mêlé d'un incarnat naturel, comparable à la Rose & au Jasmin. Ses yeux étoient petits, mais doux & brillans, son nez n'étoit pas laid : sa bouche étoit vermeille, & ses dents avoient toute la blancheur & la finesse qu'on leur pouvoit souhaiter; mais son visage trop long & sa maigreur sembloit menacer sa beauté d'une prompte fin. Elle s'habilloit & se coiffoit d'un air qui convenoit à toute sa Personne; & comme il y avoit en elle de quoi se faire aimer, on pouvoit croire qu'elle y devoit aisément réussir, & qu'elle ne seroit pas fâchée de plaire. Elle

n'avoit pu être Reine; & pour réparer ce chagrin, elle vouloit régner dans le cœur des honnêtes gens, & trouver de la gloire dans le monde par des charmes & par la beauté de son esprit. On voyoit déja en elle beaucoup de lumiere & de raison, & au travers de sa jeunesse, qui jusqu'alors l'avoit comme cachée au Public, il étoit aisé de juger, que lorsqu'elle se verroit sur le grand Théatre de la Cour de France, elle y seroit un des principaux rôles.

Ces deux agréables & illustres Personnes se mariérent au Palais Royal, le dernier jour de Mars, en présence du Roi, de la Reine Mere, de la Reine & de la Reine d'Angleterre. Cette cérémonie se fit en particulier: il n'y eut que Mesdemoiselles d'Orléans, & le Prince de Condé seuls, qui furent conviés d'y assister, comme les plus proches Parens de tous les deux.

Sur la fin d'Avril, la Cour s'en alla à Fontainebleau, pour y passer tout le temps de la grossesse de la Reine; & comme il devoit être long, le Roi fit dessein de rendre ce séjour agréable par l'accompagnement des honnêtes plaisirs qui s'y pouvoient desirer. Il est assez naturel aux hommes de ne compter jamais la beau-

té de leur siecle, que par celle de leur plus belle saison. C'est une matiere où peu de gens s'empêchent de tomber dans le ridicule. Je puis dire néanmoins, que sans l'âge ni les sentimens des jeunes Personnes de quinze ans, je n'avois jamais vu la Cour plus belle qu'elle me le parut alors; le beau siecle de la jeunesse de la Reine Mere m'a été presque entiérement caché par mon enfance, & par les années que je demeurai en Normandie jusqu'à la mort du feu Roi: & je n'ai bien vu que celui qui lui a succédé, c'est-à-dire celui de la Régence, dont à la vérité les cinq premieres années furent accompagnées d'une grande prospérité, avec tous les divertissemens permis & possibles. Je les goûtai à mon égard dans cet âge florissant, où presque tout paroît devoir être admiré; mais je préfere celui dont je parle présentement. Premiérement la France étoit gouvernée par son véritable Maître, qui avoit non-seulement toutes les qualités d'un grand Roi, mais toutes celles d'un honnête homme. La Reine Mere, par sa vertueuse conduite, avoit acquis tout nouvellement une grande réputation: elle étoit aimée & révérée de tous par sa douceur & ses honnêtes manieres, & elle faisoit le bonheur des grands &

des petits, par sa bonté. Elle étoit la consolation des misérables par sa charité, & par la constance de sa vertu & de sa piété, étant devenue la protectrice des gens de bien, on pouvoit dire qu'elle étoit cause des bonnes œuvres qui se faisoient en toute la France. Quoiqu'elle approchât alors de soixante ans elle étoit encore aimable, & sans flaterie on pouvoit dire qu'elle avoit de grandes beautés. Outre qu'elle avoit de la fraîcheur sur le visage, ses belles mains & ses beaux bras n'avoient rien perdu de leur perfection, & les belles tresses de ses cheveux étoient de même grosseur, & de même couleur qu'elles avoient été à vingt-cinq ans. Sa santé, jointe à la douceur de son naturel, la rendoit commode & propre à tous les plaisirs où elle pouvoit prendre part. Personne ne s'appercevoit si c'étoit la complaisance plutôt que son inclination qui la convioit d'y assister, & ceux qui ne lui convenoient pas, elle les voyoit goûter aux autres avec plaisir. La jeune Reine, en même temps sa Niéce & sa Fille, étoit belle, vertueuse & remplie de piété: elle aimoit la retraite un peu plus qu'une Reine de France qui se doit au Public ne la devoit aimer; mais ce défaut étant fondé sur sa dévotion méritoit plus de louange

que de blâme, & devoit être du moins facilement pardonné.

Monſieur, comme je l'ai dit ſouvent, étoit un Prince aimable, ſpirituel, plein de douceur, familier avec tous; Madame avoit le don de plaire : elle étoit l'ornement de la Cour, & comme le monde l'aimoit, elle de ſon côté ne le haïſſoit pas. Elle s'abandonnoit à tout ce que l'âge de ſeize ans, & la bienſéance, lui pouvoient alors permettre. Elle le faiſoit avec gaieté & emportement. Le Roi continuoit à aimer la Reine ſa Mere, & cette illuſtre Mere l'aimoit encore plus qu'elle n'avoit fait par le paſſé, ſi cela pouvoit être. Ni l'ambition ni la jalouſie ne troubloient leur repos.

Le Roi ne cherchoit que la gloire, & la Reine ſa Mere n'en deſirant que pour lui, & ſachant toutes choſes, elle étoit contente pourvu qu'elles ſe fiſſent bien; aimant autant ou plus qu'elles fuſſent faites par lui que par elle-même. Elle aimoit la Reine fort tendrement, & cette Princeſſe alors ne pouvoit être contente ſi elle n'étoit auprès d'elle. Monſieur avoit toujours vécu cordialement avec la Reine ſa Mere; & cette illuſtre Mere, pour l'en récompenſer, lui avoit donné pour femme la ſœur d'un grand Roi, avec la-

quelle il pouvoit trouver beaucoup de douceur. Cette jeune Princeſſe qui juſque-là n'avoit eu pour protectrice que la Reine Mere, étant femme de Monſieur, & entiérement unie à la Maiſon Royale, ſut bientôt effacer par ſon mérite le dégoût que le Roi avoit paru avoir pour elle pendant ſon enfance. Elle lui étoit devenue agréable non-ſeulement par ſa perſonne, mais par l'inclination qu'elle avoit aux mêmes plaiſirs. La Reine Mere les ordonnoit d'abord elle-même, & tâchoit d'y établir l'innocence, & d'en retrancher le péril qui d'ordinaire ſe rencontre dans les emportemens de tous les jeunes gens, & particuliérement des Grands. Enfin toute la Famille Royale vivoit dans une union & une concorde peu commune. Cette paix en produiſoit une toute entiere dans la Cour, où il eût été honteux de ne pas ſuivre l'exemple de leur auguſte Maître. La vertu & la piété y régnoient, par celle dont les Reines faiſoient profeſſion. Elle s'occupoient en prieres plus que le Roi, pour ſatisfaire pleinement au Titre glorieux que l'on a donné à notre Sexe, en l'appellant dévôt.

Le Roi qui juſqu'alors avoit été, ou avoit paru ſage, ſembloit en toutes cho-

ses vouloir toujours porter à juste titre celui de Très-Chrétien. Il ne souffroit aucun vice; les débauchés ne lui plaisoient pas, & il avoit de l'horreur pour les blasphémateurs & pour les impies. De si bons sentimens, par les soins vigilans & pieux de la Reine sa Mere, avoient aboli les duels, de sorte que les braves gens n'étoient point déshonorés pour refuser de se battre. En cela tous les Regnes passés le devoient, ce me semble, céder à cet heureux commencement du sien; puisque la vertu, l'innocence & la paix, paroissoient régner sur le Trône, non-seulement à l'égard de ceux qui l'occupoient, mais en quelque maniere à l'égard de ceux qui vouloient en approcher; c'est-à-dire, autant que la malice naturelle de l'homme, ses foiblesses, & ses passions le pouvoient permettre. Car il n'y a point de temps, ni même de bons exemples qui les en puissent entiérement exempter.

Cet état de prospérité qui rendoit la Cour fort grosse, y faisoit régner les plaisirs abondamment. Le Prince de Condé, après Monsieur, y tenoit le premier rang, & le Roi avoit une grande considération pour lui; & ce Prince, que les différentes expériences qu'il avoit faites

avoient tout-à-fait changé, faiſoit voir qu'il étoit auſſi grand par ſon humilité & ſa douceur, qu'il l'avoit été par ſes victoires. Le Duc d'Anguien ſon fils, quoique bien jeune, donnoit en toutes occaſions des marques de ſon eſprit & de ſa ſageſſe. Pluſieurs fois le Roi, les Reines, Monſieur & Madame, étant ſur le Canal, dans un bateau doré en forme de Galere, où prenant le frais Leurs Majeſtés faiſoient la collation, Monſieur le Prince les ſervit en qualité de Grand-Maître, avec tant de reſpect & d'un air ſi libre, qu'il étoit impoſſible de le voir agir de cette maniere, & ſe ſouvenir des choſes paſſées, ſans louer Dieu de la paix préſente. Auſſi la goûtoit-il avec plaiſir, diſant lui-même que quand le Royaume renverſeroit, il ſeroit toujours inſéparable de ſon devoir.

Nous voyions le Duc de Beaufort, ce Chef des Importans & des Frondeurs, le Roi de la Halle du temps jadis, s'empreſſer de ſuivre par-tout le Roi ſon Maître, & chercher à lui plaire; tantôt recevant les Plats de la main de Monſieur le Prince, à cauſe que la Barque étant trop petite pour y faire entrer les Officiers, ces perſonnes ſeules y pouvoient être; tan-

tôt à la Chasse, où le plaisir du Roi s'accommodant au sien particulier, il faisoit paroître par l'ardeur qu'il avoit à combattre les bêtes devant lui, qu'il auroit plus volontiers encore combattu ses Ennemis, pour lui montrer que, s'il s'étoit autrefois écarté des bonnes voies, son malheur l'y avoit entraîné plutôt que son inclination. Outre les Princesses & les Dames qui étoient à la Cour, les filles des deux Reines & de Madame y tenoient une grande place, & parmi elles il y en avoit de très-belles. Le Bal, les Comédies, les Promenades en Caléche & les Chasses étoient fréquentes. Enfin rien de tout ce qui peut divertir ne sembloit manquer dans cet agréable séjour. Les différentes Cours & les différens Jardins de Fontainebleau paroissoient des Palais & des Jardins enchantés, & ses Déserts des Champs Élisées. Mais ce n'est pas dans ces choses que consiste le bonheur; il se trouve bien plutôt dans l'exercice de la vertu & dans la paix avec soi-même, & avec ceux que nous aimons; & la puissance des plus grands Rois, l'abondance de toutes choses dont ils jouissent, & la facilité qu'ils ont de prendre toutes sortes de plaisir, ne fait pas plus leur félicité que celle de leurs Sujets. En voici des preuves.

Deux

Deux mois ou environ s'étoient passés dans cet état, où de tous côtés les choses sembloient plutôt représenter la maniere dont on vivoit dans le siecle d'or, que celle dont on vit ordinairement dans celui où nous sommes, lorsque l'innocence des plaisirs de notre florissante Cour fut empoisonnée par l'amertume, qui pour l'ordinaire en est inséparable. La Vertu & la Piété y avoient paru quelque temps en faveur, mais l'ambition & toutes les autres passions ne furent pas long-temps sans leur faire la guerre; & quelque soin que la Reine Mere prît pour les y maintenir, elles firent voir bientôt que comme la vie de l'homme est une vapeur qui s'éleve de la terre & se dissipe en un moment, la raison & la vertu sont aisées à se troubler & à se corrompre, & qu'ainsi son bonheur n'est pas de durée. Quoique la Reine Mere eût du chagrin de ces fréquentes promenades du Roi avec Monsieur & Madame, l'union intime & l'amitié solide du Roi & d'elle ne fut point altérée. Comme elle étoit jusqu'alors la confidente de ses plaisirs, & que d'autre côté elle lui avouoit que la Reine sa fille ne pouvant se résoudre de le perdre de vue, s'affligeoit bien souvent de choses qui en effet n'étoient rien,

elle lui disoit aussi qu'il lui devoit pardonner des mauvaises humeurs qui venoient d'un excès de tendresse qu'elle avoit pour lui, & tâcher de lui donner le moins d'inquiétude qu'il lui seroit possible. En même temps elle témoignoit à Madame que ses veilles & ses parties de Chasse pouvoient incommoder sa santé, mais la jeunesse ne se rend pas aisément à la raison, & prend pour des réprimandes les meilleurs conseils qu'on lui donne. Cela fit que les divertissemens continuerent de la même force, & il arriva une chose qui fit plus d'éclat que ces galanteries qu'on cachoit avec grand soin.

La Duchesse de Navailles, Dame d'Honneur de la Reine, avoit eu d'abord la Princesse Palatine pour Surintendante. La derniere qui avoit eu autrefois cette Charge dans la Maison de la Reine Mere, étoit Madame de Chevreuse, veuve du Connétable de Luines son premier mari, elle l'avoit exercée alors avec tous les avantages tant des honneurs que du service. La Duchesse de Navailles ne laissa pas de s'opposer à la premiere possession qu'elle en voulut prendre. Elle soutint que Madame de Chevreuse étoit Favorite quand elle exerça cette

Charge, & que les grandes prérogatives dont elle avoit joui étoient plutôt une usurpation qu'une possession légitime. La Princesse Palatine, soutenue par la Reine Mere, l'emporta néanmoins sur les principales fonctions de cette Charge que la Dame d'Honneur lui disputoit; & il fut dit, avant que le Cardinal mourut, que Madame la Princesse Palatine recevroit les sermens de tous les Officiers, commanderoit dans la Chambre, & auroit les honneurs: mais, par la puissance du Ministre, ce fut à condition qu'elle se déferoit de sa Charge au bout de deux mois. Depuis cette Sentence, soit par maladie, par politique ou par engagement, elle fut toujours éloignée de la Cour; & quand le Cardinal vint à mourir elle parut s'en défaire volontairement, ainsi que je l'ai dit, entre les mains de la Comtesse de Soissons. Le Cardinal crut y pouvoir laisser sa Niéce, avec l'agrément & la soumission de la Dame d'Honneur, parce que le Duc de Navailles lui devoit toute sa grandeur, & mourut content de la laisser dans ce poste. La Duchesse de Navailles ne fut pas néanmoins satisfaite de ce changement. Elle avoit cru peut-être en parlant au Cardinal qu'elle souffriroit plus facile-

ment la Comtesse de Soissons qu'une autre; ou plutôt elle s'étoit flattée de cette douce illusion que l'éloignement de la Princesse Palatine pourroit avoir des suites favorables pour elle; mais après la mort du Cardinal, l'espoir qu'elle avoit eu de se voir sans Surintendante à l'avenir, fit qu'elle se trouva encore incommodée de celle-là. Elle savoit que cette Princesse étoit pleine de l'orgueil que donne la faveur où elle s'étoit toujours vue depuis son enfance, & par cette raison elle en pouvoit craindre les mauvais effets. Quand le Roi & les Reines partirent pour Fontainebleau, la Comtesse de Soissons qui avoit de même senti qu'elle ne jouiroit pas de sa Charge sans quelque chagrin, avoit querellé la Duchesse de Navailles brusquement, & sur des choses assez injustes. Cette Dame, d'abord retenue par la considération de ce qu'elle devoit à la mémoire du Cardinal Mazarin, lui répondit d'une maniere qui fit voir qu'elle se souvenoit des bienfaits qu'elle en avoit reçus. Le Roi en fut content, & blâma la Comtesse de Soissons de son emportement. Elles eurent ensuite une grande conversation, & il sembla que de bonne foi elles avoient résolu de faire juger

leurs fonctions, & le Roi leur permit d'en chercher les preuves, soit dans la Chambre des Comptes, soit par leurs Lettres. Celles de la Dame d'Honneur, dont la Charge a été de toute ancienneté la plus belle qu'une femme de qualité puisse avoir à la Cour, lui étoient favorables. Elles lui donnoient les honneurs, avec la fonction de commander dans la Chambre, & de recevoir les sermens des Officiers, sans qu'il fût marqué dans les Lettres des Surintendantes, qui étoient des Charges érigées nouvellement, que les Rois eussent eu aucune intention d'ôter ces avantages aux Dames d'Honneur, & néanmoins la pratique avoit été différente de ce qui étoit écrit en la personne de la derniere Surintendante, Madame de Luines. Ces Dames furent quelque espace de temps en paix; mais sur les preuves elles se défendirent le mieux qu'elles purent. La Duchesse de Navailles batailla en femme de cœur & d'esprit, & je tâchai de la servir le mieux qu'il me fut possible. Ses raisons étoient assez bonnes pour le pouvoir faire sans blesser l'équité; mais à dire le vrai, malgré l'amitié que j'avois pour elle, & le peu que je devois à la Comtesse de Soissons, j'aurois souhaité qu'elle eût pu vaincre en cette

occasion ses sentimens naturels, qui furent alors un peu trop forts sur tout ce qu'elle desira, & qu'elle crut devoir faire. Si, en faveur de la gratitude qu'elle étoit obligée d'avoir pour le feu Cardinal Mazarin, elle avoit examiné ses intérêts avec moins d'exactitude, elle y auroit rencontré deux grands biens ensemble & la gloire & le repos.

Le Roi paroissoit avoir encore de l'amitié pour la Comtesse de Soissons; ce reste d'attachement avoit toujours inquiété la Reine; & le peu de soin que cette Princesse avoit de lui plaire, lui donnoit quelquefois un juste prétexte de se plaindre d'elle. La Reine Mere suivoit doucement les inclinations de la Reine sa Fille, car autant à son égard qu'à celui de la Reine, cette Niéce du Cardinal, comme je l'ai déjà dit, n'avoit jamais bien satsfait à ses devoirs. Ces dégoûts obligerent la Reine à protéger la Duchesse de Navailles; & la Princesse Palatine qu'elle considéroit étant éloignée de la Cour, elle ne se foucioit plus de soutenir les intérêts de la Surintendante.

Le Roi, dont les intentions étoient droites, ayant écouté les raisons de part & d'autre, régla les fonctions de la Surintendante & de la Dame d'Honneur. Il

donna à la premiere les honneurs de présenter la Serviette, de tenir la Pelote, & de donner la Chemise, avec le commandement dans la Chambre, & les sermens; & tout le reste à la Dame d'Honneur, c'est-à-dire servir à table, la préférence dans le Carosse & dans le Logement; bien entendu qu'en l'absence de la Surintendante la Dame d'Honneur feroit toutes les fonctions ensemble. D'abord on crut que ce Jugement étoit très-favorable à la Surintendante, & Madame de Navailles crut tellement être maltraitée qu'elle eut la pensée de se retirer. La Reine m'ayant commandé de lui dire qu'elle la prioit de ne la point quitter, elle demanda en grace au Roi qu'il lui permît qu'elle pût demeurer auprès de la Reine sa Maîtresse sans faire nulle fonction. Elle disoit qu'elle ne pouvoit pas avoir l'honneur de servir la Reine à table, sans lui donner la Serviette. Le Roi s'expliqua, & lui dit qu'il vouloit qu'elle la donnât quand elle serviroit à table, & qu'il ne prétendoit pas que quand elle auroit la Chemise entre les mains elle l'offrît à Madame la Comtesse de Soissons, mais qu'il entendoit qu'elle acheveroit le Service qu'elle auroit commencé. Il lui fit voir aussi l'avantage qu'il lui laissoit,

en lui donnant la place dans le Carosse, préférablement à la Surintendante. Enfin, sans qu'il y eut rien de changé dans l'écrit, les explications du Roi lui furent si favorables, qu'alors Madame la Comtesse de Soissons trouva qu'elle avoit perdu sa cause. Elle ne put souffrir de se voir privée du principal honneur qui étoit celui de présenter la Serviette; parce qu'elle ne lui restoit qu'en l'absence de la Dame d'Honneur, & par conséquent quasi jamais, Madame de Navailles n'étant pas même tenue de la lui offrir quand elle auroit commencé le Service. La douleur qu'elle ressentit fût si grande, que le Comte de Soissons son mari fit appeller en duel le Duc de Navaillès, par le Chevalier de Maupeou. Ce Duc comme chrétien, refusa de se battre: il le fit aussi par le respect qu'il portoit à la mémoire du feu Cardinal, en se souvenant des graces qu'il avoit reçues de lui; ce qu'il sentoit en son particulier avec beaucoup de reconnoissance. Il fit même ce qu'il put pour anéantir dans l'ame de la Duchesse sa femme, l'animosité de la dispute, & le desir de la victoire; mais il n'y réussit pas. Elle crut qu'elle étoit obligée de défendre les droits de sa Charge; ce qu'elle fit avec une fermeté inflexible; & son enne-

mie trouva les moyens de s'en venger fortement. Graces à Dieu par les soins du Roi & de la Reine sa Mere, les plus vaillans, comme je l'ai déjà dit, ne tenoient plus à honte de refuser le duel; & celui-là qui le fit dans une occasion si célebre, & dont la valeur ne pouvoit être mise en doute, en donna une grande preuve.

Ce fut alors que toute la Cour se partagea. Monsieur le Prince, Monsieur le Duc, & quasi le Prince de Conti, mari d'une Niéce du Cardinal Mazarin, toute la Maison de Guise & celle de Vendôme, hormis le Duc de Mercœur, furent tous pour le Duc de Navailles. Le Comte de Soissons qui l'avoit emporté à la cérémonie de l'entrée de la Reine, par la faveur du Cardinal, sur les autres Princes, se trouva alors malgré le Sang de Bourbon & d'Autriche, qu'il portoit dans ses veines, presque abandonné de tout le monde : & comme il avoit du cœur il le sentit beaucoup sans doute, & ne manqua pas de se venger, en publiant que le mari & la femme étoient des ingrats à l'égard du Cardinal, à qui ils devoient toute leur fortune. Ils se défendoient de ce reproche, en disant qu'ils avoient, comme il étoit vrai, bien servi

le Cardinal Mazarin, & que s'il eût vécu il n'auroit pas souffert que sa Niéce les eût voulu perdre, puisqu'il les avoit toujours assez bien traités pour pouvoir espérer cette grace de lui. Un jour que la Comtesse de Soissons faisoit ces mêmes reproches à la Duchesse de Navailles, cette Dame lui répondit ces mêmes paroles : *Madame, je suis assurée que si Monsieur le Cardinal pouvoit revenir au monde, il seroit plus content de mon cœur que du vôtre.* Cette réponse fut applaudie, & l'insensibilité des Niéces blâmée autant qu'elle méritoit de l'être. La suite de cet appel fut fâcheuse au Comte de Soissons. Le Roi ne l'ayant pu ignorer, pour donner un exemple mémorable de sa justice, l'exila de la Cour, & le traita selon toute la rigueur des Édits. De là naquirent de grandes animosités de part & d'autre.

Les deux Reines prirent le parti de la Dame d'Honneur, non-seulement par la raison du droit, mais par celle de l'inclination & de la bonne volonté, qui est la plus forte de toutes. L'application & les soins de la Comtesse de Soissons étoient d'avoir le Roi chez elle, de lui plaire, & d'avoir part à ses promenades & à ses divertissemens. Le Roi aimoit

chérement la Reine, & ne lui donnoit aucun sujet de le soupçonner d'en aimer d'autres plus qu'elle; mais la force des soupçons de cette Princesse étoit si grande, que quasi sans y penser elle se trouvoit ennemie de ceux mêmes qu'elle ne haïssoit pas, parce qu'elle avoit naturellement de l'aversion pour tout ce qui la séparoit du Roi. Mde. alors qui commençoit de faire une grande figure à la Cour se déclara pour la Comtesse de Soissons, non-seulement parce que Monsieur la tenoit pour son amie, mais parce que sa jeunesse la convioit à se divertir, qu'elle vouloit une Compagnie en sa personne qui pût être agréable au Roi, & que la Reine vivant d'une vie pieuse & assez retirée ne lui étoit pas si propre : de plus la Reine lui auroit été supérieure, & la Comtesse de Soissons de toute maniere & pour avoir besoin de protection, lui devoit être fort soumise. Madame se souvenoit avec quelque noble dépit que le Roi l'avoit autrefois méprisée quand elle avoit pu prétendre de l'épouser; & le plaisir que donne la vengeance lui faisoit voir avec joie de contraires sentimens qui paroissoient s'établir pour elle dans l'ame du Roi. Monsieur desiroit aussi de plaire au Roi, & il voyoit que la consi-

dération qu'il pouvoit avoir pour Madame lui étoit avantageuse. Ces trois Personnes, chacune pour leur intérêt, se voulant plaire les unes aux autres, & le sang & la nature les obligeant à cette union, elle commença de paroître aussi grande qu'elle l'étoit en effet. La Comtesse de Soissons, du consentement de tous les trois, y avoit été associée comme agréable au Roi & nécessaire à Madame; mais Madame lui étoit plus nécessaire encore, car étant abandonnée des Reines, & pas autant soutenue du Roi qu'elle l'auroit souhaité, elle eut besoin d'appeller les plaisirs à son secours, & de fortifier son droit par la complaisance qu'elle avoit pour les moindres choses qui venoient à l'esprit du Roi. Delà, suivant leur inclination qui portoit un Prince de vingt-deux ans à se divertir, & une Princesse de seize ou dix-sept à suivre son exemple, les plaisirs le jour, les repas & les promenades jusqu'à deux ou trois heures après minuit dans les bois commencerent de s'introduire & de se pratiquer d'une maniere qui avoit un air plus que galant, & où la volupté paroissoit devoir bientôt corrompre une vertu qui avoit été avec sujet autant admirée, qu'il étoit rare de la posséder à son

âge. A cette vue la Reine s'alarme & s'afflige de savoir le Roi trop occupé d'autres objets. La Reine Mere d'abord condamne ses frayeurs, & lui dit qu'il n'est pas juste qu'elle veuille contraindre le Roi, & que les honnêtes plaisirs qu'il prend ne lui devoient pas faire de la peine. Leur continuation alla néanmoins jusqu'à une telle extrêmité, qu'enfin la Reine Mere me commanda de conseiller à Madame d'apporter quelque modération dans ses divertissemens.

Cette jeune Princesse devoit avoir de la confiance en moi, tant par l'honneur que la Reine d'Angleterre me faisoit de me souffrir avec bonté, & de me croire attachée à ses intérêts, que par les services assidus que je lui rendois en toutes occasions auprès de la Reine sa Belle-Mere. Je lui en parlai, & comme elle étoit douce & complaisante, elle me parut vouloir suivre mes avis, & les reçut de bonne grace. Aussi puis-je dire avec vérité qu'ils étoient tels, que sans choquer le Roi, & sans manquer à la juste complaisance qu'elle lui devoit, si elle m'avoit fait l'honneur de me croire, elle auroit conservé les bonnes graces du Roi, se seroit établie fortement dans son estime & dans celle de toute la Cour, & auroit sa-

tisfait à ce qu'elle devoit à la Reine sa Belle-Mere, qui étoit en elle une obligation indispensable; mais elle méprisa tous ces biens qui ne lui auroient coûté qu'un peu de retenue, dont elle auroit tiré un avantage admirable; car se privant seulement des promenades qui choquoient la bienséance, & qui devoient incommoder sa santé, & montrant au Roi d'y renoncer par son propre sentiment, le Roi l'en auroit louée, puisque ce qui est raisonnable inspire toujours l'estime en ceux qui ont de la raison. Elle auroit aussi par le même moyen acquis un grand mérite à l'égard de la Reine Mere, lui faisant doucement connoître qu'elle prenoit cette conduite pour lui plaire, mais par ses sentimens elle se trouva naturellement opposée à la prudence. M^de. écouta de ses oreilles les conseils que je lui donnai, & me rebuta par les mouvemens de son cœur; ils la portoient à suivre âprement tout ce qui ne lui paroissoit pas criminel, ni entiérement contraire à son devoir, & qui, d'ailleurs la pouvoit divertir. Par une Lettre que je reçus alors de la Reine d'Angleterre, on peut voir qu'elle étoit inquiéte de ce qui se passoit à Fontainebleau, & de ce que la Reine Mere étoit mal satisfaite de la conduite

de Madame : elle me commanda de la servir comme une autre elle-même. Je l'avois fait avec toute la fidélité que j'étois obligée d'avoir pour elle, & je continuai de le faire ; mais cette jeune Princesse ne voulut pas profiter de mes bonnes intentions. La copie que je crois devoir mettre ici, a été prise sur l'original. J'en ai beaucoup gardé de celles que cette grande Princesse m'a fait l'honneur de m'écrire, qui marquent la bonté & la beauté de son esprit. La longue habitude qu'elle avoit à la Langue Angloise avoit un peu corrompu son François, mais le bon sens & la raison s'y trouvent parfaitement.

Copie d'une Lettre de Henriette - Marie de France, Reine d'Angleterre.

« JE crois que dans votre ame vous di-
» tes, *cette Reine d'Angleterre ne se*
» *souvient gueres de moi.* Cela n'est pas
» vrai. Monsieur de Montaigu vous dira
» que je m'en suis souvenue dans l'effectif.
» Par ces Lettres j'avoue un peu de pa-
» resse, & que j'ai eu tort de ne vous
» avoir pas mandé la satisfaction que j'ai
» eue d'avoir reçu deux de vos Lettres.
» Je vous en demande la continuation,
» pourvu que vous en ayez le loisir ;
» ayant vu hier des Dames qui revien-

» nent de Fontainebleau, qui disent que
» vous êtes toujours auprès des Reines,
» & que l'on ne sauroit avoir accès avec
» vous. Je crains même que par Lettres
» l'on n'en aura point, de la maniere
» qu'elles parlent. Si vous avez bien du
» bruit où vous êtes, j'ai ici beaucoup
» de silence qui est plus propre à se sou-
» venir de ses amies, dont je crois que
» vous êtes assez persuadée d'être du
» nombre, & pouvez être assurée de la
» continuation. Vous avez avec vous un
» autre petit moi-même, qui est fort de
» vos amies, je vous assure. Continuez
» d'être des siennes : c'est assez vous dire.

Peu de temps après la Reine Mere me commanda aussi de conseiller à la Reine, qui me faisoit l'honneur d'avoir quelque confiance en moi, de souffrir avec plus de patience les divertissemens du Roi, & de lui représenter qu'il devoit être le maître de ses actions, qu'elle n'avoit pas de véritable sujet de s'alarmer, & que la vertu de ce Prince paroissoit attaquée, mais non pas vaincue. Elle trouva bon que je travaillasse à les unir d'amitié, la Reine & Madame. Quoiqu'elle aimât beaucoup plus la Reine, elle considéroit assez Madame, & auroit été ravie de les voir bien ensemble. Je travaillai à cette union

mion, & Dona Maria Molina, Aſſaffata*, de la Reine & favorite, qui étoit une fort bonne perſonne, & pleine de bonne volonté. Nous trouvâmes les moyens par nos raiſons de calmer l'ame de la Reine, autant qu'il étoit poſſible de le faire. Elle demeura ſatisfaite de nos conſeils, & les regarda comme des marques de notre affection à ſon ſervice. Madame, à qui j'en parlai ſelon nos projets, me parut de même aſſez contente de nous; mais ce que je lui dis ſur ces deux matieres ne fut pas ignoré du Roi, & il lui fut dit ſans doute d'une maniere déſavantageuſe pour moi. Je ne veux pas ſavoir d'où procéda mon malheur, car ce qui regarde les perſonnes Royales doit être pour nous des myſteres de reſpect. Madame pouvoit même en avoir parlé ſans aucun deſſein de me nuire, & par un motif de confiance, qui dans l'intention de cette jeune Princeſſe n'avoit peut-être rien de contraire à la probité. Quoiqu'il en ſoit, Madame la Comteſſe de Soiſſons le ſachant, elle qui me regardoit comme amie de Madame de Navailles ſon ennemie, trouva le moyen d'empoiſonner tout ce qui venoit de moi, & de faire

* C'eſt ce qu'on dit en France, premiere Femme de Chambre.

haïr au Roi mes applications à obéir aux Commandemens de la Reine sa mere. Le Roi lui en parla, & lui dit, montrant d'avoir du chagrin contre moi, qu'il trouvoit mauvais de ce que j'étois si souvent tête à tête avec la Reine, & de ce que j'avois donné des conseils à Madame qui paroissoient en quelque façon s'opposer à ses divertissemens. La Reine sa mere me défendit généreusement; & comme le bien, qui en de certaines occasions déplaît, ne laisse pas d'imprimer en l'ame de ceux qui le connoissent quelque trait d'estime, le Roi ne pouvant m'accuser de rien qui pût être contre son service, & sachant de la Reine sa mere que je n'avois agi que par son ordre, témoigna qu'il avoit quelque bonté pour moi, avouant à la Reine sa mere, à ce qu'elle me fit l'honneur de me dire, qu'il étoit vrai qu'il avoit trouvé la Reine de meilleure humeur depuis que j'avois eu l'honneur de lui parler; mais voulant me sacrifier à Madame la Comtesse de Soissons qui me haïssoit mortellement, il continua de me traiter comme si en effet j'avois mérité sa haine; si bien qu'il défendit à la Reine de me souffrir chez elle aux heures particulieres. Par une si forte marque de son aversion il me fit aisément com-

prendre que ma fortune étoit en mauvais état, mais ne trouvant rien en moi qui fût capable de me donner de la honte, je sentis en cette occasion que l'innocence est un grand préservatif pour de tels maux; je crus même devoir espérer que le Roi ayant beaucoup de lumiere & d'équité, connoîtroit tôt ou tard que mes intentions & mes paroles avoient été conformes à mon devoir.

Un jour parlant à la Reine Mere de toutes ces choses, enfermée avec elle dans son Oratoire, je conclus avec cette Princesse que nous étions tous fort malheureux de ne nous pas appliquer à aimer & servir Dieu plutôt que les Rois, puisque ceux-là ne connoissent point le cœur, quelque fidélité que nous ayons pour eux: ils se peuvent tromper en maltraitant les plus innocens, de la même maniere que s'ils étoient coupables. C'est un grand mal de ne pouvoir toujours espérer des Souverains une juste rétribution de notre affection & de notre fidélité à leur service, mais c'est du moins un grand adoucissement à nos miseres que d'en pouvoir trouver d'assez raisonnables pour se pouvoir consoler avec eux-mêmes des maux qu'ils sont capables de nous faire souffrir. Mes fautes enfin ne me firent

point rougir : elles augmenterent la bienveillance que la Reine Mere & la Reine avoient pour moi. Beaucoup de personnes des premiers de la Cour voyant que la Reine Mere avoit quelque confiance en moi, & ne sachant pas quelle seroit la fin de ces petits commencemens de brouillerie, me firent de grands complimens, & me témoignerent vouloir prendre quelque part au déplaisir que j'avois d'avoir déplu au Roi, à qui par mon devoir & par tant d'autres raisons je devois souhaiter de plaire. Le bruit courut que je serois disgraciée ; mais il est à croire que le Roi n'y pensa pas, & ce bruit se dissipa par les marques publiques que je reçus de la bonne volonté des deux Reines. La Reine Mere le lendemain me commanda d'aller chez la Reine de sa part, pour lui dire quelque chose : elle le fit étant à sa toilette, & parlant tout haut, afin que si par hasard & par malheur ma désobéissance déplaisoit au Roi, elle eût droit de me défendre. Deux jours après cette Princesse étant chez la Reine, leurs Majestés m'envoyerent chercher par un Valet de Chambre. Il me trouva dans la grande Allée qui va au Chenil. J'y fus avec quelque crainte, car l'état où j'étois me tenoit dans une continuelle inquié-

mde. En entrant dans le Cabinet de la Reine, où étoient ces deux grandes Princesses, environnées du cercle & de beaucoup de monde, mes frayeurs se dissiperent, car en me voyant arriver elles se mirent à rire, & m'étant approchée de la Reine Mere elle me fit l'honneur de me dire qu'elle me vouloit voir seulement pour me faire bonne mine devant la Comtesse de Soissons, & ajouta : *Sans avoir rien à vous dire, je veux vous parler beaucoup, & tout bas, afin de lui faire dépit.* Le soir allant à la Comédie, & passant par l'Appartement de la Reine, où j'étois dans un coin, elle se détourna de son chemin, & venant me trouver dans ce même endroit du Cabinet, me dit encore en riant : *Je continue la Comédie, car la Comtesse de Soissons qui me suit se retiendra de vous nuire auprès du Roi, voyant que je vous considére.*

Cette petite aventure, comme il paroît par les choses que je viens de dire, contribua beaucoup à irriter la Reine contre la Comtesse de Soissons, & commença de faire naître dans le cœur de la Reine Mere de véritables chagrins contre Madame, qui s'augmenterent extrêmement par le peu de soin qu'elle prit alors de la satisfaire. Ces dégoûts firent

imaginer aux Courtisans que la volupté pourroit peut-être détacher le Roi de la Reine sa mere, mais ce grand Prince paroissoit si lié à son devoir, & si naturellement vertueux, que cette division n'arriva point. L'heure des plaisirs passée il revenoit toujours à la Reine sa mere; il lui rendoit ce qu'il lui devoit en qualité de Fils bien-aimé, & témoignoit avoir beaucoup de considération pour elle. Non-seulement il l'aimoit, mais il lui disoit des choses qui faisoient voir aussi qu'il l'estimoit : dans le vrai elle lui en donnoit sujet par son désintéressement, & par l'affection tendre & respectueuse qu'elle avoit pour lui.

Les derniers jours du mois de Mai, le Prince de Condé dit au Roi qu'on avoit trouvé à Auxerre un Portrait de Henri IV attaché à un poteau, avec un poignard qui lui traversoit le sein, & une Inscription Latine fort criminelle qui regardoit sa Personne. Le Roi lui répondit : *je m'en console, on n'en a pas fait autant contre les Rois fainéans*. Un jour disant en confidence à quelque personne qu'il estimoit, que s'il avoit jamais la guerre il vouloit y aller en personne, & celui-là ayant répondu que ce seroit une grande imprudence, & quasi un défaut à

un Roi, de hasarder ainsi sa vie; & que la France avoit autrefois beaucoup souffert de la valeur imprudente de François I, le Roi prit la parole, & lui dit : *imprudent tant qu'il vous plaira, mais avec tout cela cette imprudence l'a mis au rang des grands Rois.* Il fit alors un nouveau Commandement au grand Prévôt de châtier ceux qui jureroient, avec toute la sévérité possible.

Dans ces jours mêmes la Reine Mere voulut s'acquitter d'une promesse qu'elle avoit faite il y avoit long-temps à Madame de Chevreuse, de l'aller voir à Dampierre, pour être deux ou trois jours en ce lieu. On y traita d'une grande affaire, & ce voyage servit en partie à décider de la destinée d'un Ministre qui alors paroissoit dans un grand crédit. Le Cardinal Mazarin, avant que de mourir, avoit donné, à ce qu'on a dit des avis au Roi contre le Surintendant Fouquet : il le croyoit trop prodigue de ses Finances, & il lui conseilla d'installer Colbert sous lui, pour veiller à sa conduite, & arrêter la profusion de ses libéralités. Le Tellier aimoit l'État & n'aimoit pas Fouquet, du moins il ne l'estimoit pas : & Colbert son allié qui avoit été son commis, & qu'autrefois il avoit donné au Cardinal

pour le servir dans le manîment de ses affaires domestiques, lui étoit alors fort agréable. Il le croyoit tout à lui, & se persuada qu'il garderoit toujours sur cet homme une entiere supériorité. Cette raison l'obligea de prendre soin de sa fortune, & de travailler à le mettre en état de lui aider à détruire celui qu'il croyoit son ennemi. Ils voulurent se joindre ensemble pour leur avantage particulier, & montrerent au Roi ne desirer que celui de l'État & de son service. Ce Prince, qui connoissoit les défauts du Surintendant, reçut leurs avis, qui étant autorisés des conseils du feu Cardinal, & fortifiés par la mauvaise conduite de Fouquet, eurent l'effet que produisent d'ordinaire les fautes des Particuliers, & les desseins secrets de ceux qui paroissent désintéressés & fideles. La Duchesse de Chevreuse, par des motifs que je ne sais point, parla à la Reine Mere contre le Surintendant, & sous l'apparence du bien public lui fit en son particulier beaucoup de mal. Laigue, qui souvent étoit dangereux ou propice à beaucoup de gens, fut celui qui fit agir Madame de Chevreuse. Son étoile étoit de se mêler de tout; & comme il étoit attaché à cette Princesse par beaucoup de liens, il em-
ployoit

ployoit son esprit à ce qui lui convenoit le plus.

La Reine étoit partie le vingt-sept Juin pour aller à Dampierre, & avoit mené Madame exprès avec elle pour mettre quelque interruption aux Promenades qui lui déplaisoient; mais à son retour ce fut la même chose, & les plaisirs de Fontainebleau continuerent de donner quelque chagrin à la Reine Mere. Comme raisonnable elle trouvoit impossible qu'un Roi si jeune, & qui donnoit beaucoup d'heures au travail, pût s'empêcher d'en donner quelques-unes à ses divertissemens, mais comme mere & chrétienne elle craignoit la force de cet âge, & les périls que la volupté fait rencontrer à ceux qui la suivent. Monsieur, qui avoit laissé engager Madame dans les promenades & les plaisirs, un peu plus que la bienséance ne le permettoit, commençoit à se fâcher de cet excès. Sa présence & les innocentes intentions de Madame, qui dans ce temps-là ne paroissoient avoir d'autre objet que le plaisir en général, en ôtoit tout le danger; mais cette assiduité, quand elle parut nécessaire à Monsieur, lui fut plutôt une peine qu'un divertissement, & changeant de sentiment il eut

de la répugnance pour les choses même qu'il avoit d'abord approuvées.

La Reine Mere voulant remédier à toutes ces mauvaises dispositions, se plaignit de Madame au petit Milord Montaigu son ancienne créature, puis en parla au Comte de S. Alban Ministre de la Reine d'Angleterre, leur disant que cette Princesse ne prenoit nulle mesure avec elle sur sa conduite, & ne la considéroit en rien. Elle voulut qu'ils fissent part de ses plaintes à la Reine d'Angleterre, qui menoit une vie douce à Coulombe, dans une maison qu'elle y avoit achetée. Elle y cherchoit la paix, & ne connoissant que de bonnes inclinations dans l'ame de Madame, ne s'inquiétoit point encore tout de bon de ses actions, parce qu'elle les croyoit exemptes de blâme.

Dans ces mêmes temps le Roi se déclara avoir de l'inclination pour Mademoiselle de la Valiere, une des filles de Madame. Elle étoit aimable, & sa beauté avoit de grands agrémens par l'éclat de la blancheur & de l'incarnat de son teint, par le bleu de ses yeux qui avoient beaucoup de douceur, & par la beauté de ses cheveux argentés qui augmentoit celle de son visage. Madame, & la Comtesse de Soissons, d'abord en parurent contentes:

elles y contribuerent de leur complaisance, & il sembla qu'elles tenoient à bonheur d'être déchargées par cette voie des petits chagrins de la Reine. La Reine Mere s'affligea de cette nouvelle passion ; elle craignoit le danger de quelque côté qu'il pût venir, mais elle fut conseillée de ne s'y point opposer avec violence, & sa prudence lui fit approuver & suivre ce Conseil, d'autant plus que quelques jours auparavant elle avoit été soupçonnée de m'avoir commandé de faire ramener de Fontainebleau à Paris Mademoiselle de Ponts, par Madame du Plessis mon amie, afin de la soustraire aux yeux du Roi qui paroissoit ne la pas haïr. Cependant persuadé que j'étois cause de ce voyage il en fit des plaintes à la Reine sa mere, assez fortes pour lui faire connoître qu'il étoit nécessaire qu'elle modérât son zele La vérité étoit que la Reine Mere craignoit cette fille, dont les manieres un peu trop libres lui déplaisoient : elle auroit souhaité que les personnes qui avoient du pouvoir sur elle l'eussent conviée à demeurer à la Cour avec plus de régularité. Voilà la seule chose qu'elle me commanda de dire à mon amie, & qu'elle lui feroit plaisir d'en parler à la Maréchale du Plessis afin

qu'elle la prît avec elle, mais elle ne me témoigna nullement vouloir qu'elle partît de Fontainebleau, comme le Roi le crut. Je n'en parlai point non plus à Madame du Plessis. Elle l'amena à Paris par un empressement inutile de vouloir plaire à la Reine Mere, en faisant plus qu'elle ne lui avoit demandé. Ce desir avoit pour fondement un certain intérêt qui la regardoit elle seule, & qui pour mon malheur causa beaucoup de bruit contre moi. Le prétexte qu'elle prit pour enlever Mademoiselle de Ponts fut de lui dire que le Maréchal d'Albret étoit malade; & il l'avoit été si peu qu'en arrivant à sa porte on nous dit qu'il étoit sorti. Cette finesse, qui étoit en effet fort ridicule, déplut au Roi avec raison, & quoique je n'eusse reçu ni donné cet ordre, il ne laissa pas de me donner beaucoup de chagrin.

Le tempérament que la Reine Mere apporta à modérer cette nouvelle inclination du Roi pour Mademoiselle de la Valiere, fut de l'en avertir cordialement, en lui représentant ce qu'il devoit à Dieu & à son État; & qu'il devoit craindre que beaucoup de gens ne se servissent de cet attachement pour former des intrigues qui pourroient un jour lui nuire. Elle le pria aussi de lui aider à cacher sa passion

à la Reine, de peur que sa douleur ne causât de trop mauvais effets contre la vie de l'Enfant qu'elle portoit. Le Roi estima son second conseil, & ce secret fut observé de toute la Cour avec tant de soin, que la Reine, qui alors étoit grosse de quatre ou cinq mois de Monseigneur le Dauphin, acheva de passer le temps de sa grossesse sans le savoir.

Ce qu'on appelle ordinairement la belle Galantiere produisit alors beaucoup d'intrigues. Le Comte de Guiche quelque temps après fut éloigné, pour avoir eu l'audace de regarder Madame un peu trop tendrement. Comme il est à croire qu'elle étoit sage en effet, elle voulut que le public fût persuadé qu'elle avoit été de concert avec le Roi & Monsieur pour l'éloigner: mais son exil fut court, & on peut s'imaginer que ce crime n'avoit pas beaucoup offensé celle qui en étoit la cause; car cette passion paroissant alors désapprouvée par elle, ne pouvoit selon les fausses maximes que l'amour propre inspire, lui apporter que de la gloire.

La Duchesse de Valentinois, sœur du Comte de Guiche, & fille du Maréchal de Grammont, qui avoit épousé le Prince de Monaco, demeura à la Cour après lui; mais elle n'y demeura guere, à cause

que l'enjouement ou plutôt l'emportement de cette Dame lui fit faire mille intrigues pour le retour de ſon frere, & même lui fit faire quelques railleries contre le reſpect qu'elle devoit à la Reine Mere. Elle étoit tendrement aimée de Madame, & la ſœur de ce coupable étoit traitée de favorite; il étoit juſte de récompenſer en elle les ſentimens du frere, qui en ſa perſonne pouvoient être innocemment payés. Madame ne pouvoit vivre ſans elle, elle étoit de toutes ſes promenades; ſi bien qu'elle faiſoit éclore chaque jour non pas des fleurs ſous ſes pas, comme feignent les Poëtes qu'il arrive aux Nymphes de la chaſte Diane, mais des querelles, des brouilleries, & beaucoup de ces riens, qui ſont capables de produire de grands événemens. La Reine Mere en appréhendant les ſuites la fit éloigner auſſi bien que ſon frere, & il parut quelque temps après que ce fut avec une grande raiſon qu'elle avoit appréhendé ſa conduite, parce qu'étant aimable, ſpirituelle & jeune, elle étoit auſſi fort emportée dans ſes paſſions.

Les Seigneurs Anglois firent ce qu'ils purent pour raccommoder Madame avec la Reine ſa Belle-Mere. Le Comte de Saint Alban lui offrit que ſi elle vouloit

laiſſer aller les choſes ſelon les deſirs de la jeuneſſe, & ſelon les plaiſirs qu'ils eſtimoient innocens, Madame la ſerviroit auprès du Roi, & travailleroit à les tenir toujours unis. La Reine Mere qui ne regardoit que ſon devoir, & qui de plus étoit contente du fond du cœur du Roi ſon Fils, leur répondit, à ce qu'elle me fit l'honneur de me dire le même jour, qu'elle ne vouloit auprès du Roi les bons offices de qui que ce ſoit; qu'elle ne deſiroit que ſa gloire, & ne lui donnoit que des conſeils entiérement déſintéreſſés; que tant que le Roi les recevroit comme il avoit fait juſqu'alors, elle ſeroit ſatisfaite de lui; mais qu'auſſi-tôt qu'elle ſe verroit dans la néceſſité d'un tiers, & avoir beſoin de bons offices auprès de lui, elle le quitteroit & s'en iroit au Val-de-Grace paſſer le reſte de ſes jours en repos. Elle en dit autant pluſieurs fois au Surintendant Fouquet, & à tous les autres qui, aſpirant à la faveur, vouloient l'engager à protéger leur fortune, en lui promettant leurs ſervices auprès du Roi. Elle ne vouloit prendre aucunes meſure pour ſe conſerver de l'autorité; ſon deſſein étoit ſeulement de faire ce qu'elle croyoit juſte & raiſonnable. Elle a réuſſi à ce qu'elle a deſiré de faire : par ſa vertu

& sa douceur elle a remédié à beaucoup de maux, & d'ailleurs elle n'a jamais eu beaucoup de puissance, parce qu'elle a toujours négligé d'en avoir.

La Reine Mere avoit raison de se tenir liée seulement au Roi par les chaînes de la tendresse, qui la faisoit entrer dans tout ce qui paroissoit lui pouvoir être avantageux; car il n'avoit rien de secret pour elle. Outre les avis qui lui furent donnés à Dampierre, par la Duchesse de Chevreuse contre Fouquet, le Roi lui confia le desir qu'il avoit de le perdre.

Il envoya traiter cette affaire avec elle par le Tellier; & quand il partit pour aller à Nantes sur la fin du mois d'Août, ce fut à elle seule à qui il dit le dessein qu'il avoit de le faire arrêter en ce lieu. La Reine Mere en fut fâchée, elle considéroit ce Ministre, parce qu'il étoit fort attaché au soin de la servir, & même du consentement du Roi il lui envoyoit de l'argent, ce qu'elle avoit besoin pour le secours des pauvres; mais ne pouvant manquer au secret du Roi, ni justifier Fouquet sur les criminelles accusations qui furent faites contre lui, qui toutes n'étoient pas injustes, il fallut qu'elle entrât dans le projet qui fut fait pour sa rui-

ne , & qu'elle écoutât ceux qui étoient dans la confiance du Roi , qui lui vinrent rendre compte de ses résolutions sur ce sujet.

Les conducteurs de la disgrace de Fouquet avoient averti le Roi non-seulement de ses désordres dans les Finances, mais encore des Attentats qu'il sembloit préméditer contre l'État. Selon les jugemens que le Roi en fit, & selon les explications qu'on leur donna, ils se trouverent énormes ; & le Roi qui avoit résolu d'y remédier allant en Bretagne , prit toutes les mesures nécessaires pour ce dessein, estimé pour lors une des plus importantes affaires de l'État.

Le Roi partit pour ce voyage le vingt-neuvieme Août. Il étoit encore tendrement attaché à la Reine , & sa nouvelle passion n'avoit pas effacé les légitimes sentimens qu'il avoit pour elle. Il parut que cette séparation lui donna un sensible déplaisir , il jetta des larmes qu'il voulut cacher au public , mais qui étant vues de celle qui en étoit la cause la consolerent de tous ses maux. Cette douleur lui donna de la joie , & cette joie augmenta de beaucoup le chagrin qu'elle eut de se séparer de celui qu'elle aimoit si chérement.

Aussi-tôt que le Roi fut à Nantes il voulut exécuter son dessein contre le Surintendant, lequel s'étoit engagé à ce voyage malade d'une fiévre double tierce; mais sa raison qui l'étoit beaucoup plus le fit suivre le Roi, parce qu'il avoit de grands desseins pour l'établissement de sa fortune & de sa faveur, qu'il vouloit conduire à leur fin. Ses hautes pensées le firent tomber dans le précipice; & l'excès de son ambition fut la source de ses malheurs. Le Roi, qui savoit qu'il avoit acheté quasi tous les hommes de la Cour, n'osa se confier à son Capitaine des Gardes pour l'arrêter : il se servit de d'Artagnan, créature du feu Cardinal, qui commandoit ses Mousquetaires. Comme le Surintendant sortit de chez le Roi, & qu'il vouloit retourner chez lui, il fut averti par la Feuillade qu'il y avoit quelque ordre contre lui. Le Surintendant recevant cet avis, au-lieu de se mettre dans sa Chaise, voulut entrer dans celle d'un autre pour se sauver, mais d'Artagnan qui le suivoit & qui avoit l'œil sur celle où il devoit se mettre, voyant qu'il ne venoit pas, le poursuivit comme il alloit déjà prendre un chemin détourné. Il l'arrêta de la part du Roi, & le fit mettre aussi-tôt dans le

Caroſſe qui étoit préparé pour cet effet. On le fit enſuite entrer dans une maiſon pour lui faire prendre un bouillon; & on lui prit les papiers qu'il avoit ſur lui. Il fut mené à Angers, & ſa femme à Limoges. Deux Maîtres des Requêtes eurent ordre en même temps d'aller chez lui ſceller tous ſes papiers, ce qui ſe fit avec diligence. Ils furent portés au Roi, qui les vit, & fit ſur tous des remarques conſidérables & judicieuſes; ce qui m'a été dit par un * de ceux qui furent employés à cette commiſſion. Bruan, principal Commis de Fouquet, prit la fuite. Gourville, celui dont j'ai parlé dans le récit des guerres Civiles, qui s'étoit fait Financier, eut ordre de ſuivre la Cour. Le Roi envoya ſceller dans toutes les maiſons de ce Surintendant, à Vaux, à Paris, & à S. Mandé. Comme on l'arrêta il ſe tourna vers un de ſes gens, & dit ſeulement, *Ah ! S. Mandé.* Il avoit raiſon de craindre qu'en ce lieu on ne trouvât de quoi lui faire ſon Procès, car il y avoit des choſes qui parurent devoir déshonorer ſa raiſon & ternir ſa mémoire, en le rendant mépriſable aux gens de bon ſens, & à ceux qui font profeſſion de ſageſſe. Madame du Pleſſis-Belliere ſon

* M. de Boucherat.

amie & ſes freres, furent avertis par cet homme à qui il avoit dit ces mots, & s'ils avoient voulu ils auroient eu le temps d'aller brûler tous ſes Papiers; mais Madame du Pleſſis, à ce qu'on a ſu depuis, ne voulut pas le faire, croyant qu'il avoit tout brûlé avant que de partir.

La Reine Mere ayant reçu un Courier du Roi, envoya chercher le Chancelier & ſon Capitaine des Gardes. Elle fit ſceller à Fontainebleau la maiſon du diſgracié, & envoya, comme je l'ai déjà dit, ſceller les autres lieux qui lui appartenoient. On mit garniſon dans toutes ſes maiſons, & même chez Bruan ſon premier Commis, comme ayant plus de part à ſes ſecrets que nul autre. Ses enfans, par la permiſſion de la Reine Mere, furent menés à Paris par Madame de Brancas, dont le mari depuis peu avoit acheté la Charge de Chevalier d'honneur de la Reine Mere, & qui ſe trouvant ami de cet homme ne les voulut pas abandonner. Ils furent mis entre les mains de leur grand-mere, qui étoit une ſainte. Quand elle ſut le malheur de ſon fils, elle remercia Dieu de ſes diſgraces, eſpérant qu'elles romproient les chaînes qui le tenoient attaché au péché, & contribueroient à ſon ſalut.

Le Roi étant de retour à Fontainebleau (le 8 Sept.), on fut long-temps à ne parler à la Cour que de la disgrace de Fouquet, de cette grande chûte, de ses desseins chimériques & ambitieux & de toutes les intrigues qu'il ramassoit en sa personne, à dessein de se faire premier Ministre.

Belle-Isle fut d'abord le premier objet qui offensa les yeux du Roi; il y avoit fait travailler, l'avoit munie de canons, & l'avoit rendue une Place forte. Sa situation la rend telle par nature, & les soins de cet homme avoient commencé de la rendre capable d'être un jour un instrument de quelque grande guerre à l'Etat, par le voisinage d'Angleterre; mais comme toutes choses ont diverses faces, elle pouvoit être aussi une forte barricade contre les attaques de ceux de cette Nation. Les amis de Fouquet ont dit, & il est à croire qu'ils ont dit la vérité, que ce Surintendant, qui en effet étoit capable par son génie & par son esprit de beaucoup de grands desseins, avoit eu celui d'y faire bâtir une Ville, dont le Port étant bon, devoit attirer tout le trafic du Nord, & privant Amsterdam de ces avantages, rendre par-là un grand service au Roi & à l'Etat. On l'accusa d'avoir eu des intelligences avec les An-

glois, mais cette accuſation ſe trouva mal fondée. Les malheureux ne manquent pas de crimes, & celui-là paroiſſant coupable il n'y eut point de modération dans les jugemens qui ſe firent d'abord contre lui. Il avoit acheté la Duché de Penthiévre en Bretagne, ſortie depuis peu de la maiſon de Vendôme, pour payer leurs dettes; & on diſoit que l'ayant il ſe vouloit faire Souverain de ces Pays-là. Ce dernier article étoit un dire, qui n'a pas été vérifié; mais il eſt certain que faiſant fortifier Belle-Iſle, & ayant à ſes gages preſque tous les gens de la Cour, il avoit la mine d'un homme fort ambitieux; & comme il avoit l'ame élevée, on croyoit qu'il étoit capable de tout.

On lut ſes papiers & ſes Lettres; on en trouva de pluſieurs perſonnes de la Cour, les unes pleines de beaucoup d'intrigues politiques, & les autres de beaucoup de galanteries. Par elles on vit qu'il y avoit des femmes & des filles qui paſſoient pour ſages & honnêtes qui ne l'étoient pas, & on connut manifeſtement que s'il avoit une grande ambition, il n'avoit pas moins d'emportement pour la volupté. Il y en eut même de celles-là qui ſouffrirent pour lui, qui firent voir

que ce ne ſont pas toujours les plus aimables, les plus jeunes, ni les plus galants, qui ont les meilleures fortunes, & que c'eſt avec raiſon que les Poëtes ont feint la Fable de Danaé & de la pluie d'Or.

Le Roi envoya commander à Madame du Pleſſis-Belliere d'aller à Montbriſon en Forêt. Celle-là étoit amie de Fouquet, & à ce qu'on a dit avoit beaucoup aidé à lui gâter l'eſprit par toutes ſes intrigues. Elle le ſervoit particuliérement à entretenir les liaiſons qu'il avoit avec les principaux de la Cour, elle avoit beaucoup d'eſprit & d'ambition. Les honnêtes gens s'en trouvoient bien: ils entroient dans ſes intérêts, & pour les en payer elle trouvoit toujours le moyen de les obliger. Elle avoit marié ſa fille au Marquis de Crequi, frere du Duc, honnête homme, brave, & qui avoit beaucoup de réputation. L'habileté de Madame du Pleſſis ſa belle-mere fut ſi grande, qu'elle le fit Général des Galeres peu de temps avant le voyage de Nantes. On vit alors quaſi finir la maiſon du Cardinal de Richelieu. Le Duc de Richelieu ſon neveu avoit eu cette Charge, & le Gouvernement du Havre; mais par l'ordre de la Cour, & par la néceſſi-

té où le mettoient ses dépenses déréglées, il se défit de l'une & de l'autre. Le Roi voulut mettre le Havre entre les mains du Duc de Navailles, qui en fut quitte pour cent mille écus qu'il donna. Le Marquis de Crequi, avoit obtenu avec beaucoup de peine la permission de récompenser sa Charge de Général des Galeres, en payant des sommes immenses, qui apparemment étoient sorties de la bourse du Surintendant, aux dépens du Roi; ce qui fit voir l'extrême ambition de ce Ministre, & celle de Madame du Plessis son amie. Elle crut avoir fait un grand coup pour son Gendre, mais elle se vit deux mois après, en partie par cette même cause, tomber dans la disgrace & dans le malheur, & eut le déplaisir de voir renverser pour lors la grandeur & la fortune du Marquis de Crequi, à qui son alliance avoit été nuisible, parce qu'elle se fit dans un temps où déja le Roi étoit dégoûté du Surintendant. Le Roi, quinze jours après son retour de Nantes, ayant exilé cette Dame, envoya Carnavalet, Lieutenant des Gardes-du-Corps, à Bethune, dont le Marquis de Crequi étoit Gouverneur, pour y commander au-lieu de lui; & ordre aux Galeres de ne le point reconnoître pour Général.

Peu de perſonnes de la Cour ſe trouverent exemptes d'avoir été ſacrifier au Veau d'Or ; & comme par un malheur fort extraordinaire pour eux le Surintendant gardoit toutes les lettres qu'on lui écrivoit, le Roi & la Reine ſa mere les ayant toutes lues, y virent des choſes qui firent tort à beaucoup de perſonnes. Il y avoit à Saint-Mandé un Cabinet où l'on alloit par un chemin ſouterrain, qui avoit une ſortie de l'autre côté du chemin chez un de ſes Secrétaires, & aſſez loin de ſa maiſon. On trouva dans ce Cabinet une inſtruction qu'il gardoit dans ſes papiers, où il ordonnoit de tout ce que ſes amis devoient faire en cas qu'il fût arrêté. Ce qu'il vouloit qui ſervît à le ſauver, ſervit à le convaincre de ſon crime; & comme ce qu'il demandoit d'eux étoit des crimes de Leze-Majeſté, il les mit tous en état d'avoir beſoin de la clémence du Roi, qui pouvoit croire qu'il n'avoit pas fait cet écrit ſans leur en avoir fait part. Il ſembloit néanmoins que beaucoup de gens y étoient nommés, qui en effet étoient gens de bien & bons ſerviteurs du Roi. C'étoit une rêverie qu'il avoit autoriſée de quelque apparence de vérité par le ſoin qu'il avoit eu de la conſerver. Madame du Pleſſis-Belliere y

étoit nommée comme Surintendante de tout le dessein : on lui envoya des Gardes, & elle fut traitée plus sévérement que les autres.

On a dit qu'on avoit trouvé des Poisons chez lui, & on eut quelque soupçon qu'il avoit empoisonné le feu Cardinal ; ce qui peu de jours après fut mis au rang des contes ridicules. Sa mere fut voir la Reine Mere à Fontainebleau, elle se jetta à ses pieds, & en fut reçue avec bonté ; car outre qu'elle étoit le secours des misérables, elle le vouloit être de celui-là en particulier. Elle avoit eu, peu auparavant la disgrace de ce Ministre, quelque petit chagrin contre lui, en ce que voulant se défaire de sa Charge de Procureur-Général, & la Reine Mere ayant souhaité qu'il s'en demît entre les mains de Fieubet son Chancellier, qu'elle considéroit, il ne le voulut pas faire, quoiqu'elle ait cru qu'il en avoit donné sa parole : mais ce manquement n'avoit pas fait une grande impression sur son esprit, & ne l'empêchoit pas de travailler auprès du Roi, pour adoucir sa misere & son malheur.

Dans ce mois de Septembre mourut Nogent, ce grand parleur, qui par ses boufonneries avoit acquis plus de cent

mille livres de rente. Ce mauvais plaisant qui avoit tant parlé pendant sa vie, ne fit parler personne après sa mort. Elle arriva lors qu'on ne pensoit qu'à célébrer la disgrace de Fouquet, si bien que le silence fut la seule récompense des paroles superflues qu'il avoit dites dans le Cabinet, où n'étant ni estimé, ni haï, il fut aisément enseveli dans l'oubli.

Sur la fin du même mois mourut aussi Mademoiselle de Beaumont. Son esprit, son mérite & ses amis, l'avoient tirée de toutes ses disgraces. Elle étoit revenue à la Cour; mais comme elle avoit souvent trop librement publié les fautes de son prochain, elle en reçut après sa mort la juste punition, en ce qu'elle ne fut pas beaucoup regrettée. Elle mourut à Fontainebleau en peu de jours, avec peu de liberté de son esprit. Il parut néanmoins qu'elle eut quelques bons momens pour se confesser; mais ce peu de temps fut court pour travailler à une si grande & si importante affaire.

Le Duc d'Amville, le Brion de jadis*, mourut aussi dans ce même temps. Par sa

* De la Maison de Ventadour. Il avoit été beau, bienfait, & fort galant dans la jeunesse de la Reine Mere. Il a donné son nom à l'appartement qui est au bout d'une des allées du Palais Royal, où l'on jouoit au mail & où il donnoit souvent des collations au Roi.

mort il échappa des chaînes qu'il s'étoit imposées lui-même, en s'attachant d'une liaison trop grande à Mademoiselle de Meneville, fort belle personne, Fille d'honneur de la Reine Mere. Il lui avoit fait une promesse de mariage, & ne la vouloit point épouser. Le Roi & la Reine Mere le pressant de le faire il reculoit toujours, & quand il mourut sa passion étoit tellement amortie qu'il avoit fait supplier la Reine Mere de leur défendre à tous deux de se voir. Il offroit de satisfaire à ses obligations par de l'argent, mais elle qui espéroit d'en avoir par une autre voie, vouloit qu'il l'épousât pour devenir Duchesse. La fortune & la mort s'opposerent à ses desirs, & la détromperent de ses chimeres. Son prétendu mari s'étoit apperçu qu'elle avoit eu quelque commerce avec le Surintendant Fouquet, & qu'elle avoit cinquante mille écus de lui en promesses. Elle ne les reçut pas, & perdit honteusement en huit jours tous ses biens, tant ceux qu'elle estimoit solides que ceux où elle aspiroit par sa beauté, par ses soins, & par ses engagemens. Ils paroissoient honnêtes à l'égard du Duc d'Amville, & n'étoient pas non plus tout-à-fait criminels à l'égard du Surintendant. On le connut

claitement ; car il arriva pour son bonheur que l'on trouva de ses lettres dans les Cassettes du prisonnier, qui justifierent sa vertu. Pour l'ordinaire les Dames trompent les hommes par de beaux semblans, & ne les considérant point eneffet, leur font le moins de libéralités qu'elles peuvent : mais toutes ces choses sont toujours mauvaises devant Dieu & honteuses devant les hommes.

Fouquet fut fort déshonoré par ses folies, & sur-tout, comme je l'ai déjà dit, pour avoir eu celle de garder toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, & d'avoir laissé le projet qu'il avoit fait pour l'avenir abandonné à la curiosité de ses ennemis, par où il perdoit tous ses amis, puisque de telles gens doivent toujours craindre leur disgrace. On disoit de lui qu'à son égard, par cette folie, le jour du Jugement étoit arrivé, qu'on avoit vu à nud le détail de toute sa vie : ses crimes, ses pensées, & celles de toutes les personnes qui étoient dans son commerce. On peut juger par-là que si on connoissoit les autres hommes de cette maniere, on verroit quasi en tous d'étranges foiblesses.

Dans le vrai il se trouva que Fouquet étoit coupable d'une grande profusion,

mais qu'il n'étoit pas riche, & qu'il devoit beaucoup plus qu'il n'avoit vaillant. Ses crimes d'État pouvoient être imaginaires, il les avoit commis lui seul en écrivant des fables, dont il paroissoit assez difficile de le pouvoir convaincre sur l'intention : & même le projet, qui fut ce qui le noircissoit le plus, avoit été trouvé derriere un grand miroir, comme un brouillon de nulle conséquence, ce qui pouvoit faire juger qu'il ne l'avoit pas estimé de telle valeur qu'il le paroissoit; mais c'est un grand malheur de manquer de sagesse, & de tomber dans la disgrace de son Roi.

Le Comte d'Estrades, Ambassadeur du Roi auprès du Roi d'Angleterre, au commencement de l'Été de cette même année, manqua d'aller au-devant de l'Ambassadeur de Venise; parce que n'en étant pas convié, & que sachant que l'Ambassadeur d'Espagne vouloit y aller, il crut qu'il pouvoit déférer au desir du Roi d'Angleterre, qui l'en envoya prier; attendu qu'on le vint avertir qu'il se préparoit un grand combat entre les deux Ambassadeurs de France & d'Espagne. Le Roi manda au sien qu'il vouloit en toutes occasions qu'il allât au-devant des Ambassadeurs étrangers, & qu'à quelque

prix que ce fût il précédât celui d'Espagne. Le Roi d'Angleterre inquieté de voir qu'à la premiere occasion qui se devoit présenter il y auroit de grands desordres à Londres, dont en son particulier il pourroit sentir du dommage, fit ce qu'il put pour trouver des tempéramens pour éviter que cette affaire n'eût des suites fâcheuses. Il proposa de faire venir les Ambassadeurs par la Tamise jusque dans Whitehall. Il pressa celui d'Espagne de ne s'y point trouver; mais tous ses expédiens ne furent point agréés. Batteville, Ambassadeur d'Espagne, lui montra un ordre qu'il avoit de son Maître, par où on lui commandoit de faire tous ses efforts pour précéder celui de France. Le Roi de son côté, refusa tous les tempéramens qu'on proposa, & ordonna à d'Estrades de l'emporter sur Batteville, & d'aller, ainsi que je l'ai dit, au-devant des premiers Ambassadeurs qui viendroient à Londres. Le Comte d'Estrades se mit en état d'obéir au Roi. Il eut long-temps quelques hommes de main qu'il paya, & fit ses préparatifs du mieux qu'il lui fut possible; mais, à ce qu'il m'a dit, il n'eut pas assez d'argent à jetter parmi le peuple, & peut-être qu'il n'eut pas le courage de hasarder le sien; car en

me contant ce détail il m'aſſura qu'il n'avoit reçu en partant que ſes appointemens ordinaires, dont la moitié s'étoit perdue par le change. Il fut donc aiſé à Batteville, en répandant de grands deniers, de gagner la Populace, & la tenant bien payée, d'en recevoir de grands ſervices. Enſuite de ces préparatifs, la premiere fois qu'il arriva des Ambaſſadeurs à Londres, le Roi d'Angleterre, bien intentionné pour la France, conſeilla au Comte d'Eſtrades de faire marcher ſon Caroſſe immédiatement après le ſien. D'Eſtrades voulut prendre le rang, afin de précéder, ſelon l'ancienne coutume, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne; mais Batteville s'y oppoſa, & fut ſecondé par les Bateliers de la Tamiſe, & par un nombre infini de canaille; ſi bien que le Caroſſe de l'Ambaſſadeur de France fut briſé, ſes chevaux furent tués, beaucoup de ſes gens & ſon fils bleſſés; & Batteville enfin l'emporta, & eut l'avantage de faire en faveur de ſon Maître ce qui n'avoit jamais été fait, & qui ſelon la juſtice ne ſe devoit pas. Le Roi apprenant cette nouvelle en fut fort ému, le Sang illuſtre de Saint Louis qui bouillonnoit dans ſes veines, lui fit ſentir cette action comme un grand outrage. D'abord il envoya

voya commander à Fuensaldagne, Ambassadeur extraordinaire du Roi Catholique en France, de sortir du Royaume: il envoya au Marquis de las Fuentes, qui venoit ici pour y être Ambassadeur ordinaire, un ordre pour l'empêcher d'entrer dans son Royaume; il défendit à Caracene, Gouverneur des Pays-Bas, qui lui avoit envoyé demander des Passeports, de passer par la France pour s'en retourner en Espagne, & son voyage fut différé. Le Roi manda de plus à son Ambassadeur en Espagne, d'Aubusson, Archevêque d'Ambrun, de quitter Madrid, & de s'en revenir aussi-tôt. Sa colere, qui éclata de tant de manieres, fit craindre que cette Paix si solemnellement jurée, & qui avoit été reçue des deux Rois avec tant de marques d'amitié, ne fût pas d'une aussi longue durée qu'on le souhaitoit. Le Roi ne parut pas content du Roi d'Angleterre: il se plaignit de ce que ses Sujets avoient favorisé Batteville, & crut quelque temps qu'il n'avoit pas pris assez de soin de les empêcher de faire cette insulte au Comte d'Estrades. Ayant eu ordre de revenir, & étant arrivé à Fontainebleau sur la fin d'Octobre, il dit au Roi que ce Prince avoit fait son possible en cette occasion, mais que n'étant

pas le maître de la Populace de Londres, il avoit fallu qu'il le souffrît, parce qu'il lui auroit été difficile, ou plutôt impossible de faire pendre cinq ou six mille hommes qui avoient pris les armes en faveur du Roi d'Espagne. Le Roi d'Angleterre étoit puissant, parce qu'il avoit alors une belle & grande Armée Navale toute équipée, qu'il étoit le maître de Dunkerque, qu'il faisoit fortifier, qu'il étoit lié avec le Portugal, dont il alloit épouser l'Infante, & qu'il avoit dans l'Afrique une Place considérable que les Portugais par leur accommodement lui avoient donnée; mais il n'étoit pas aussi obéi à Londres qu'il auroit pu le souhaiter, & ses revenus n'étoient pas encore entiérement rétablis. Il attendoit à tenir son Parlement afin d'en ordonner, & ce qu'il avoit d'argent il l'employoit à se rendre puissant au dehors, & vivoit en son particulier de ce qu'il pouvoit.

Le Roi entretenant d'Estrades à son retour d'Angleterre, lui témoigna un grand desir de se venger de l'outrage qu'il croyoit y avoir reçu; mais d'Estrades lui dit que le Roi d'Angleterre en devoit avoir un plus grand ressentiment que Sa Majesté, puisque l'intérêt du Roi d'Espagne, qui voyoit ce Prin-

ce lui devenir redoutable par l'Alliance qu'il venoit de faire avec le Portugal, étoit de lui faire naître des affaires, & que cette action fomentée & préparée par les Espagnols, avec tant de soin & d'argent, avoit plutôt pour but de faire faire une sédition dans Londres, qui pût produire des embarras à ce Prince, que le desir de la préséance. Et sur ce que le Roi lui dit, qu'il avoit demandé au Roi d'Angleterre de chasser Batteville de ses États, il lui répondit, à ce qu'il me conta lui-même, qu'il croyoit que Sa Majesté feroit mieux de surseoir l'effet de cette demande, à cause que si le Roi d'Espagne, pressé par la nécessité d'observer la Paix, se résolvoit de lui donner satisfaction, il ne pouvoit pas lui en faire une plus forte, que de rappeller Batteville; & qu'il valoit mieux le laisser chasser par le Roi d'Espagne, que par celui d'Angleterre : ce qu'il trouva de bon sens, & se résolut de suivre son conseil.

D'Estrades me dit encore qu'il avoit conseillé au Roi de ne se pas hâter de faire voir au Roi d'Angleterre, qu'il étoit déterminé à la Guerre, au cas qu'il ne fût pas satisfait; parce que ce Prince avoit un grand intérêt à l'y engager, & qu'il pourroit lui faire acheter cette résolu-

tion par des choses très-considérables ; au-lieu que s'il montroit vouloir de lui-même se brouiller avec l'Espagne, l'Anglois voudroit se faire prier : ce que le Roi approuva aussi ; mais peu de temps après les affaires s'accommoderent à son contentement. Le Roi d'Espagne, voulant maintenir la Paix par toutes les voies de l'honnêteté & de la douceur, d'abord écrivit à la Reine sa fille de grandes douceurs pour le Roi, disant qu'il étoit Pere, & le plus vieux, qu'il aimoit le Roi comme son fils, & que c'étoit à lui à être le plus sage. Mais le Roi ne se pouvant contenter que par une satisfaction aussi éclatante que l'injure l'avoit paru, il fallut enfin que le Roi d'Espagne, après avoir retiré Batteville d'Angleterre, envoyât par son Ambassadeur le Marquis de las Fuentes, faire au Roi de publiques excuses, qui furent accompagnées de paroles efficaces, & telles que le Roi, non-seulement en fut content, mais toute l'Europe en fut étonnée. Cette glorieuse réparation ne manqua pas de produire de grands effets de tous les deux côtés. Comme le Roi d'Espagne parut en cela décheoir de son ancienne fierté, la réputation du nôtre augmenta infiniment, & le rendit redou-

table à tous, parce que l'on vit clairement par ses premieres actions, que son génie le portoit à ne rien souffrir qui pût diminuer sa gloire, & à se faire craindre de tous ses voisins.

Le Tellier qui s'étoit appliqué à étudier l'esprit du Roi avec beaucoup de soin, me confirma en ce temps-là ce que mon frere m'avoit dit du fond de sévérité & de sérieux dont il savoit assaisonner sa bonté naturelle, pour imprimer le respect à tous ceux qui le voyoient, & la crainte à ceux qui l'approchant plus souvent, auroient été capables d'abuser de la liberté qu'il leur donnoit de lui parler. Mais il étoit surpris de voir qu'il se fût en si peu de temps rendu assez habile pour remplir tous ses devoirs, après s'être abandonné entiérement à la conduite du Cardinal jusqu'à sa mort. Il s'en excusa un jour devant nous sur un peu de paresse qui accompagne ordinairement la jeunesse, & sur la grande reconnoissance qu'il avoit des services qu'il lui avoit rendus, & du soin qu'il avoit eu de lui apprendre à gouverner.

La bénédiction de Dieu parut alors, non-seulement sur lui & sur la Maison Royale, mais sur tout le Royaume, dans la naissance d'un Dauphin. Quand il vint

au monde, qui fut le premier jour de Novembre, fête de tous les Saints, à cinq minutes avant midi, il étoit héritier présomptif des deux grands Royaumes de France & d'Espagne; car depuis peu le Prince d'Espagne étoit mort, qui étoit le seul qui restoit au Roi son pere. Il est difficile que tous les siécles ensemble nous puissent montrer un Prince dont la naissance ait été accompagnée de tant de gloire, vu l'ancienne grandeur des Rois ses aïeux paternels, & la nouvelle splendeur des Empereurs & des Rois ses aïeux maternels.

La Reine dans son accouchement, fut fort malade, & en péril de sa vie. Tant qu'elle fut dans ses grands maux, le Roi parut si affligé, & si sensiblement pénétré de douleur, qu'il ne laissa nul lieu de douter, que l'amour qu'il avoit pour elle, ne fût plus avant dans son cœur que tous les autres. Il alla à cinq heures du matin se confesser & communier, & après avoir imploré la protection divine, il se donna entiérement au soin d'assister celle qui en souffrant son mal, lui donnoit à tous momens des marques de sa tendresse: si bien que ce précieux Enfant venant au monde, fut par lui-même, non-seulement un double lien qui

devoit réunir davantage ces deux Royales Perſonnes dont il tenoit la vie; mais en naiſſant, il devoit être encore alors par la douleur & la joie qu'il leur cauſa une marque infaillible de leur amitié. Madame de Montauſier avoit été deſtinée par le Roi, pour être Gouvernante de l'enfant qui lui devoit naître. Ce choix qu'il avoit fait de ſon propre mouvement, reçut d'abord une approbation univerſelle, parce que cette Dame étoit eſtimée généralement de tout le monde. Elle avoit été dans ſa jeuneſſe favorite de feu Madame la Princeſſe; & la plus chere des amies de la Ducheſſe d'Aiguillon, quand par la faveur du Cardinal de Richelieu ſon oncle, elle étoit idolâtrée des gens de la Cour. Elle n'eut pas véritablement de part aux bienfaits de ce grand Miniſtre : mais elle ſe contenta d'avoir part à l'éclatante gloire de ſa Niéce, qui ne pouvant goûter de plaiſir ſans elle, lui donna par cette voie une grande part à ſon triomphe, & le moyen de faire plaiſir à ſes amis; ce qu'elle eſtima plus que les richeſſes. Elle avoit eu de la beauté, accompagnée d'une belle taille, & d'une mine majeſtueuſe & douce, que les années ne lui avoient point ôtées. La Marquiſe de Rambouillet ſa mere,

qui a été si illustre dans son temps, l'avoit élevée dans le grand monde qui étoit tous les jours chez elle, où étoit le réduit non-seulement de tous les beaux esprits, mais de tous les gens de la Cour. Elle traitoit ses amis & ses amies d'une maniere si honnête, qu'il étoit impossible de ne pas desirer de lui plaire; & ceux qui ne cherchoient qu'un divertissement passager, se plaisoient chez elle, plutôt à cause qu'on y trouvoit toujours d'honnêtes gens, que par le plaisir d'une confiance particuliere, parce que la foule qui l'environnoit en ôtoit les moyens à ceux qui se disoient de ses amis. Les obligeantes démonstrations qu'elle donnoit de son amitié, flattoient toutes les personnes qui la voyoient, & par elles chacun croyoit y trouver son compte. On disoit néanmoins qu'elle avoit un défaut; mais elle étoit quelquefois la confidente du murmure qui se faisoit contr'elle. On lui reprochoit qu'elle vouloit toujours contenter par sa civilité ceux même qui n'avoient pas de part à son estime; & ceux qui croyoient la mériter, se plaignoient de ce qu'il sembloit qu'elle la donnoit à tous également, & disoient qu'elle entroit dans les intérêts de plusieurs; & que pour vouloir

trop d'amis, elle n'en avoit pas un. Ceux qui en jugeoient plus favorablement, lui faisant quelque justice, étoient contens de trouver en elle, par le discernement intérieur qu'ils s'imaginoient qu'elle faisoit d'eux aux autres, tout ce qu'ils en pouvoient prétendre; car, vu son humeur, & sa maniere de vie toujours dissipée dans les choses extérieures, elle paroissoit plus dévouée à l'estime publique, qu'à l'amitié particuliere. Cette Dame ne haïssoit pas la Cour; elle desiroit l'approbation générale, & plus ardemment encore de ceux qui avoient du crédit, car naturellement elle avoit de l'âpreté pour tout ce qui s'appelle la faveur. Elle s'étoit mariée, n'étant plus jeune, au Marquis de Montausier, qui l'avoit aimée quatorze ans; & en se donnant à lui, il sembla qu'elle étoit plus touchée des obligations qu'elle lui avoit, & de son mérite, que du desir de se marier. On vit donc cette Dame dans la place que le Roi lui avoit donnée, avec espoir qu'elle contribueroit par ses soins & sa raison, à rendre Monseigneur le Dauphin aussi grand en vertus qu'il l'étoit par sa naissance. La Reine Mere seule, sans désapprouver ce choix, n'en fut pas tout-à-fait contente : elle craignoit que Ma-

dame de Montausier ne fût pas capable de s'assujettir autant qu'il le falloit à cette seule occupation de suivre un enfant, & de ne penser qu'à sa conservation. Elle lui paroissoit plus propre à bien ordonner d'une Assemblée de plaisir, qu'à l'exacte garde d'un berceau; mais elle prit le parti de se taire sur ce qu'elle en pensoit, de peur de lui faire tort, & son silence fut quasi égal, tant sur les louanges, que sur les choses à quoi elle ne croyoit pas qu'elle fût propre. Quand Madame de Montausier la vint remercier de l'honneur que le Roi lui avoit fait, la Reine Mere voulant être aussi sincere qu'elle étoit prudente, lui dit librement, à ce qu'elle me fit l'honneur de me dire, qu'elle n'avoit nulle part à cette Élection, & qu'elle ne méritoit point ces complimens.

La Reine Mere vit alors ses desirs accomplis, & connoissant son bonheur, elle dit tout haut le soir du jour que la Reine étoit accouchée, que Dieu lui avoit fait toutes les graces qu'elle lui avoit demandées, & qu'elle n'avoit plus rien à desirer que son salut. Je veux la laisser dans un état où elle se croyoit si heureuse, voyant le Roi son fils comblé de gloire, la paix entre lui & le Roi son

frere, la Reine avec un fils, & Madame sa belle-fille, grosse; car quoique de ce côté-là elle manquât alors d'en recevoir toute la satisfaction qu'elle en avoit dû espérer, ce qu'elle souffroit en qualité de belle-mere & d'amie mal reconnue, étoit effacé par celle de mere de Monsieur, & par les sentimens de son ame, dont la bonté étoit assez grande pour excuser à son égard les fautes de la jeunesse, en faveur de la jeunesse même, & des fautes que l'on peut presque dire innocentes, puisqu'elles avoient pour excuse la cause universelle de tous les manquemens que cet âge fait faire aux plus sages: ce qui, par conséquent paroissoit dans ce temps-là pouvoir se corriger facilement.

Le Philosophe dont parle Quinte-Curce dans la Vie d'Alexandre, qui voulut mourir, parceque devenant mal-sain, il crut que c'étoit une marque que les Dieux ordonnoient la fin de sa vie, m'aprend, ce me semble, que je me devois retirer de la Cour, puisque la Fortune jusque-là ne m'avoit pas été favorable, & que j'avois eu le malheur de déplaire au Roi; mais apparemment j'étois encore destinée au martyre de l'ambition, par l'espérance d'un plus grand attache-

ment où il sembloit que l'on me destinoit. L'ayant vu presque assurée pour moi, Dieu permit que j'en fusse privée, pour me faire la grace d'éprouver en ma propre personne ce que ces biens imaginaires nous coûtent à conduire à leur fin, & combien pour l'ordinaire cette fin se trouve amere au cœur humain. La Reine Mere, & particuliérement la Reine d'Angleterre, voulurent me faire l'honneur de me choisir pour Gouvernante des enfans de Monsieur & de Madame. Quand il plut à ces deux grandes Princesses d'en parler au Roi, qui fût quelques jours après l'accouchement de la Reine, elles trouverent qu'il y résista. Il voulut, pour complaire à Madame, qui ne pouvoit haïr le nom d'un homme qui avoit souffert pour elle, que Madame de Saint-Chaumont, sœur du Maréchal de Grammont, fût choisie pour occuper cette place. La cabale favorite du Roi, composée de la Comtesse de Soissons, & de Fouilloux, fille d'honneur de la Reine Mere, confidente & amie de cette Princesse, animerent aussi Madame à fuir en ma personne une Servante de la Reine Mere, que cette jeune Princesse craignoit alors, & qu'elle n'aimoit plus. Par toutes ces raisons, je ne pouvois pas

lui être agréable, & moins encore à la Comtesse de Soissons, qui m'a depuis avoué qu'elle me fit dans cette occasion tout le mal qu'elle croyoit devoir faire à une ennemie, qui s'étoit déclarée contre ses intérêts. Il est vrai que, sans être son ennemie, j'aurois souhaité de pouvoir servir la Duchesse de Navailles; & je le devois à l'amitié qu'elle avoit pour moi. Je n'avois néanmoins pas aimé l'excès de sa résistance contre cette Princesse, qui lui causa tant de peines inutiles. En souhaitant ses avantages, je n'entrai point dans sa passion. Je lui dis mes pensées avec sincérité : elle seule les sut; & quoiqu'elle eût assez de raison, & l'esprit assez droit pour ne les pas rejetter, ma fidélité à son égard ne fut pas d'un grand mérite, & me fut nuisible à l'égard de la Comtesse de Soissons, à qui je fis un secret de mes sentimens. C'est ce qui arrive souvent aux personnes qui agissent selon les loix de la probité.

Monsieur étoit comme engagé à Madame de Saint-Chaumont, par les suffrages d'une de ses favorites *, qui lui plaisoit par l'agrément de la raillerie, & de la vivacité de son esprit, qui sont toujours les voies les plus ordinaires pour acqué-

* Madame de la Baziniere.

rir les bonnes graces des Grands; mais ayant été fortement pressé par la Reine d'Angleterre, il y consentit. Le Roi, malgré les dégoûts qu'on lui avoit donnés de moi, par un reste de justice qu'il me conservoit, n'y auroit peut-être pas été contraire, & il s'en déclara en présence de trois personnes * d'une maniere assez obligeante pour moi, pour me pouvoir consoler de tous mes maux; mais Madame enfin m'ayant fait donner l'exclusion par lui, me remit dans un état de tranquillité, dont je lui reste redevable : car à la vue de cette Charge & de cet engagement, la perte de ma liberté que je regardois accompagnée des charmes qu'elle avoit eus pour moi jusqu'alors, me causa de grandes peines. Dans cet état, je me vis exposée au malheur de perdre le repos de ma vie, ou de me voir privée d'un honneur que j'avois souhaité. Le dernier m'arriva; mais ce ne fut pas, je l'avoue, sans souffrir les douloureuses pointes des coups de mes ennemis : & par une étonnante contrariété de nos passions & de nos desirs, je me trouvai blessée, par la pri-

* De la Reine, de la Duchesse de Navailles & de Madame de Bethune. Ce fut la Duchesse de Navailles qui me le conta.

vation d'un bien qui auroit pu flatter mon amour propre, dans le même temps que je me ſentois conſolée par l'eſpérance de jouir à l'avenir d'une grande paix. Alors je ſouhaitai de me pouvoir guérir entiérement de l'ambition, & je me réſolus de ne plus aſpirer aux élévations que l'on deſire naturellement d'obtenir à la Cour, mais d'y demeurer ſeulement, pour ſatisfaire à l'attachement indiſpenſable que je devois à la Reine Mere. Je ſuivois en cela les ſentimens de mon cœur, qui depuis long-temps étoit dégoûté des créatures, & de ce fatras de bagatelles, ou de mauvaiſes choſes qui m'avoient occupée. La Reine Mere paroiſſoit alors vouloir prendre le parti du repos; & comme dans les penſées qui lui étoient venues de temps en temps de ſe retirer au Val-de-Grace, elle m'avoit promis de m'y mener avec elle; un ſi bel exemple me devoit convier à faire de même, & Dieu me fit en effet la grace de le vouloir ſuivre, & en même temps celle de conſidérer que de la même maniere que cette grande Reine, malgré l'envie qu'elle avoit de ſe retirer de la Cour, ſe croyoit obligée d'y demeurer, non pas tant pour en ſoutenir la grandeur & la Majeſté, que pour

y maintenir la vertu & la piété, empêchant que la volupté ne se rendît la Maîtresse sous un jeune Roi qui avoit une grande tendresse pour elle, & entretenir l'union de la Famille Royale; je ne la devois pas abandonner avant elle. La Maison des Rois est comme un grand Marché où il faut aller nécessairement trafiquer pour le soutien de la vie, & pour les intérêts de ceux à qui nous sommes attachés par devoir ou par amitié. Les Sages y doivent aller quand la raison les y convie; & je ne crois pas qu'il soit impossible d'y faire un Cabinet en soi-même, propre à examiner & à chercher les moyens de vaincre & de fuir ses propres foiblesses; quoi qu'à dire le vrai, quand le détrompement du monde se trouve en nous à un certain degré, c'est pour l'ordinaire une grande fatigue que d'y demeurer : & l'ame qui connoît le bien, & qui ne le suit pas, en souffre beaucoup; car pour vivre à la Cour continuellement, il faut que le desir & l'espérance en soient le soutien : autrement c'est y être sans plaisir, & avec beaucoup de peine. Tout ce que peut la force de l'esprit humain en ceux qui ont réussi à contenter leur ambition, par les graces qu'ils y ont reçues, est d'y souffrir courageusement

rageusement le martyre que leur raison, quand ils en ont, leur fait rencontrer dans l'assujettissement des Charges, l'embarras des rangs, le soutien de la dignité, & l'opposition des envieux & des ennemis qu'on y trouve.

L'année finit par la terreur que répandit dans la Cour, aussi-bien que dans la Ville de Paris, la Chambre de Justice établie pour faire le Procès au Surintendant, & à tous ceux qui se trouveroient convaincus de malversation dans le manîment des deniers du Roi, à cause que la recherche exacte qu'on en faisoit, regardoit les plus grandes familles d'Épée & de Robe, qui leur étoient alliées, & avoient profité de leurs grands biens. Ce qui me surprit en ce temps-là, fut que j'avois entendu crier toute ma vie contre les Partisans & contre la tolérance que le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin avoient eue pour les Gens d'affaires, qu'on appelloit les Sangsues publiques; & cependant j'entendois murmurer de ce qu'on changeoit de conduite. On avoit cru que le Tellier, qui étoit sage, modeste, & ennemi de tout luxe & de toute vanité, avoit conseillé le Cardinal Mazarin de mettre Colbert, qui étoit un de ses Commis, auprès de

Fouquet, qui étoit d'une humeur opposée à la sienne, pour veiller à sa conduite, & arrêter la profusion de ses libéralités. Mais ce Ministre étant mort, & Fouquet mettant tous ses amis en œuvre pour se maintenir dans son poste, & même pour remplir la place qui venoit de vaquer; le Roi qui étoit prévenu contre lui, étant averti de toutes les intrigues qui se faisoient pour cela, n'eut pas de peine à exécuter la résolution qu'il avoit peut-être prise il y avoit plus de six mois, de n'avoir plus de Surintendant, non plus que de premier Ministre : & le Tellier persuadé que Colbert étant dans les Finances, le reconnoîtroit toujours comme son Maître & son bienfaicteur, ayant fait souvenir le Roi de la maniere dont le défunt Cardinal, auquel il l'avoit donné pour ménager ses grands biens, lui avoit parlé de son économie & de sa fidélité; il déclara hautement après la prise de Fouquet, qu'il vouloit lui-même prendre le soin de ses Finances, & pour cela établir Colbert son premier Commis; & nous le vîmes, prenant le contre-pied de Fouquet, venir tout seul chez le Roi avec un sac de velour noir sous son bras, comme le moindre petit Commis de l'Épargne.

Les gens de l'ancienne Cour auroient souhaité que le Maréchal de Villeroi eût été Surintendant; mais sa destinée étoit d'être toute sa vie proposé pour les premieres places sans les avoir, & d'avoir les titres les plus honorables qu'un homme puisse porter dans le Royaume, sans en faire les fonctions, quoiqu'il fût très-habile & très-capable de les faire. Comme il avoit été Gouverneur du Roi pendant que le Cardinal Mazarin étoit Surintendant de son éducation, & Maréchal de France sans y commander des Armées, il fut aussi déclaré Chef du Conseil des Finances sans aucun crédit.

La Reine Mere étoit à la fin de cette année dans une santé si bonne, & je puis ajouter si belle, que j'avois lieu d'espérer qu'elle feroit encore long-temps l'ornement de la Cour; mais d'un autre côté je lui voyois une si grande indifférence pour toutes les choses du monde, dont elle commençoit à ne vouloir plus se mêler, que je craignois qu'elle n'eût résolu de s'en retirer bientôt tout-à-fait, comme je crois avoir écrit quelque part qu'elle en avoit déjà eu la pensée. Car encore qu'elle fût de toutes les parties de plaisir que son âge lui permettoit de prendre, ce n'étoit que par la complai-

sance qu'elle avoit pour le Roi & la Reine, qu'elle se contraignoit bien souvent pour ne les pas contraindre. Une conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec elle au commencement de l'année 1662, ne me permit pas d'en douter.

Un jour donc étant seule à ses pieds, elle me parut desirer ardemment de se retirer au Val-de-Grace, pour ne s'occuper plus qu'au soin de son salut : elle m'assura qu'elle n'en étoit retenue que par la considération de la Reine, à qui elle se jugeoit nécessaire, & à Monsieur aussi qu'elle aimoit tendrement. Elle ajouta à ces paroles, que le Roi qui lui avoit toujours été si cher, étoit si capable, si heureux, si content & si grand, qu'elle se croyoit tout-à-fait inutile à son égard; & que n'ayant là-dessus que sa sensibilité & son amitié à vaincre, elle les vouloit sacrifier à Dieu, & se priver du plaisir qu'elle avoit d'être auprès de lui, pour donner le reste de sa vie à ses véritables devoirs. Ce discours me toucha vivement, & de plusieurs manieres. Je pris la liberté de lui dire qu'elle étoit également nécessaire au Roi, à la Reine & à Monsieur, & qu'elle ne devoit pas pour un bien qui n'étoit qu'en idée, & lequel, quand il seroit certain,

ne regardoit que son repos particulier, abandonner tout celui qu'elle pouvoit faire par sa présence, non-seulement à la Famille Royale, en l'entretenant dans l'union où elle étoit, mais à toute la France, en avertissant le Roi de certaines choses, & le faisant souvenir de certaines vérités que ses Ministres, ou n'oseroient jamais lui dire, ou auroient intérêt de lui cacher, & qu'elle-même ne pourrroit jamais connoître, si elle étoit une fois séparée de lui; lesquelles néanmoins, soit alors ou dans d'autres temps, pouvoient toujours produire de bons effets dans l'ame du Roi, qui naturellement aimoit la Justice, connoissoit le prix de la vertu, & avoit de grands principes de piété.

Il me parut alors que mes raisons avoient fait impression sur son esprit, & qu'elles lui avoient du moins fait différer l'exécution de ce dessein qui fut toujours empêché, comme il se verra dans la derniere partie de ces Mémoires, que j'ai cru être obligée de continuer pour la perfection de l'ouvrage que j'avois commencé; c'est-à-dire pendant tout le temps que je suis demeurée auprès d'elle, qui a été jusqu'au funeste moment que je l'ai perdue. Ceux qui les liront uni

jour, n'y trouveront pas de si grands événemens que dans les autres, où la France étoit troublée par une Guerre Civile, & occupée à une contre les étrangers; mais en récompense, ils y trouveront la vie particuliere de la Reine Mere, à quoi je me suis principalement attachée, aussi-bien qu'à la maniere dont le Roi vivoit avec elle & avec toutes les personnes sacrées qui composoient la Famille Royale, pendant les quatre années de la maladie de cette grande Princesse, qui n'étoit pas en état d'être vue. C'est ce particulier, que ceux qui écriront l'Histoire générale ne sauront point, ou ne trouveront pas mériter d'y être mis. Cependant c'est ce particulier dans lequel on ne s'étudie point, qui trahit le secret de nos inclinations, & marquant notre caractere, fait connoître si nous sommes dignes d'estime ou de blâme. C'est pourquoi on a plus de curiosité de le savoir, que ce qui se passe devant tout le monde, où nous voulons la plupart du temps paroître ce que nous ne sommes pas; & nous nous tenons toujours sur nos gardes. Ces mouvemens, qui sont plutôt des passions que des actions qu'on désavoue bien souvent, ou dont on ne veut pas s'honorer par mo-

destie quand elles sont passées, suivant le bien ou le mal qui se trouve dans notre intérieur quand on vient à le découvrir, car c'est le cœur qui est ce qu'il y a de pire & de meilleur. Quand il est bon, rien n'est si bon; mais il n'y en a guere de cette espece : le plus grand nombre est de ceux que l'intérêt & l'orgueil ont tellement corrompus qu'il leur fait commettre des crimes; mais celui qui paroît le meilleur est pétri d'amour propre, qui est la source de toutes les foiblesses dont il est capable, & de toutes les folies qui divertissent le public. Le Roi est trop sage pour ne le pas connoître, & pour prétendre qu'on l'en croie tout-à-fait exempt : il ne peut pas même ignorer que les Rois ont plus de peine à s'empêcher d'y tomber que des particuliers, & que le seul moyen d'en éviter la honte est de s'humilier devant Dieu encore plus que les autres hommes. Cette année commença par la Promotion que le Roi fit de soixante Chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit, dont la cérémonie se fit à l'ordinaire dans l'Église des Augustins.

Les préparatifs du Carousel, dont il voulut régaler les deux Reines, à l'exemple de celui qui s'étoit fait au mariage du feu Roi, occuperent long-temps les

Princes & les Seigneurs qui furent nommés pour en être. La Reine Mere qui n'avoit point vu celui qui avoit été fait pour elle, nous en faisoit de belles descriptions sur ce qu'elle en avoit ouï dire aux vieux Courtisans. Je n'en vis point alors qui me pussent dire si celui-là qui se fit à la Place Royale étoit plus beau que celui-ci qui se fit à la Place des Thuilleries. Il étoit composé de cinq Quadrilles qui représentoient cinq Nations, la Romaine, la Persanne, la Turque, l'Indienne & l'Américaine. Le Roi étoit le chef de la premiere, Monsieur de la deuxieme, M. le Prince de la troisieme, M. le Duc d'Anguien de la quatrieme, & M. le Duc de Guise de la cinquieme. Je ne m'arrêterai point à décrire l'ordre de leur marche, la richesse de leurs habits, la grandeur de leur suite, la galanterie de leurs devises & la différence de leurs couleurs. Je ne dirai rien de meilleur pour en marquer la beauté, sinon que je ne m'y ennuyai point, & que le Comte de Sault, fils du Duc de Lesdiguieres, eut l'honneur d'emporter le prix de la course de Bague, qui fut suivi de l'applaudissement des Spectateurs, & du plaisir qu'il eut de recevoir un Diamant d'un prix considérable de la main de la
Reine

Reine Mere, qui étoit sur un échafaud qui avoit été élevé près de ce Palais.

Après ce spectacle, qui avoit quelque chose des Tournois autrefois si fréquens en France, en Angleterre & en Allemagne, & qui étoit si convenable à la fleurissante jeunesse d'un Prince qui venoit de donner la paix à l'Europe, & mettre fin à une guerre qui lui avoit été si glorieuse, les divertissemens particuliers recommencerent à la Cour.

Dans ce même temps le Roi parut s'attacher d'inclination à Mademoiselle de la Motte-Houdancourt, fille de la Reine. Je ne sais si elle étoit dans son cœur subalterne à Mademoiselle de la Valiere; mais je sais qu'elle causa beaucoup de changement dans la Cour, plutôt par la force de l'intrigue, que par la grandeur de sa beauté, quoiqu'en effet elle en eût assez pour pouvoir faire naître de grandes passions.

La Duchesse de Navailles crut être obligée par le devoir de sa Charge, à qui le soin des filles d'honneur est commis, de s'opposer aux sentimens du Roi. Elle lui en parla souvent, comme une chrétienne & comme une honnête femme. Le Roi d'abord ne montra pas d'avoir ces petites harangues désagréables : en

d'autres occasions aussi il lui en parut mal satisfait, mais ce fut d'une maniere si honnête, qu'elle ne crut pas devoir craindre sa colere. Quelque temps se passà de cette sorte; mais enfin le desir de la victoire & le dépit que l'opposition fait naître dans l'ame des hommes, & particuliérement dans celle des Souverains, se firent fortement sentir dans le cœur du Roi. Il fit savoir à la Duchesse de Navailles, qu'elle s'exposoit au péril de lui déplaire. Il lui fit commander par le Tellier de ne se plus mêler de la conduite des filles de la Reine, & lui fit même proposer plusieurs manieres de s'accommoder à ses volontés, avec quelques honnêtes apparences. Elle répondit toujours à ce Ministre, que ce ne feroit pas satisfaire à ses obligations que de cesser de faire son devoir, & que tant qu'il plairoit au Roi de lui laisser sa Charge elle en feroit les fonctions le mieux qu'il lui seroit possible. Le Roi alors se fâcha tout de bon, & lui dit qu'elle devoit craindre ce qu'il pouvoit faire contr'elle, & se retenir de lui désobéir par la considération de son propre intérêt. Elle lui répondit qu'elle y avoit déjà songé, qu'elle voyoit tous les malheurs que la perte de ses bonnes graces lui pouvoit

causer; & lui faisant elle-même le dénombrement de leurs Charges, tant de son mari que d'elle, elle lui dit que la privation de tant de biens ne pouvoit changer en elle la résolution qu'elle avoit faite de satisfaire au devoir de sa conscience. Elle le conjura de plus de chercher ailleurs que dans la maison de la Reine, qui étoit la sienne, les objets de ses plaisirs & de ses inclinations, puisqu'il paroissoit déjà en avoir choisi en la personne de Mademoiselle de la Valiere. Le Roi gronda, & il parut chagrin & de mauvaise humeur; mais le soir même, ou le lendemain, cette Dame étant dans la chambre de la Reine Mere, appuyée sur son balustre d'argent, le Roi s'approcha de cette honnête Dame d'Honneur, il lui tendit la main, & d'un air doux & favorable pour elle lui demanda la paix. Il fit cette action, non-seulement comme un grand Prince, qui avoit voulu se vaincre lui-même en triomphant de ses propres foiblesses, mais aussi comme un fort honnête homme, qui avoit trop de raison pour refuser de donner son estime à qui la méritoit. Cette marque visible de l'équité du Roi & de sa bonté, me donna, je l'avoue, une grande joie. Je la regardois non-seulement comme un

présage quasi assuré du bonheur de mon amie, mais plus encore parce qu'elle nous faisoit voir à tous que le Roi paroissoit avoir surmonté sa passion par un sentiment de vertu fort estimable; ce qui n'étoit pas d'une légere conséquence pour tous les François, puisqu'ils avoient en lui un Roi qui sur d'autres sujets plus importans encore, pourroit combattre contre lui-même en leur faveur.

La Duchesse de Navailles fut en effet assez long-temps qu'elle agissoit sans contrainte, selon toutes les maximes que l'honneur lui prescrivoit, & le Roi montroit d'en être content. Il continuoit néanmoins de voir Mademoiselle de la Motte-Houdancourt chez Madame la Comtesse de Soissons, qui fomentoit cette passion dans le cœur du Roi autant qu'il lui étoit possible. Cette Princesse, qui haïssoit la Duchesse de Navailles, ne pouvant plus plaire au Roi par elle-même, vouloit conserver sa faveur par toutes les voies que l'ambition lui pouvoit inspirer. Elle tournoit en ridicule la vertu de celle qu'elle vouloit perdre, & en faisoit devant le Roi de continuelles railleries contr'elle; se moquant de la foiblesse qu'il avoit de la souffrir. Par de si mauvais offices elle augmenta l'a-

mour du Roi en diminuant sa vertu, par les applications dangereuses d'une personne qu'il croyoit son amie. C'est ce qui arrive d'ordinaire aux Grands; car outre qu'ils ont, comme les autres hommes, à combattre les passions qui se fortifient dans leur propre cœur, ils ont encore à résister aux passions de ceux qui les approchent.

Le Cœur du Roi étoit rempli de ces miseres humaines, qui font dans la jeunesse le faux bonheur de tous les honnêtes gens. Il se laissoit conduire doucement à ses passions, & vouloit les satisfaire. Il étoit alors à Saint-Germain, & avoit pris la coutume d'aller à l'appartement des filles de la Reine. Comme l'entrée de leur chambre lui étoit défendue par la sévérité de sa Dame d'Honneur, il entretenoit souvent Mademoiselle de la Motte-Houdancourt par un trou qui étoit à une cloison d'ais de sapin, qui pouvoit lui en donner le moyen. Jusques-là néanmoins ce grand Prince agissant comme s'il eût été un particulier, avoit souffert tous ces obstacles sans faire des coups de maître; mais sa passion devenant plus forte, elle avoit aussi augmenté les inquiétudes de la Duchesse de Navailles, qui, avec les seules forces des loix

de l'honneur & de la vertu, avoit osé lui résister. Elle suivit un jour la Reine Mere, qui de St. Germain vint au Val-de-Grace faire ses dévotions, & fit ce voyage à dessein de consulter un des plus célebres Docteurs qui fût alors dans Paris, sur ce qui se passoit à l'appartement des filles de la Reine. Elle comprenoit qu'il falloit déplaire au Roi, & sacrifier entiérement sa fortune à sa conscience, ou la trahir pour conserver les biens & les dignités qu'elle & son mari possédoient: & comme elle n'étoit pas insensible aux avantages qu'ils possédoient à la Cour, elle sentoit sur cela tout ce que la nature lui pouvoit faire sentir. J'étois alors à Paris, & j'allai au Val-de-Grace rendre mes devoirs à la Reine. J'y vis mon amie, & j'y vis son inquiétude. Elle me dit l'état où la mettoit le Roi par les empressemens qu'il avoit pour cette fille, & m'apprit qu'elle venoit de consulter sur ce sujet un homme pieux & savant *, dont la réponse avoit été décisive. Il lui avoit dit qu'elle étoit obligée de perdre tous ses établissemens plutôt que de manquer à son devoir par aucune complaisance criminelle. Elle me parut résolue de suivre ce conseil, mais ce ne fut pas sans jetter

*M. Joly.

une grande abondance de larmes, & sans ressentir la douleur où la mettoient ces deux grandes extrêmités, où nécessairement il falloit prendre son parti sur les deux volontés de l'homme, toujours si contraires l'une à l'autre; c'est-à-dire ce qui le porte selon la qualité de Chrétien à desirer les richesses éternelles, ou selon la nature à vouloir celles dont on jouit dans le temps.

Quand j'ai parlé de la dispute de la Duchesse de Navailles contre la Comtesse de Soissons, quoique j'aie eu sujet de me plaindre de cette Princesse, j'ai néanmoins blâmé mon amie à son égard exactement en toutes choses; suivant cette loi que je me suis prescrite, de n'écouter ni l'amitié ni la haine, & de parler toujours selon ce que j'ai cru être la vérité; mais en cette occasion je ne puis que je n'estime les motifs qui firent agir la Duchesse de Navailles, qui la forcerent de croire qu'elle devoit suivre les sentimens de M. Joly, qu'elle avoit été consulter.

A son retour à St. Germain elle sut par ses espions que des hommes de bonne mine avoient été vus la nuit sur les goutieres, & dans des cheminées, qui du toit pouvoient conduire les aventu-

riers dans la chambre des filles de la Reine. Le zele de la Duchesse de Navailles fut alors si grand, que sans se retenir, ni chercher les moyens d'empêcher avec moins de bruit ce qu'elle craignoit, elle fit aussi-tôt fermer ces passages par de petites grilles de fer qu'elle y fit mettre, & par cette action elle préféra son devoir à sa fortune, & la crainte d'offenser Dieu l'emporta sur le plaisir d'être agréable au Roi, qui sans doute, à l'égard des gens du grand monde, se doit mettre au rang des plaisirs les plus sensibles que l'on puisse goûter à la Cour, quand on le peut faire innocemment.

La Comtesse de Soissons n'aimoit point Mademoiselle de la Valiere; il lui sembloit qu'elle lui avoit dérobé le reste des bonnes graces du Roi. L'ambition, l'amour, la jalousie, ces trois puissantes passions de l'ame, firent beaucoup de fracas dans la sienne. Peu instruite, sans doute, & peu touchée des maximes Chrétiennes, elle n'étoit pas satisfaite de ce qu'elle n'étoit plus leur confidente; & pour remédier à ce chagrin, elle avoit voulu exposer Mademoiselle de la Motte-Houdancourt aux yeux du Roi, avec dessein de reprendre par cette voie quelque part à ses secrets. Comme elle vou-

loit embarquer ce Prince à cette galanterie, elle ne manqua pas de l'animer contre les grilles qui avoient été faites, à ce qu'elle disoit, plutôt pour le contredire & l'offenser, que par aucun scrupule de conscience. Son dessein étoit de rentrer en faveur, & se venger de Mademoiselle de la Valiere, & de la Duchesse de Navailles, deux personnes que le changement du Roi pour elle, & l'intérêt de sa Charge l'obligeoient de haïr. Il ne faut pas s'étonner si par des flatteries artificieuses, ce Prince fut en effet véritablement irrité contre la Duchesse de Navailles, disant qu'il ne s'empressoit à cette aventure que pour lui faire dépit, & qu'elle étoit trop fanfaronne sur la vertu pour la pouvoir souffrir. Comme il avoit en toutes choses un pouvoir merveilleux sur lui-même, il ne témoigna pas alors tout ce qu'il sentit sur les petites grilles, & la peine qu'il en eut se cacha sous la raillerie & le mépris qu'il en fit; mais il ne les oublia pas, & sa mémoire eut ensuite de fâcheux effets contre ceux qui avoient osé lui résister. Je suis néanmoins persuadée que sans les intrigues de la Comtesse de Soissons, la raison & la bonté du Roi auroient aisément effacé tout ce que sa mémoire au-

roit pu lui représenter contre des gens de bien qu'il estimoit, & que son estime auroit sans doute combattu contre sa haine. Le Roi se plaignit au Duc de Navailles de ce qu'il ne retenoit pas sa femme dans ce qui pouvoit lui être désagréable, & le blâma de ce qu'il paroissoit approuver sa conduite. La Reine Mere estima les sentimens du mari & de la femme, & disoit souvent à la Duchesse de Navailles qu'elle continuât d'agir vertueusement, & qu'elle s'assuroit qu'un jour le Roi lui en donneroit des loüanges.

Mademoiselle de la Valiere, à qui sans doute ces histoires ne plaisoient pas, parce qu'elles lui faisoient voir une rivale en la personne de Mademoiselle de la Motte-Houdancourt, profita, selon ses vains desirs, de la vertu de la Duchesse de Navailles, & se servit de ses charmes avec tant de succès, que malgré les applications de la Comtesse de Soissons, & les empressemens du Marquis d'Alluye & de Fouilloux son amie, les seconds de cette Princesse dans cette entreprise, le Roi se lassa de batailler contre la Dame d'Honneur, & parut enfin s'attacher uniquement à celle qui étoit destinée à posséder long-temps ses bonnes graces. On a même dit que ce qui contribua beaucoup

à fixer la destinée de Mademoiselle de la Valiere, fut que Mademoiselle de la Motte balança quelque temps en faveur de la vertu, & qu'elle au contraire ayant alors cessé de se défendre, ce fut par sa foiblesse qu'elle vainquit & qu'elle triompha de celle qui lui disputoit le cœur de ce grand Prince. Mais comme je n'étois la confidente ni de l'une ni de l'autre, je ne puis en parler que fort incertainement.

Pendant que le Roi se laissoit aller où ses desirs le menoient, la Reine souffroit beaucoup. Elle ne savoit rien de ce qui se passoit; on lui cachoit par ordre de la Reine Mere toutes les galanteries du Roi. Sa Dame d'Honneur, qui étoit fidelle au Roi & à elle, se contentoit de faire son devoir de tous côtés, & ne lui disoit rien qui la pût affliger; mais le cœur qui ne se trompe point, & que la vérité instruit, lui faisoit tellement connoître, sans le savoir précisément, que Mademoiselle de la Valiere, que le Roi aimoit alors uniquement, étoit la cause de sa souffrance, qu'il étoit impossible de lui cacher son malheur. A mon retour d'un petit voyage que je fis en ce temps-là en Normandie, je trouvai la Reine en couche de Madame Anne-Elisabeth de

France. Un soir comme j'avois l'honneur d'être auprès d'elle à la ruelle de son lit, elle me fit signe de l'œil, & m'ayant montré Mademoiselle de la Valiere, qui passoit par sa chambre pour aller souper chez la Comtesse de Soissons, avec qui elle avoit repris quelque liaison, feinte, ou véritable, elle me dit en Espagnol: *Esta Donzella con las Aracades de diamante, es esta que el Rei quiere.* (Cette fille qui a des pendans d'oreilles de diamans, est celle que le Roi aime). Je fus fort surprise de ce discours, car ce secret étoit alors la grande affaire de la Cour. Je répondis à la Reine quelque chose, qui confusément ne vouloit dire ni oui, ni non: & afin de lui donner de la force pour l'avenir, je tâchai de lui persuader que tous les maris, sans cesser d'aimer leurs femmes, sont pour l'ordinaire tous infideles de cette maniere, ou font semblant de l'être, pour satisfaire à la mode qui le veut ainsi. La Reine, qui comprit sans doute que nous ne devions pas lui rien avouer, ne répondit pas à ce que je lui dis, mais elle n'en fut pas moins triste. Je fus dire aussi-tôt à la Reine Mere ce petit secret, & l'assurai que la Reine étoit plus discrete & moins ignorante que l'on ne pensoit. Il fut aisé de

juger par-là que toutes les larmes qu'elle répandoit alors, & à ce qui sembloit sur des bagatelles qui ne le méritoient pas, venoient sans doute de ce qu'elle sentoit un mal dont elle n'osoit se plaindre. La tendresse qu'elle avoit pour le Roi faisoit naître sa jalousie, & de cette derniere naissoit son chagrin.

La premiere année du mariage de la Reine, le Roi avoit été tendre pour elle, & fort sensible à la légitime passion qu'elle avoit pour lui. Aussi-tôt que l'amitié du Roi vint à diminuer, celle qui en étoit l'objet s'en apperçut bien vîte, elle n'eut point besoin de confident pour l'avertir de ce secret : avant que d'en connoître la cause elle en sentit les effets, & disoit souvent à la Reine sa mere, en pleurant excessivement, que le Roi ne l'aimoit plus. Quand ensuite elle fut quasi certaine de ce changement, par la connoissance qu'elle eut de l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle de la Valiere, elle fut long-temps dans un état pitoyable : il sembloit quelquefois que son cœur voulût sortir de sa place, tant il étoit agité, montrant par cette émotion qu'il ne pouvoit être content sans être réuni à celui même dont elle se plaignoit. Le Roi voyoit à peu près toutes ses peines;

il en étoit quelquefois fâché, mais ne pouvant ſe changer lui-même, & ne le voulant pas non plus, il s'en conſoloit par ſon indépendance qu'il mettoit à tout uſage, & dont il ſavoit ſe faire un remede facile à tous ces petits maux.

Le mois d'Octobre de cette année, le Roi acheta du Roi d'Angleterre la Ville de Dunkerque, avec celle de Mardick, & tout le canon & toutes les munitions de guerre qui y étoient, moyennant cinq millions, payables en pluſieurs paiemens; mais après le premier paiement, comme ce Prince avoit beſoin d'argent, il lui fit de grandes remiſes pour le payer du reſte, & par ce moyen cette importance Place ne coûta guere d'argent au Roi, & fit voir ſon opulence & ſon habileté, & en même temps la foibleſſe du Roi d'Angleterre d'avoir abandonné pour peu de choſe une place qui le mettoit en état d'entrer en Flandre & en France, & d'aider la France ou l'Eſpagne ſelon qu'il le trouveroit à propos. Auſſi d'Eſtrades qui avoit été employé à cette négociation, me dit que ſes peuples en avoient fort murmuré.

Sur la fin de cette année mourut Madame Anne-Éliſabeth de France. Cette petite Princeſſe promettoit d'être fort

belle si elle eût vécu, mais une fluxion l'enleva de ce monde les premiers mois de sa vie. Le Roi & les Reines la firent baptiser, & lui donnerent les noms de deux grandes Princesses, de la Reine Mere du Roi, & de la feue Reine d'Espagne, mere de la Reine, que je lui ai déjà donnés en parlant d'elle. Le Roi la pleura tendrement: la Reine en fut sensiblement affligée; & la Reine Mere regardant cette mort avec les sages réflexions que sa piété l'obligeoit de faire, demanda au Roi les larmes aux yeux le cœur de cette Princesse, pour le mettre au Val-de-Grace, où elle desiroit de laisser le sien après sa mort. Toute la famille Royale étant descendue de la chambre de Madame, qui venoit d'expirer, la Reine Mere leur dit qu'elle avoit regret de voir partir sa petite fille dans le commencement de sa vie, qu'il auroit été à desirer que Dieu l'eût prise, elle qui ne pouvoit plus avoir guere d'années à vivre, & dont la vie étoit inutile au bien de sa famille, & à tous. Ces paroles tirerent de nouvelles larmes des yeux du Roi & de la Reine, & Monsieur en fut extrêmement touché. Je n'y étois pas dans ce moment: j'y arrivai un peu après. Monsieur me fit l'honneur de me les redire en

pleurant amérement, & le peu de personnes qui s'étoient trouvées auprès de leurs Majestés, & qui les avoient ouïes, m'en parlerent & en avoient encore le cœur blessé. Car il sembloit que cette généreuse Princesse se condamnant elle-même à la mort, voyoit le peu de temps qu'elle avoit à demeurer sur la terre, où son âge lui pouvoit faire espérer, vu sa santé, la durée d'une longue vieillesse. Le lendemain elle porta elle-même ce cœur au Val-de-Grace, & le donnant de sa propre main à l'Abbesse, lui dit: *Ma Mere, voilà un Cœur que je vous apporte, pour le joindre bientôt au mien.*

Peu après la mort de cette petite Princesse on apporta à la Senora Molina Espagnole, & premiere Femme de Chambre de la Reine, une lettre qui parut de la Reine d'Espagne, dont le dessus étoit écrit de sa propre main, & qui s'adressoit à la Reine. La Molina, qui avoit servi dans le Palais d'Espagne, connut aussitôt ce caractere, & voyant le paquet mal plié, elle s'étonna de ce qu'il étoit en quelque façon différent des autres. On le lui apporta de la part du Comte de Brienne, Secrétaire d'État, mais pour l'ordinaire toutes les lettres de Madrid venoient par les couriers de l'Ambassadeur d'Espagne,

d'Espagne, & celui-ci par cette raison, & pour n'être pas fait comme les autres, lui parut étranger. Elle avoit ouï dire que le Roi d'Espagne étoit malade, & craignant de donner mal à propos quelque inquiétude à la Reine, quoique ce ne fût pas sa coutume d'ouvrir ces lettres, Dieu qui eut soin de son innocence lui inspira le desir de voir ce qu'il y avoit dans celle-là. L'ayant donc ouverte elle la trouva d'un caractere françois, fort différent de celui qui paroissoit sur le dessus, écrite en mauvais Espagnol, & mêlée de phrases Françoises, mais elle contenoit des Histoires fort connues, dont le Roi & Mademoiselle de la Valiere étoient les principaux Acteurs. Après l'avoir lue, elle admira la providence Divine qui l'avoit sauvée de ce péril, & alla aussi-tôt la montrer à la Reine Mere. Cette Princesse lui ayant conseillé de l'aller porter au Roi, elle lui obéit, & de ce même moment elle alla heurter à la porte de son cabinet, où il étoit au Conseil. Elle lui dit qu'elle venoit de recevoir ce Paquet, & que par inspiration Divine elle l'avoit ouvert sans le montrer à la Reine. La Molina m'a conté presque dans le même moment, qu'après que le Roi eut lu la lettre il devint rouge, & parut sur-

pris de cette aventure, car il ne croyoit pas qu'il pût y avoir personne dans son Royaume assez hardi pour se mêler de ses affaires malgré lui. Dans le trouble où il fut il demanda brusquement à la Molina si la Reine avoit vu cette lettre ? Et lui ayant dit plus d'une fois que non, le Roi la mit dans sa poche, & la conserva soigneusement. L'étroite liaison que j'avois avec la Duchesse de Navailles, qui passoit dans l'esprit du Roi pour une extravagante réformatrice du genre humain, fit qu'il me soupçonna d'avoir écrit cette lettre; mais comme j'étois aussi fort amie de la Molina, & que si elle avoit eu le malheur de lui déplaire il l'auroit sans doute renvoyée en Espagne, il suspendit son jugement là-dessus, & dans cette incertitude sa colere n'éclata contre personne. Nous lui verrons punir justement les Auteurs de cette pauvre invention, qui se trouverent être ceux qu'il honoroit le plus de sa confiance & de ses faveurs. Ils lui furent aussi infideles que les personnes qu'il soupçonnoit de lui manquer de respect, étoient zélées pour son service.

Le temps qui coule toujours insensiblement nous avoit fait entrer dans l'année 1663, dont les divertissemens furent

fréquens, & les passions qui produisent les intrigues en furent les compagnes. Il ne faut pas s'en étonner. Un Roi puissant par la paix, & par d'immenses richesses, honnête homme, bien fait, jeune & magnifique, en composoit tous les plaisirs. Il en composoit de même les maux & les chagrins; sa grandeur & son opulence inspiroit l'ambition dans l'ame des hommes, & ses belles qualités causoient toutes les inquiétudes des Dames; les différentes agitations dont ils étoient possédés faisoient naître les insatiables desirs qui les tourmentoient. Les uns & les autres aspiroient au bonheur de lui plaire, & tous par différens motifs vouloient avoir part à son cœur & à ses bienfaits; mais comme un Prince, quelque puissant qu'il soit, ne peut faire que des graces bornées, & ne peut aimer qu'imparfaitement, ces desirs & ces biens qui portent leur poison avec eux, les remplissoient souvent d'amertume, lorsque par la vanité de leurs pensées & de leurs amusemens, ils cherchoient à se satisfaire. Le Roi seul étoit heureux, si dans le monde quelqu'un le pouvoit être. Ses affaires étoient en bon état, ses Armées étoient prêtes à combattre ceux qui en rompant la Paix au-

roient osé devenir ses ennemis, & les plaisirs qui venoient en foule se présenter à lui paroissoient le satisfaire alors pleinement, mais il étoit Chrétien; & en ce seul mot seulement se renfermoit tout ce qui dans l'avenir étoit à craindre pour lui; & comme il est à croire qu'il y pensoit quelquefois, il faut conclure que s'il avoit moins de sujets de chagrin que les autres, sa félicité n'en étoit pas plus véritable.

La Reine, qui aimoit le Roi autant qu'il en étoit digne, continuoit de souffrir par la crainte qu'elle avoit de n'être pas assez aimée de lui; mais la Reine Mere la consoloit par le soin qu'elle prenoit de la divertir: ce qu'il lui arriva de faire un des derniers jour du Carnaval, en une occasion où l'exacte bienséance, qu'elle avoit accoutumé d'observer en toutes choses, le céda au dépit & à l'amitié; au dépit, à l'égard du Roi, qui avoit refusé publiquement à la Reine de la mener en masque avec lui, préférant Mademoiselle de la Valiere à elle; & à l'amitié, en ce que pour guérir le cœur de la Reine qui en fut touché d'une douleur très-sensible, elle s'engagea de l'y mener elle-même: si bien qu'au sortir des grandes Carmelites, où elle avoit passé saintement toute la journée, elle

vint trouver la Reine, qui étoit venue dans ma chambre au Palais Royal, avec une belle troupe de Masques, habillés à l'antique, pour attendre l'heure d'entrer au Bal chez Monsieur & Madame, à cause que dans cette assemblée il n'y devoit entrer que des personnes déguisées. La Reine Mere en fut la conductrice, couverte d'une mante de Taffetas noir à l'Espagnole, qu'elle mit par dessus l'habit qu'elle avoit eu dès le matin, affectant exprès cette gaieté, pour satisfaire la Reine, qui étoit si sage & si honnête, qu'elle ne vouloit prendre aucun divertissement qu'elle ne fût accompagnée du Roi, ou de la Reine sa mere, & sa tante. Les dévots, qui ne virent de cette action que ce qui en parut extérieurement, murmurerent contre la Reine Mere; mais les motifs en furent innocens, & la tendresse dont une mere peut être capable en doit effacer le défaut. Elle sut qu'elle en avoit été blâmée. Cette vertueuse Princesse en souffrit doucement la confusion, & me fit l'honneur de me dire en confidence qu'elle étoit persuadée qu'on avoit raison, avouant que l'amitié qu'elle avoit pour la Reine avoit eu trop de pouvoir sur elle en cette occasion.

* Le Carême qui suivit ces jours de folie, fut religieusement observé par la Reine Mere : elle le jeûna même avec plus d'austérité que les autres, quoique déjà son âge la dispensât de cette obligation. Elle en fut incommodée, & à Pâques elle fut contrainte d'avouer qu'elle n'en pouvoit plus. Aussi-tôt après les fêtes elle reprit son bon visage, & parut dans le meilleur état du monde. Cette apparence de santé ne lui dura guere. Le dixieme d'Avril elle commença de se trouver mal; elle eut de grandes lassitudes aux bras, mal aux jambes, mal au cœur, & la fiévre. Le lendemain, se moquant de son mal, elle nous assura qu'elle se portoit mieux, & se contenta seulement de garder la chambre, mais elle eut tout le jour mauvais visage.

Le lendemain la Reine Mere eût la fiévre tout le jour, & fut saignée sur le soir. Le second jour d'après, la fiévre se réglant en tierce elle eut un grand accès, accompagné de rêverie, d'oppression, & de mal de tête. La famille Royale fut aussi-tôt troublée de cet accident. Le Roi en parut inquiété, Monsieur eut le cœur touché de crainte, la Reine eut recours aux larmes, Madame parut moins gaie,

* Maladie de la Reine Mere.

& toute la Cour fut abattue de tristesse. Au neuvieme jour de la maladie de cette Princesse, elle fut saignée pour la cinquieme fois, & cette quantité de sang tiré de ses veines, qui avoit diminué ses forces, fit que ce même jour ayant voulu se lever pour faire faire son lit, elle se trouva mal. Monsieur alors la tenoit d'une main, & la Comtesse de Flex * de l'autre. Comme cet aimable Prince sentit que la Reine sa mere alloit tomber en foiblesse, & qu'il ne pouvoit pas la retenir, il se laissa adroitement glisser sous elle de peur qu'elle ne se blessât. La Reine, qui ne la quittoit guere, toute effrayée de l'état où elle vit alors la Reine sa mere, courut vers le cabinet des bains où étoit le Roi, en s'écriant *qu'elle étoit perdue, & que la Reine sa mere étoit morte.* Le Roi qui dans toutes les maladies de la Reine sa mere, & particuliérement en celle-là, eut pour elle des sentimens d'un fils plein de bonté, vint aussitôt où elle étoit. Il servit à la relever, & voyant que ses esprits lui revenoient, il fut ravi de joie; & courant le dire à la Reine qui pleuroit encore, il la ramena auprès de cette illustre mere, où ils demeurerent fort inquiets de l'état où elle étoit.

* Dame d'Honneur de la Reine Mere.

La Reine Mere sentant son mal augmenter, desira d'entretenir le Roi en particulier. Après cette conversation qui fut longue, Monsieur s'approcha d'elle, & lui dit, qu'il avoit peur que ce grand entretien ne lui eût causé quelque mal de tête. Elle lui répondit que non, qu'elle ne s'en repentoit pas, qu'elle en étoit fort satisfaite, & qu'elle ne voudroit pas ne l'avoir point fait. Le lendemain elle se confessa & communia, & dit à son Confesseur de venir tous les jours à quatre heures prier Dieu auprès d'elle, & l'entretenir. La Comtesse de Flex & moi lui dîmes dans ce temps-là, que nous avions une grande impatience de la voir entiérement guérie, & que les Médecins, comme il étoit vrai, nous assuroient que ce seroit bientôt. Elle nous répondit qu'il ne falloit souhaiter que la volonté de Dieu; & jamais, soit dans cette maladie, ou dans la derniere, qui a été beaucoup pire, nous ne lui avons vu faire aucune plainte de ses maux. Les accès de sa fiévre continuerent & devinrent enfin si violens, que les Médecins crurent qu'elle deviendroit continue, mais elle se fit double tierce, & dura long-temps. Son mal demeura dans cette force jusqu'aux Fêtes de la Pentecôte, sans empirer ni diminuer.

diminuer. Alors (le 13 Mai) on proposa de lui donner de l'émétique, mais elle y résista fortement. Le Roi la veilla plusieurs nuits de celles où l'on craignoit que ces accès ne fussent les plus violens. Il se faisoit apporter un matelas qu'il faisoit mettre à terre sur le tapis de pied du lit de cette Princesse, & tout habillé se couchoit quelquefois dessus. J'en ai passé une de celles-là, auprès de lui & de la Reine sa Mere; & l'ayant long-temps regardé dormir, j'admirai la tendresse de son cœur avec tant de grandes qualités qui ne se rencontrent guere souvent avec tant de bonté : & malgré ma tristesse, & l'inquiétude que j'avois, il me souvint en le voyant de ces Héros que les Romans représentent couchés dans un bois, ou sur le bord de la mer; & passant de ces folles pensées à de plus solides & plus convenables à l'état des choses, je ne pus m'empêcher de lui souhaiter toutes les bénédictions du Ciel pour le temps & pour l'éternité. J'espére que Dieu les lui donnera toutes, & qu'il n'oubliera pas, selon ses promesses, de récompenser d'une longue vie un fils qui en plusieurs occasions a si fidellement satisfait à ses commandemens en la personne d'une mere à qui il a donné de si véritables

marques de son respect & de son amitié. Il l'assistoit toujours avec une application incroyable; il aidoit à la changer de lit, & la servoit mieux & plus adroitement que toutes ses femmes. Aussi la Reine sa Mere remarquant alors ces soins, son assiduité & ses inquiétudes, avec les tendresses infinies de Monsieur qui ne la quittoit quasi jamais, dit un jour en faisant une grande exclamation, qu'elle avoit de bons enfans, & nous parut fort touchée des preuves qu'en cette maladie elle reçut de leur affection. Quand ensuite les Médecins, pour la seconde fois, voulurent presser la Reine Mere de prendre de l'émétique, elle leur répondit que puisque son mal duroit, & que les prieres publiques qu'on avoit faites pour elle & pour sa santé ne l'avoient point obtenue, il falloit croire que Dieu la vouloit malade, qu'elle consentoit qu'on lui fît les remedes ordinaires, mais qu'elle n'en vouloit point d'autres, & qu'elle souhaitoit de souffrir son mal autant qu'il plairoit à Dieu de le lui laisser.

Le quarantieme jour de la maladie de la Reine Mere, les Médecins pressés par ses serviteurs, qui ne cessoient de leur représenter que d'autres personnes avoient été guéries d'un même mal par de la poudre

de vipere, parurent lui en vouloir donner; mais comme ils sont gens qui pour l'ordinaire désapprouvent ce qu'ils ne pratiquent pas, ils lui donnerent enfin du quinquina. Ce remede lui ôta la fiévre, c'est-à-dire la fit cesser pour quelque temps en arrêtant l'humeur, mais lui laissa l'esprit rempli de vapeurs, avec une maniere d'assoupissement qui paroissoit fâcheux. Elle demeura par leur ordre seize jours en cet état, sans être purgée, parce qu'ils craignoient de faire revenir la fiévre par l'émotion de la médecine.

Dans ce même temps la Reine eut la rougeole; elle n'eut nul mauvais accident, & en peu de jours elle en fut quitte. Quand le Roi vit qu'elle se portoit mieux, il souhaita de la mener à Versailles, pour y prendre l'air; mais comme les premiers jours de sa maladie il n'avoit point quitté son lit, qu'au contraire il étoit toujours demeuré auprès d'elle, il ne fut pas plutôt arrivé à Versailles qu'il fut attaqué du même mal, mais beaucoup plus dangereusement; car au jugement de Valot son premier Médecin, il fut menacé d'une prompte mort. Ce Prince connut aussi-tôt le péril où il étoit; il appella le Tellier, & lui dit qu'il se sentoit en mauvais état, & qu'il

falloit en avertir la Reine sa mere. Le Tellier lui ayant répondu qu'elle étoit trop malade elle-même pour lui pouvoir donner cette inquiétude, le Roi lui répliqua, *n'importe, il faut qu'elle le sache.* Ce mal passa si vîte qu'il ne fut point nécessaire de lui obéir, car quelques heures après il se porta mieux, & Dieu redonna la santé à ce Prince dont la France avoit grand besoin. Le jour d'après, dans une conversation que nous fîmes à Versailles, le Tellier, la Duchesse de Navailles & moi, j'appris de ce Ministre ce que je viens d'écrire, & que le soir précédent, lorsque le Roi se crut en danger, parlant de son mal, de son Royaume & de ses affaires, il plaignit son fils de le perdre si jeune; & dit, après avoir fait l'examen des personnes à qui il pouvoit laisser la Régence : *Que la Reine sa mere sembloit à l'avenir devoir être mal saine, que la Reine étoit trop jeune, que Monsieur ne paroissoit pas encore d'humeur à s'appliquer aux affaires, qu'il craignoit Monsieur le Prince, & qu'il jettoit les yeux sur le Prince de Conti, parce qu'il étoit vertueux & homme de bien.* Le Roi fit voir par-là combien il étoit touché de l'estime de la vraie dévotion, & cela doit faire espérer à ceux qui

en ont, que Dieu lui fera la grace d'en être un jour touché par lui-même.

Les Médecins ayant purgé la Reine Mere, sa fiévre revint avec plus de violence que jamais; & cette rechute les fit résoudre de lui donner de l'émétique. Le Roi qui déjà s'étoit rendu auprès d'elle, bien guéri de sa maladie qui avoit été violente & courte, la pria instamment de prendre ce remede pour lequel elle paroissoit avoir grande aversion. Son Confesseur lui dit aussi qu'il le falloit faire, que non-seulement elle ne s'opposeroit point en cela à la Providence divine sur elle, mais que le faisant pour l'amour de Dieu, son action seroit louable, si bien qu'elle s'y résolut aussi-tôt. Elle en prit deux fois, & guérit entiérement par ce dernier remede.

La joie fut grande dans la Cour par le retour de cette précieuse santé. La crainte de perdre la Reine Mere avoit glacé les cœurs de tous les gens de bien. Les pauvres la regardoient comme leur Mere, & les affligés comme leur Protectrice. Dans les jours qu'elle avoit été en péril les Églises furent toujours remplies de toutes sortes de personnes qui demandoient à Dieu la vie de cette vertueuse Reine. Les Fêtes & les Dimanches la

salle de ses Gardes & son antichambre, étoient pleines d'Artisans, qui au-lieu d'aller se promener selon leur coutume, venoient en foule savoir comment elle se portoit : & dans les rues ils demandoient tout haut de ses nouvelles avec empressement & tendresse : Dieu le permettant ainsi, sans doute pour lui faire recevoir de ce même peuple, dont elle avoit été autrefois injustement outragée, une réparation publique de leur faute passée, que leur affection présente & leur véritable repentir effaçoit d'une maniere bien glorieuse pour elle.

Comme la Reine Mere commençoit à se mieux porter, un soir que toute sa famille étoit dans la ruelle de son lit, on parla de la jalousie des femmes; sur quoi la Reine demanda à Madame si elle seroit d'humeur jalouse au cas que Monsieur lui en donnât un juste sujet? Puis elle répondit à cette jeune Princesse, qui lui avoit dit que non, qu'en effet cela étoit inutile; qu'elle éprouvoit tous les jours que la sensibilité des femmes endurcit le cœur des maris, & que ce qui leur devoit être agréable, comme une marque d'amitié, leur déplaît & les importune. Le Roi, pour détourner ce discours, demanda à Madame de Bethune, Dame

d'Atour de la Reine, femme honnête & ſage, mais aſſez naturellement dépourvue de mérite, ſi elle avoit été jalouſe de ſon mari? Elle répondit que non; & qu'il lui avoit toujours été fidele. La Reine alors, en riant, & d'un ton ſenſible & pourtant aſſez doux, dit en Eſpagnol, en ſe levant pour aller ſouper : *Que en eſto parecea bien la mas tonta de la Compagnia y que por ella no diria lo miſmo.* (Qu'en cela elle paroiſſoit bien la plus ſotte de la compagnie, & qu'elle n'en diroit pas autant.)

Cette réponſe de la Reine fit voir clairement au Roi qu'elle étoit plus ſavante qu'il ne croyoit, & que ſon ſilence étoit plutôt un effet de ſa diſcrétion, & de la crainte qu'elle avoit de lui déplaire, que de ſon ignorance. Je ne ſais s'il en fut fâché; car étant réſolu d'aimer Mademoiſelle de la Valiere, il deſiroit peut-être quelquefois que les premiers ſentimens de la Reine fuſſent paſſés, afin de l'accoutumer à la ſouffrance, & laiſſer adoucir ſes peines par le temps, qui fait effacer toutes choſes. Le point de cette guériſon n'étoit point encore arrivé : cette Princeſſe pleuroit ſouvent; mais la Reine ſa mere l'aſſuroit toujours de l'eſtime du Roi, & lui conſeilloit de ne ſe pas

soucier du reste. La Duchesse de Navailles, sa Dame d'Honneur, lui en disoit autant, & d'ailleurs s'intéressant généreusement aux chagrins de la Reine sa Maîtresse, représentoit souvent au Roi la justice de ses inquiétudes. Le Roi accoutumé à être le maître dans son Royaume, le vouloit être aussi des esprits, des volontés, & des cœurs, non-seulement en se faisant aimer, mais aussi en se faisant craindre. Il répondoit quelquefois à cette Dame comme un mari absolu, à qui les obstacles ne plaisoient pas; & ces paroles séveres étoient dites sans doute plus pour elle que pour la Reine.

Cet attachement de la Duchesse de Navailles à la Reine déplut encore au Roi, & cet amas de désagrémens grossissoit toujours son malheur à venir. Elle étoit néanmoins assez fidelle au Roi pour le défendre en son absence avec la Reine; mais comme il ne connoissoit point ses sentimens, & qu'il la voyoit persuadée que cette Princesse avoit raison de se plaindre, il s'imagina qu'elle étoit cause d'une partie de sa mauvaise humeur. Ces pensées se joignant aux anciens dégoûts qu'il avoit eus contr'elle, firent leur effet ordinaire, & causerent enfin son entiere disgrace.

La Comtesse de Soissons n'ayant point réussi dans le dessein qu'elle avoit eu d'attacher le cœur du Roi à une de ses amies, eut de l'inquiétude de ce qu'elle avoit fait. Elle crut que la Duchesse de Navailles pourroit l'avoir décréditée auprès de la Reine, & lui auroit peut-être fait connoître les desirs qu'elle avoit formés en faveur de Mademoiselle de la Motte-Houdancourt. Pour remédier à ce mal imaginaire elle eut envie de faire quelque confidence à la Reine de ce qui s'étoit passé sur ce sujet. On a dit, mais je ne le sais pas certainement, qu'elle supplia le Roi de trouver bon que pour réparer les mauvais offices de la Duchesse de Navailles, elle se précautionnât avec la Reine, en lui disant quelque chose de ce qui ne pouvoit plus lui apporter de chagrin puisqu'il n'y prenoit plus d'intérêt, & que le Roi y consentit, parce qu'il crut qu'elle ne manqueroit jamais à ce qu'elle lui devoit.

La Reine Mere étant alors convalescente, la Reine alloit se promener; & souvent ses plus grands voyages se terminoient aux petites Carmelites de la rue du Bouloi. Elle aimoit la Mere de Reuville, Supérieure de ce Monastere, qui avec beaucoup de piété avoit aussi beau-

coup d'eſprit & de mérite. Ce fut alors que la Comteſſe de Soiſſons lui ayant demandé une Audience ſecrette, elle lui fut accordée en ce lieu. La liaiſon de Madame & de la Comteſſe de Soiſſons duroit encore, & la Reine continuoit auſſi de haïr Madame, l'accuſant continuellement d'être celle qui lui enlevoit le Roi, à cauſe qu'aimant Mademoiſelle de la Valiere il étoit toujours chez cette Princeſſe. Madame d'un autre côté, qui n'aimoit pas à être haïe pour une autre, deſiroit que la Reine fût amplement inſtruite des attachemens du Roi, dont elle ſoupçonnoit quelque choſe, mais dont on continuoit de lui envelopper toutes les apparences avec tant de ſoin, qu'il étoit difficile que ſes lumieres ne fuſſent quelquefois obſcurcies. C'eſt pourquoi Madame avoit contribué au deſſein qu'avoit pris la Comteſſe de Soiſſons de déclarer à la Reine tout ce qui ſe paſſoit, & d'achever par cette voie ce que la lettre donnée à la Molina, n'avoit pu faire, & dont les Auteurs ne ſe connurent que long-temps après.

Cet entretien de la Comteſſe de Soiſſons avec la Reine fut de conſéquence, tant par ſes ſuites que par les ſentimens qu'il produiſit alors dans le cœur de la

Reine. Elle apprit enfin par cette voie l'amour que le Roi avoit eu pour Mademoiselle de la Motte-Houdancourt, & ce qu'elle n'ignoroit pas tout-à-fait de Mademoiselle de la Valiere, mais dont la certitude lui fit jetter beaucoup de larmes. Son cœur connoissoit par ses propres sentimens qu'il étoit trahi, mais il auroit peut-être été content de se pouvoir dire encore à lui-même qu'il se trompoit. Jusque-là sa connoissance avoit été bornée, car la Reine sa Mere ne lui avoit jamais rien voulu avouer : sa favorite la Senora Molina étoit sage & discrette, & n'avoit point voulu mêler à ses tristes soupçons la douleur de la certitude. La Duchesse de Navailles servant fidellement Dieu, le Roi & sa Maîtresse, avoit de même gardé un secret inviolable sur tout ce qui paroissoit se devoir cacher, & n'avoit pas même rien dit à la Reine contre la Comtesse de Soissons. Cette Princesse voulant donc prévenir un mauvais office qui ne lui avoit point été rendu, en fit un bon à celle qu'elle croyoit son ennemie, & se fit à elle-même le mal qu'elle vouloit éviter de la part des autres. La Reine apprit par-là quel avoit été le zele & la fidélité de sa Dame d'Honneur, & toute remplie de ces cho-

ses si petites en elles-mêmes, mais si grandes par leurs effets, revint au Louvre, & s'enfermant dans son cabinet, elle les apprit toutes à la Molina. Elle voyoit bien qu'elle ne les ignoroit pas, mais elle ne put condamner sa retenue, connoissant que son affection en étoit la cause : car souvent cette fidelle Servante pleurant à ses pieds, lui avoit protesté qu'elle ne lui diroit jamais rien qui pût l'affliger & les désunir le Roi & elle. Aussi-tôt que ce secret fut confié à mon amie je le sus par elle dès le même soir, mais ce fut avec serment qu'elle exigea de moi que je ne le dirois à personne. Je lui fus si fidelle que je n'en parlai ni à la Reine Mere, ni à la Duchesse de Navailles, qui étoit celle qui à juste titre y pouvoit prendre le plus de part. Mais la Reine, avec raison, ne put s'empêcher de lui apprendre qu'elle savoit ce qu'elle avoit fait pour elle, & lui témoigna qu'elle lui en savoit gré. La Reine Mere l'ayant su aussi, & voyant qu'elle pouvoit par cette voie prouver au Roi la fidélité de la Duchesse de Navailles, dont, comme je l'ai déjà dit, elle approuvoit la conduite, ne manqua pas de l'en avertir. La Duchesse de Navailles, par le conseil de le Tellier, lui en parla aussi, mais le Roi

parut étonné de ce qu'elle lui dit, & lui fit plusieurs questions sur ces matieres. Vardes, ami intime de la Comtesse de Soissons, étant entré au même instant dans le cabinet de l'appartement de la Reine Mere, & ayant vu le Roi appuyé sur une fenêtre, occupé à parler & à écouter la Duchesse de Navailles, en donna aussi-tôt avis à son amie. Ils prirent leurs mesures pour se défendre, & la Comtesse de Soissons, chez qui le Roi alla au sortir de chez la Reine Mere, lui dit qu'elle croyoit devoir l'avertir que dans la conversation qu'elle avoit eue avec la Reine aux Carmelites, elle l'avoit trouvée informée de tout ce qui se passoit, & sut enfin lui persuader que c'étoit la Duchesse de Navailles qui l'avoit instruite. Le Roi ne pouvant discerner clairement la vérité d'avec le mensonge, douta & demeura indécis, & venant ce même soir se coucher, il dit à la Dame d'Honneur que la Comtesse de Soissons l'avoit instruit de toutes choses. Le Duc de Navailles, dans la peur qu'il avoit que la Duchesse sa femme n'eût mal fait de parler au Roi contre la Comtesse de Soissons, l'avoit instamment priée d'y remédier si elle le pouvoit. Elle étoit entrée dans son sentiment; & dans ce mo-

ment où le Roi lui parut douter de ce qu'elle lui avoit dit, par un sentiment de Chrétienne, & pour complaire à son mari, elle s'arrêta par bonté; & ne voulant plus soutenir la vérité elle donna lieu à ses ennemis de la perdre entiérement. Le Roi favorablement disposé pour la Comtesse de Soissons, s'imagina que c'étoit un conte fait exprès pour ruiner cette Princesse auprès de lui, & pour cacher les trahisons qu'il croyoit que la Dame d'Honneur lui faisoit incessamment avec la Reine. Il fut persuadé enfin que si elle avoit parlé elle n'avoit rien dit que ce qu'il lui avoit permis de dire, & crut que le reste venoit des intrigues qui se fomentoient par les créatures des Reines. Le Roi demeura donc toujours satisfait de la Comtesse de Soissons, & mal content de la Duchesse de Navailles; & ce fut alors que les innocens payerent pour les coupables, & qu'étant amie de la Duchesse de Navailles, j'eus beaucoup de part à son malheur. La Reine Mere appercevoit quelquefois ces dégoûts qui se formoient aisément dans l'esprit du Roi contre les personnes qu'elle protégeoit, mais elle ne s'en affligeoit point. Elle disoit sans s'inquiéter qu'il falloit toujours bien faire, & que le Roi dans

le fond de son cœur avoit des sentimens trop raisonnables, pour craindre son ressentiment, en ne faisant que son devoir. Malgré sa tranquillité ordinaire, elle s'étonna néanmoins de le voir si indifférent sur ce qu'elle lui avoit dit de la Comtesse de Soissons, & nous conclûmes à ses pieds, un jour qu'elle nous faisoit l'honneur de nous en parler à la Duchesse de Navailles & à moi, qu'il falloit que cette Princesse eût agi par ses ordres. Le faux raisonnement que nous fîmes alors nous persuada que le Roi vouloit faire savoir à la Reine ce qui se passoit; & nous nous confirmâmes dans cette pensée quand nous vîmes qu'il ne paroissoit point embarrassé de ces petites histoires, & que les plaintes de la Reine, pour être redoublées, ne diminuoient en rien ni ses soins ni son assiduité auprès de Mademoiselle de la Valiere. Le seul changement qu'il fit paroître dans sa conduite, fut qu'au lieu qu'il disoit tous les jours à la Reine qu'il venoit de chez Madame, il lui avouoit librement qu'il avoit été ailleurs. Cette sincérité lui donnoit le plaisir d'y être plus long-temps, & celui de revenir le soir plus tard qu'à l'ordinaire, sans que la Reine pût quasi s'en plaindre; car le malheur de notre Sexe est tel,

que les hommes qui ont fait les Loix, en ont ôté toute la rigueur à leur égard, & ce n'est que dans le Ciel où l'égalité du commandement fera que chacun recevra selon ses œuvres.

La Cour demeura en cet état jusqu'en Décembre, que le Roi fit passer au Parlement plusieurs Ducs, qui n'avoient que des Brevets, & en fit d'autres qui n'en avoient point. De ces derniers furent le Marquis de Montausier, le Comte de Noailles, & le Comte de Saint-Aignan. Le Duc de Navailles qui avoit un Brevet plus ancien, fut exclus de cette promotion, dont il fut sensiblement affligé. La Reine Mere le sentit, comme sa généreuse bonté l'y obligeoit Elle fit ce qu'elle put pour lui éviter ce terrible coup : elle pria, elle parla, mais le Roi ne voulut jamais rien accorder à ses desirs. Il lui montra ses tablettes, où il avoit écrit de sa main les raisons qu'il croyoit avoir eues de choisir les uns pour cette dignité, & d'en priver les autres. Il avouoit à l'égard de celui qu'elle protégeoit, qu'il l'estimoit homme de bien, qu'il l'avoit bien servi, mais qu'il lui avoit déplu, & qu'il vouloit s'en venger. La Reine Mere me fit l'honneur de me dire, pour le faire savoir au Duc & à la Du-

chesse de Navailles, qui m'avoient priée de lui en parler, qu'elle avoit fait tout ses efforts pour vaincre ce ressentiment dans l'ame du Roi son fils, mais qu'elle n'avoit pu y réussir. En le blâmant d'avoir voulu soutenir cette foiblesse avec tant de force, elle me dit que sur tous les autres, soit en parlant des heureux ou des malheureux, il lui avoit expliqué ses pensées fort spirituellement, & que les jugemens qu'il avoit faits sur chacun d'eux étoient des marques de son esprit & de son discernement. Car de ceux même qu'il gratifioit, il en disoit les défauts assez au juste, mais ils en trouverent le remede en sa volonté, qu'il préféroit à toutes choses. Les malheureux trouverent dans cette même source la cause de leur infortune, & tâcherent de s'en consoler, par l'espoir d'un plus favorable traitement pour l'avenir; ce qui se pouvoit facilement croire d'un Prince plein de lumieres, & qui connoissoit si nettement le bien & le mal qu'il faisoit. Le Duc de Roquelaure fut de ceux qui furent privés de cet honneur, & pour de légeres fautes dont je ne sais point le détail. Le Duc de Navailles, cet homme fidele, & connu pour tel par son propre Maître, en fut maltraité, & la douleur

qu'il en ressentit ne se peut exprimer ; mais tous les hommes qui sont susceptibles d'ambition en sauront aisément connoître la grandeur. Au bout de quelque temps ce Seigneur voulant faire son possible pour se remettre aux bonnes graces du Roi, lui demanda une audience. Il l'obtint, & dans cette conversation il n'oublia rien pour tâcher de lui plaire & de le toucher : il embrassa ses genoux, il lui représenta son innocence reconnue par lui-même, lui fit voir combien il lui seroit glorieux de pardonner ce qui lui avoit déplu en lui, puisque ses intentions avoient été innocentes, & lui dit que s'il avoit manqué à son égard, ce n'étoit tout au plus que par imprudence, & par des sentimens dont lui-même le devoit estimer. Il fit enfin tout ce qu'un honnête homme & un homme de bien peut & doit justement faire pour plaire à son Roi. Ce Prince parut en être touché, & vouloir sincérement oublier les vertueuses fautes du mari & de la femme. Quelque temps se passa que le Roi les traita mieux, & qu'ils se trouvoient raccommodés avec lui : mais ces bons intervalles leur paroissoient toujours accompagnés de beaucoup d'incertitudes ; car malgré les favorables sentimens du Roi, qui

par raison le faisoient souvent revenir, ils sentoient que leurs ennemis travailloient incessamment à les perdre, & qu'ils faisoient contr'eux ce que les mineurs font sous les bastions qu'ils veulent faire sauter, & leur travail enfin ne fut pas inutile.

Dans ce même temps, c'est-à-dire l'hiver, qui suivit la guérison de la Reine Mere, le Roi reçut la nouvelle de la mort de la Duchesse de Savoie sa tante. Huit jours après mourut aussi la Duchesse de Savoie, fille du feu Duc d'Orléans; dont la destinée fut pareille à la fleur qui le matin fleurit, & qui le soir se seche; & la Princesse Marguerite qui avoit été proposée pour être notre Reine, que sa cruelle destinée, au-lieu de ce bonheur, avoit fait Duchesse de Parme, les suivit de près. Considérons par-là quelle est la fragilité de la grandeur des Grands de la terre, & tâchons de profiter par cette réflexion de la mort de ces trois grandes Princesses, dont les deux dernieres étoient fort jeunes.

Le Printemps de cette année (1664), la Cour alla à Versailles, où se firent les plus belles Fêtes du monde; le Roi voulant effacer par cette réjouissance le souvenir des maladies passées; mais comme

dans l'arriere saison pour l'ordinaire les maux se multiplient, ce fut dans ce voyage de plaisir que la Reine Mere sentit les premieres douleurs de son Cancer. Il parut d'abord par une petite glande au sein, dont elle ne s'inquiéta point. Ce fut la cause de sa perte, car si dans ce commencement elle en eût cherché le remede, il auroit été peut-être plus facile d'en éviter les fâcheuses suites. La Reine qui se sentit grosse alors, causa à la Reine Mere une joie beaucoup plus grande que son mal ne lui pouvoit donner de peine; ce qui étoit augmenté par celle qu'elle avoit déja de voir Madame en ce même état: elle l'étoit de cinq ou six mois.

Ce voyage, qui avoit eu des apparences si agréables, fut suivi de beaucoup de chagrins. Certaines promenades qui se firent déplurent à la Reine Mere; elle trouva mauvais que Madame de Brancas, femme de son Chevalier d'honneur, eût été avec Mademoiselle de la Valiere, car jusque-là le respect que l'on portoit aux Reines avoit empêché les Dames de qualité de la suivre. Cette Dame brusque & libre, & peu observatrice des préceptes de l'Évangile, à l'égard de la charité que l'on doit au prochain, en faisant ses plaintes au Roi de la réprimande que la Reine

ſa mere lui avoit faite, lui dit que la Comteſſe de Flex, & la Ducheſſe de Navailles, étoient celles qui avoient mis la Reine ſa mere en mauvaiſe humeur contr'elle, & peſta fortement contre leur vertu, qu'elle maintenoit être fort ridicule. Le Roi fut fâché du chagrin que la Comteſſe de Brancas avoit reçu, pour lui avoir voulu complaire; & cette bagatelle fut cauſe que lui & la Reine ſa mere furent quelque temps en froideur. Comme le Duc & la Ducheſſe de Navailles étoient déjà à demi réprouvés de la faveur, cette ſeule plainte de Madame de Brancas pénétra le cœur du Roi, déjà mal diſpoſé pour eux, & y fit une plaie qui devint incurable. Il eſt à croire que la Comteſſe de Soiſſons leur ancienne ennemie, y mit auſſi un appareil qui ne leur fut pas ſalutaire.

Peu après, le Roi ſuivi des Reines, & de toute la Cour, alla s'établir à Fontainebleau, pour y paſſer une partie de l'Été. Ce fut-là que le Roi, ſur une parole que lui répondit le Duc de Navailles en parlant d'une choſe de peu de conſéquence qui regardoit les Chevau-Legers *, parut publiquement ſe fâcher contre lui, & leur perte fut réſolue de lui & de

* Le Duc de Navailles les commandoit.

sa femme. Ils reçurent commandement (en Juin) de donner leur démission du gouvernement du Havre de Grace, de la Lieutenance des Chevau-Legers, & de la Charge de Dame d'Honneur. Le Roi qui en les éloignant de la Cour ne les voulut pas priver des biens qu'ils y avoient reçus & achetés, par justice & par bonté leur fit donner pour récompense de leurs Charges neuf cents mille livres.

La Reine Mere qui ne jettoit pas souvent des larmes, quand le Duc & la Duchesse de Navailles partirent, pleura leur disgrace, qui arriva malgré elle, & malgré les prieres qu'elle fit au Roi en leur faveur. Elle sentit leur infortune de toute maniere, car outre leur malheur elle eut de la peine d'avoir vu trop clairement en cette occasion, qu'elle n'avoit pas alors un grand crédit auprès du Roi. La Reine en parut fâchée autant qu'en effet elle le devoit être : elle pleura ; & malgré sa timidité ordinaire elle en parla au Roi, à ce qu'elle nous fit l'honneur de nous dire, avec des sentimens dignes de l'affection & de la fidélité de ceux qu'elle perdoit. Elle embrassa la Duchesse de Navailles, & l'assura en la quittant qu'elle ne l'oublieroit jamais.

La Ducheſſe de Montauſier, juſqu'alors Gouvernante des Enfans de France, fut miſe auſſi-tôt à la place de la Ducheſſe de Navailles. Selon ce que j'ai écrit de cette Dame il eſt aiſé de juger qu'elle devoit être agréable au Roi, non ſeulement parce qu'elle avoit de belles qualités, mais à cauſe que le mérite qui étoit en elle étoit entiérement tourné à la mode du monde, & que ſon eſprit étoit plus occupé du deſir de plaire & de jouir ici-bas de la faveur, que des auſteres douceurs, qui par des maximes Chrétiennes nous promettent les félicités éternelles.

La Maréchale de la Motte, honnête femme & de bonne maiſon, fut miſe Gouvernante de Monſeigneur le Dauphin. Ce ne fut nullement pour ſes éminentes qualités, car à dire le vrai elles étoient médiocres en toutes choſes. Elle étoit petite fille de Madame de Lanſac, qui l'avoit été du Roi. C'étoit un grand titre; mais il n'auroit pas été ſuffiſant pour l'appeller à cette dignité ſi elle n'avoit été dans l'alliance de Monſieur le Tellier, comme parente proche de l'héritiere de Souvré, qu'il avoit depuis peu fait épouſer à ſon fils le Marquis de Louvois. Par cette protection le ſouvenir des

fautes du Maréchal de la Motte, qui avoit été contre le service du Roi pendant les guerres de la Régence, fut entiérement effacé; & ce qui manquoit à sa veuve pour être propre à ce grand emploi, ne fut pas remarqué.

La Reine Mere étoit demeurée mal satisfaite de la hardiesse que Madame de Brancas avoit eue de parler au Roi contr'elle, & sa tendresse pour le Roi lui faisoit sentir douloureusement la froideur qu'il avoit eue pour elle, depuis l'indiscrétion de cette Dame, qu'elle soupçonnoit encore d'avoir continué de manquer au respect qu'elle lui devoit. Le Roi & la Reine sa mere en furent enfin brouillés, & parurent alors visiblement mal ensemble. Le chagrin de la Reine Mere éclata tout-à-fait après la disgrace du Duc de Navailles & de sa femme, & la peine qu'elle en reçut la rendit plus sensible sur les autres choses. Le Roi, par cette même raison, & parce qu'il n'aimoit pas ceux qu'elle regrettoit, se laissa toucher d'un pareil sentiment, & montra que les personnes en qui la Reine sa mere avoit quelque confiance lui déplaisoient.

En ce même temps cette Princesse trouva mauvais que le Roi eût fait juger une affaire

affaire qu'avoit au Conseil l'Abbé de Priere, contre ce qu'elle prétendoit que ce Prince lui avoit promis. Ce Religieux vouloit réformer son Ordre; & comme la Reine Mere étoit la Protectrice de tous les bons desseins, elle le voulut être de celui-là en particulier, car elle estimoit sa piété. Il étoit malade, & elle avoit prié le Roi d'attendre qu'il fût en santé pour décider de ses affaires; mais le Roi, à ce que vit la Reine sa mere, par mauvaise humeur contr'elle, fit juger son Procès en son absence, & dit sur ce sujet chez la Comtesse de Soissons que l'Abbé de Priere se portoit bien, & que la Reine sa mere n'avoit pas dit vrai, ou quelque chose de semblable, qui ne parut pas obligeant pour elle. Ce coup la blessa sensiblement, & cela joint avec le reste augmenta sa tristesse & sa douleur. Elle la témoigna au Roi par son silence, & par une résolution qu'elle fit intérieurement de quitter la Cour, & de se retirer au Val-de-Grace. Le Tellier sachant l'état où étoient le Roi & la Reine sa mere, fit ce qu'il put pour les raccommoder, & l'Abbé de Montaigu aussi, mais ils n'y réussirent pas. Ces deux Royales personnes étoient fâchées, & ne pouvoient ni l'un ni l'autre, se résoudre de

parler ensemble. Un de ces jours, que leur chagrin étoit dans sa plus grande force, le Roi étant avec la Reine sa mere dans le Cabinet de son appartement, Monsieur & Mademoiselle sortirent avec intention, en les laissant seuls, de les forcer de se raccommoder; mais le Roi après y être demeuré assez long-temps, tourné contre une fenêtre, fit une grande révérence à la Reine sa mere, & sortit sans lui rien dire. Je n'étois pas alors à Fontainebleau; je sais néanmoins, comme si j'y avois été présente, qu'elle en fut sensiblement touchée, & qu'elle dit ensuite à Monsieur, avec le cœur plein de douleur, & parlant du Roi: *Vous voyez comme il me traite.* Elle passa dans sa petite chambre, appuyée sur lui, allant par dessus la terrasse, afin d'éviter les yeux de ceux qui remplissoient son grand cabinet. Là elle pleura beaucoup avec ce Prince, & dit à une autre personne * qui se trouva auprès d'elle, de qui je le sus quelque temps après: *Pensez-vous que nous ayons parlé ensemble le Roi & moi dans le Cabinet? Je vous assure que non, & que nous en sommes sortis de la même maniere que nous y étions entrés.* Ce soir même elle refusa d'aller souper avec sa famille, par-

* Cette personne étoit la Molina Espagnole.

ce qu'en effet elle se trouvoit mal. Le Roi venant chez elle à l'heure du repas, car ils parloient ensemble en public, rencontra la Reine qui s'en alloit à son appartement. Il lui demanda tout surpris pourquoi elle s'en retournoit avant que d'avoir soupé? Elle lui répondit que la Reine sa mere lui avoit dit de le faire, parce qu'elle ne vouloit point manger. Le Roi pâlit à ce discours, & demeura tout interdit. Il suivit la Reine, qui alla souper chez elle, & il y demeura sans vouloir s'asseoir à table, appuyé sur le derriere de la chaise de la Reine. Il fit bonne mine en présence des Spectateurs, mais son cœur fort estimable en cela souffroit de la peine, & lui faisoit sentir qu'il étoit coupable envers cette digne mere qui l'avoit toujours tant aimé, & qu'il avoit jusque-là toujours tant honorée.

Le lendemain matin la Senora Molina étant entrée dans l'Oratoire de la Reine Mere, elle fut surprise de la trouver toute en larmes. La Molina voulut sortir, craignant de l'avoir importunée, par la liberté qu'elle avoit prise en ouvrant sa porte; ce que guere de gens n'auroient osé faire dans les heures de ses Prieres: mais cette Princesse la rappella, & sans

lui vouloir rien cachèr de l'état où elle étoit, lui fit signe de se mettre à terre auprès d'elle. Elle le fit; & après lui avoir demandé en Espagnol ce qu'elle avoit, la Reine Mere la regardant fixement avec des yeux remplis de douleur & de larmes, lui répondit seulement ces paroles : *Ah ! Molina, estos hijos*. (Ah ! Molina, ces enfans !) & après avoir un peu déchargé son cœur avec elle, la renvoya. Cette vertueuse Princesse cherchant les plus solides consolations qu'une ame Chrétienne puisse trouver, avoit fait ce même jour ses dévotions, & son Confesseur lui avoit ordonné de parler au Roi la premiere, & de ne plus écouter ni son dépit ni sa douleur. Elle s'étoit résolue aussi-tôt de le faire, trouvant juste de sacrifier tous ses sentimens à Dieu. Elle ne pensa donc plus qu'à parler au Roi, mais elle me fit l'honneur de me dire peu de temps après que ce ne fut pas sans peine, & que les humiliations qu'elle eut peur d'y rencontrer la firent souffrir quelques angoisses.

Le Roi de son côté, par son bon naturel, mal satisfait de lui-même, alla la trouver, avec une intention sincere de se raccommoder avec elle ; mais l'envie que la Reine sa mere avoit d'obéir à

Dieu, fit que voyant entrer ce Prince dans sa chambre elle se hâta vîtement de parler à lui la premiere. Elle m'a fait l'honneur de me dire aussi, en me faisant part de toutes ces choses, qu'elle avoit été très-satisfaite du Roi, & que Dieu avoit pleinement récompensé le sacrifice qu'elle avoit eu intention de lui faire. Ce Prince lui parla d'une maniere obligeante & soumise, il lui demanda pardon à genoux : il pleura de douleur avec elle d'avoir manqué contr'elle, & lui fit paroître des sentimens si tendres & si respectueux, qu'elle eut alors sujet de bénir Dieu, de lui avoir donné *estos Hijos* (ces enfans) qui la faisoient quelquefois souffrir, parce que nul n'est parfait, mais qui lui donnoient plus souvent encore beaucoup de sujets de joie & de consolation. Le Roi lui avoua qu'il n'avoit point dormi toute la nuit par l'inquiétude qu'il avoit eue de voir qu'il lui avoit déplu; & comme elle avoit fait connoître à le Tellier les souhaits qu'elle avoit souvent de se retirer au Val-de-Grace, & qu'il en avoit averti le Roi, cet illustre Fils la pria instamment de n'y plus penser, & la pressa de lui donner sa parole qu'elle ne le quitteroit point. Ces deux Royales personnes se commu-

niquant ainsi l'un à l'autre leur ressentiment & leur repentir, demeurerent plus contens & satisfaits de leur mutuelle amitié, que s'ils n'avoient point eu peur de la blesser; & dans ce raccommodement ils en connurent mieux la grandeur. Le Roi fit part de sa joie à le Tellier, & lui dit, à ce que ce Ministre me conta lui-même quand je le vis, que si la Reine sa mere n'eût point commencé à lui parler la premiere, il étoit allé la trouver avec intention d'en faire toutes les avances; lui avouant qu'il avoit senti qu'il n'auroit pas pu vivre content sans elle, & que l'amitié qu'il avoit pour la Reine sa mere l'auroit obligé de faire toutes choses pour se remettre bien avec elle.

Après cette heureuse paix, la Reine Mere, non-seulement mere par tendresse, mais mere véritablement Chrétienne, reprenant aussi-tôt ses sentimens de vertu & de sagesse, ne manqua pas de parler au Roi de l'état où il étoit. Elle lui dit *qu'il étoit trop enivré de sa propre Grandeur, qu'il ne donnoit point de bornes ni à ses desirs ni à sa vengeance.* Elle lui représenta le péril où il étoit du côté de son salut, & lui dit enfin tout ce qu'elle put pour le faire rentrer en lui-même, & pour l'obliger du moins à desi-

ter de pouvoir rompre les chaînes qui le tenoient attaché au péché. Il lui répondit cordialement, avec des larmes de douleur, qui partoient du fond de son cœur, où il y avoit encore quelque reste de sa piété passée, *qu'il connoissoit son mal, qu'il en ressentoit quelquefois de la peine & de la honte, qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour se retenir d'offenser Dieu, & pour ne se pas abandonner à ses passions ; mais qu'il étoit contraint de lui avouer qu'elles étoient devenues plus fortes que sa raison, qu'il ne pouvoit plus résister à leur violence, & qu'il ne se sentoit pas même le desir de le faire.* Il lui avoua qu'il avoit long-temps disputé contre lui-même pour ne pas demander aux femmes de qualité de suivre Mademoiselle de la Valiere; mais qu'enfin il avoit résolu que cela seroit, parce qu'elle le desiroit, & qu'il la prioit de ne s'y pas opposer. Cette auguste mere lui dit : *Que c'étoit quelque chose de connoître qu'il avoit tort : que par-là il pouvoit voir que Dieu ne l'avoit pas tout-à-fait abandonné, mais qu'il prît garde à ne le pas irriter entiérement, & qu'elle le prioit du moins de lui demander la grace des bons desirs, & celle de mieux faire.* Comme le Roi venoit de chasser le Duc & la Duchesse

de Navailles, cette Princesse lui dit qu'elle avoit résolu de ne lui plus parler de leur disgrace, voyant combien toutes ses prieres leur avoient été inutiles; mais que pour le seul intérêt de sa gloire elle vouloit encore lui dire qu'il falloit qu'il considérât qu'il les chassoit parce qu'ils avoient de la vertu. Il lui répondit: *Qu'il ne pouvoit non plus se vaincre sur cela que sur le reste, & qu'il vouloit se venger du mari & de la femme: Que la Comtesse de Flex & moi étions encore de ces Personnes qu'il avoit eu assez envie de chasser, & qu'il l'avoit pensé faire vingt fois pendant sa maladie.* La Reine Mere fut étonnée de ce que le Roi lui dit sur la Comtesse de Flex & sur moi. Elle fit ce qu'elle put pour lui justifier l'innocence de sa Dame d'Honneur & ses bonnes intentions. Elle le devoit à l'estime qu'elle avoit pour elle, & au rang qu'elle tenoit auprès d'elle. Le péril étoit alors passé, il ne revint plus, & je doute même que cette Dame l'ait su. Le Roi lui avoua aussi que Madame de Brancas lui avoit dit de certaines choses contr'elle qui auroient pu les brouiller davantage ensemble; mais il lui fit connoître en même temps que, selon les sentimens de son cœur, cela auroit été difficile. Après ces éclaircissemens la

Reine Mere demeura aussi affligée de l'état où étoit l'esprit du Roi, qu'elle étoit contente de son cœur & de sa sincérité, ce qui l'obligea de redoubler ses prieres, & de faire beaucoup prier pour lui.

Les choses que je viens de dire peuvent faire voir que le Roi avoit en lui de de grandes contrariétés, que ses vertus étoient mêlées de ce qui leur étoit opposé, & que portant en lui le caractere commun de la fragilité humaine, il n'étoit pas toujours sage, ni toujours juste; mais je ne puis m'empêcher de dire aussi qu'à mon sens il y avoit beaucoup de raisons à connoître qu'il n'en avoit point, qu'il y avoit de la force dans l'aveu qu'il faisoit de ses foiblesses, & beaucoup d'humilité Chrétienne à s'accuser de ses propres injustices. Il ne faut pas prétendre que les hommes, pour être dignes d'une haute estime, & pour être mis au rang des Héros, soient exempts de défauts. Il ne s'en trouve point de tels, & Dieu seul est parfait. Les Césars, les Augustes, les Constantins, & les Théodoses, ont tous commis des crimes, & leurs passions ont triomphé de leur raison & de leur équité. La différence qu'il y a d'eux à ceux dont la mémoire est déshonorée, c'est que leurs vertus ont surpassé

leurs vices, qu'ils les ont connus, & qu'ils en ont eu du moins de la honte, que par leur sentiment ils ont démêlé le bien & le mal, & qu'ils ont estimé l'un & condamné l'autre. Ceux d'entre ces grands hommes qui ont été Chrétiens ont plus fait, ils ont fait pénitence du mal qu'ils ont vu en eux. Il faut souhaiter que le Roi suive leur exemple en cela, comme il leur ressemble dans les grandes choses qui les ont fait admirer.

La Reine Mere voyant les mauvaises dispositions où étoit le Roi à mon égard, eut la bonté de s'en inquiéter ; & jugeant que dans le temps que mes amis étoient chassés il ne faisoit pas bon pour moi à la Cour, elle me fit la grace de me mander de n'y pas aller, si bien que je demeurai à Paris attendant ses ordres, & que les choses fussent adoucies. Quand ensuite j'eus l'honneur de la voir à Vincennes, où la Cour vint passer quelque temps, elle me conta toutes ces particularités que je viens d'écrire, que peu de personnes ont sues ; & la Molina m'apprit les larmes qu'elle lui avoit vu répandre dans son Oratoire.

La conversation du Roi & de la Reine Mere, & leur raccommodement, n'avoit pas été avantageux à la Comtesse de

Brancas. Son mari étoit un homme qui naturellement avoit beaucoup d'esprit. Après avoir été libertin & désordonné, il paroissoit converti & dévot. Je crois du moins qu'il le vouloit être, mais qu'il ne l'étoit pas toujours, & qu'avec de bonnes intentions il n'avoit pas une conduite égale. Il étoit d'un tempérament emporté, ses passions avoient trop de pouvoir sur lui, & il y résistoit rarement. Je sais qu'il s'en repentoit, & que les séveres châtimens qu'il se donnoit à lui-même égaloient par leurs excès celui de ses foiblesses. Il est à croire que devant Dieu elles étoient moindres que sa pénitence. Il voit nos miseres & les pardonne, mais devant les hommes il étoit trop âpre après la faveur, & souvent injuste dans ses jugemens, parce qu'il les faisoit sans examiner la vérité des choses qu'il vouloit croire. Ce que le Roi avoit dit à la Reine sa mere de la Comtesse de Brancas n'avoit pas plu à cette Princesse, elle s'en souvenoit. Il arriva donc qu'un matin allant à la Messe, appuyée sur Brancas son Chevalier d'honneur, elle le quitta pour aller dire à sa femme qu'elle vit à genoux dans un coin de la Chapelle : *qu'elle lui ordonnoit de ne jamais parler d'elle*

avec le Roi, & de ne la mêler jamais dans ses discours. D'abord le Comte de Brancas crut que la Reine Mere avoit été parler à sa femme pour lui faire une faveur, & dans cette pensée il voulut lui en rendre graces; mais la Reine Mere lui dit froidement: *Ne m'en remerciez pas, Brancas, c'est que je défendois à votre femme de nommer mon nom au Roi.* Il fut surpris de cette déclaration. Le mari & la femme parurent affligés, ils crierent contre les mauvais offices qu'ils disoient qu'on leur avoit rendus; & se plaignirent de la Comtesse de Flex, disant qu'elle avoit blâmé Madame de Brancas devant la Reine Mere, des complaisances qu'elle avoit eues pour le Roi. Dans le vrai je crois qu'ils ne pouvoient avec justice se plaindre de personne, & que leur maniere d'agir les avoit décrédités; car voulant acquérir les bonnes graces du Roi par des voies que lui-même n'estimoit pas, & conserver celles de la Reine Mere avec son estime, il leur avoit fallu faire & dire des choses si opposées les unes aux autres, que cela seul les avoit fait tomber dans des fâcheux embarras, dont les sources & les effets ne pouvoient tarir facilement. Pendant qu'ils

pestoient contre leurs ennemis imaginaires, ils faisoient valoir au Roi ce qu'ils souffroient pour lui, & travailloient à le rendre leur défenseur. J'estimerois leur habileté s'ils avoient eu autant d'application à ne point détruire les autres, qu'ils en avoient à rétablir leur affaires. Elles se trouvoient en mauvais état par la disgrace de Fouquet, & le besoin qu'ils avoient de la faveur excuse leur conduite, mais ne peut justifier leurs fausses accusations faites trop légérement, ni ce que Madame de Brancas avoit dit au Roi, en perdant le respect qu'elle devoit à la Reine Mere. Il leur plut enfin d'en user ainsi, & peut-être qu'enivrés de leurs visions ils étoient persuadés que ce qu'ils disoient étoit véritable. Le dégoût que la Reine Mere avoit contr'eux s'augmenta par leurs plaintes, qui en effet n'étoient pas justes. Cette Princesse, par un motif d'estime pour le Comte de Brancas, lui avoit voulu donner des avis sur sa famille, qu'il avoit mal reçus, & de là procédoit tout le reste : mais la Reine Mere étoit accoutumée à pardonner, elle en avoit fait une habitude estimable dans des occasions plus fortes & plus grandes que celle dont je parle; & voulant donner au tempérament du Comte & de la

Comtesse de Brancas ce qui avoit pu lui déplaire, elle l'oublia en faveur de leurs intentions, qu'elle ne crut pas mauvaises, & ne laissa pas de les traiter favorablement. Ce n'est pas que je ne sois persuadée que ce qu'elle eut à sacrifier à Dieu en cette occasion lui coûta beaucoup; parce que tout ce qui regardoit le Roi la touchoit vivement, non point par sa qualité de Roi, mais par la tendresse qu'elle avoit pour lui.

Pendant le séjour de la Cour à Fontainebleau, Madame accoucha d'un fils, dont la Reine Mere témoigna une grande joie, & le Roi parut en ressentir autant que si ce présent du Ciel lui avoit été donné à lui-même. Il fut appellé le Duc de Valois, pour ressusciter en lui cette illustre branche qui a donné tant de grands Rois à la France.

Ensuite de toutes ces choses, la Cour revint à Vincennes, où j'eus l'honneur de revoir la Reine; après une longue conversation avec elle, je trouvai qu'il étoit nécessaire de parler au Roi. Je le fis, & je le suppliai de croire que comme j'étois fidelle à mes amis, je l'étois davantage à mon Maître; & qu'il étoit impossible, selon mes sentimens, que je pusse manquer à ce premier devoir. Il me

fit bon visage, & me fit l'honneur de me répondre assez obligeamment, c'est-à-dire à son ordinaire, peu de syllabes, mais qui ne laisserent pas de me redonner la vie, & des forces pour souffrir les chagrins fréquens d'un si méchant pays, que l'on hait souvent par raison, mais que l'on aime toujours naturellement.

Sur la fin de Septembre, Monsieur & Madame allerent à Villers-Coterêts. La Reine Mere par complaisance y alla aussi & y fut deux jours. A son retour le Roi y fit un voyage, & laissa la Reine à Vincennes, qui étant grosse ne pouvoit aller avec lui. Cette Princesse se voyant privée de cette satisfaction, auroit du moins souhaité qu'il eût voulu y aller en compagnie moins agréable que celle de Mademoiselle de la Valiere, qu'il avoit choisie pour l'y mener. Elle en pleura sensiblement, & le Roi qui la trouva toute en larmes dans son Oratoire la veille de son départ, adoucit ses peines en lui témoignant d'y prendre part : & pour la guérir des maux présens que la jalousie lui faisoit souffrir, il lui fit espérer qu'à l'avenir il quitteroit la qualité de galant, pour prendre à trente ans celle de bon mari. La Reine Mere prit le soin de gué-

tir le reſte de ſa triſteſſe, & tout ſe paſſa à l'ordinaire, c'eſt-à-dire que ſes douleurs finirent par le retour du Roi, dont la préſence la guériſſoit de tous ſes maux.

Le quatrieme Octobre, la Reine Mere étant venue de Vincennes à Paris viſiter les petites Carmelites, ſe trouva mal en ce lieu. Elle eut mal au cœur, & une maniere de foibleſſe. Delà elle alla coucher au Val-de-Grace, où elle eut une mauvaiſe nuit. Le Roi ce même jour ayant ſu que la Reine ſa mere s'étoit trouvée mal, & qu'elle n'avoit pu revenir coucher à Vincennes, partit à huit heures du ſoir, & courut au galop lui faire une viſite, montrant par ſon empreſſement & ſon inquiétude, que ſon amitié pour elle avoit de fortes racines dans ſon cœur. La Reine Mere en fut touchée, & lui en témoigna ſa reconnoiſſance par les louanges qu'elle lui en donna. A ſon retour à Vincennes, un jour qu'elle gardoit la chambre, il lui amena Mademoiſelle de la Valiere. Il n'eut point de peur que la Reine la vît, parce qu'elle ſe trouvoit mal auſſi; mais quand elle ſut que cette fille étoit chez la Reine ſa mere, & qu'elle jouoit avec le Roi, Monſieur & Madame, dans ſa chambre, elle en fut exceſſivement affligée;

affligée : & comme alors je me trouvai par hasard auprès d'elle, elle me commanda d'en aller parler à la Reine sa mere. Je trouvai cette grande Princesse enfermée dans son Oratoire, apparemment fort chagrine de ce que le Roi avoit fait. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle rougit ; & ne voyant que trop dans ses yeux qu'elle devinoit mon ambassade, je ne lui en dis rien. Je refermai la porte du lieu où elle étoit enfermée ; & mon silence respectueux lui fit bien mieux entendre que je ne l'aurois pu faire, tout ce que je craignois de lui dire. La part qu'elle avoit eue à cette petite aventure, ayant été en elle une complaisance forcée, ses réflexions la firent beaucoup souffrir, si bien que le lendemain elle en parla elle-même à la Reine sa fille ; & je sais qu'elles demeurerent satisfaites l'une de l'autre. Pour moi je m'en revins coucher à Paris sans retourner chez la Reine ; car ne pouvant alors lui donner de consolation par mes services, je me confiai en la prudence de la Reine sa mere, que je connoissois trop parfaitement, pour douter qu'elle pût oublier de s'y employer toute entiere.

Je ne puis en cet endroit m'empêcher de dire une chose, qui peut faire voir

combien les gens de la Cour, pour l'ordinaire, ont le cœur & l'esprit gâté & rempli des méchantes maximes du monde. Dans ce même moment que la Reine m'avoit commandé d'aller parler à la Reine sa mere, je rencontrai Madame de Montausier, qui étoit ravie de ce dont la Reine étoit au désespoir. Elle me dit avec une grande exclamation de joie : *Voyez-vous, Madame! la Reine Mere a fait une action admirable d'avoir voulu voir la Valiere. Voilà le tour d'une très-habile femme, & d'une bonne politique. Mais*, ajouta cette Dame, *elle est si foible, que nous ne pouvons pas espérer qu'elle soutienne cette action comme elle le devroit.* Véritablement je fus étonnée de voir dans la Comédie de ce monde, combien la différence des sentimens fait jouer de différens personnages ; & ne voulant pas lui répondre, je la quittai, courant comme une personne qui ayant une affaire ne pouvoit pas l'écouter. Le Duc de Montausier qui étoit en réputation d'homme d'honneur, me donna quasi en même temps, mais sur un autre sujet, une pareille peine ; car en parlant du chagrin que la Reine Mere avoit eu contre la Comtesse de Brancas, il me dit ces mêmes mots : *Ah!*

vraiment la Reine Mere est bien plaisante d'avoir trouvé mauvais que Madame de Brancas ait eu de la complaisance pour le Roi, en tenant compagnie à Mademoiselle de la Valiere. Si elle étoit habile & sage, elle devroit être bien-aise que le Roi fût amoureux de Mademoiselle de Brancas; car étant fille d'un homme qui est à elle, & son premier domestique, lui, sa femme & sa fille, lui rendroient de bons offices auprès du Roi. Nous devons tout à Dieu, & rien ne doit être dans notre cœur & dans notre volonté au-dessus de lui. Il nous commande d'obéir au Roi, mais nous ne lui devons cette obéissance que dans tout ce qui n'est point contre la loi Divine. Sur ce principe, je laisse aux Casuistes à décider de la qualité des sentimens de Monsieur & de Madame de Montausier. Monsieur & Madame de Brancas avoient voulu que leur fille montrât l'exemple aux autres, de suivre Mademoiselle de la Valiere; & comme ils avoient demandé permission à la Reine, qui la leur avoit refusée, l'excès du dépit qu'ils en avoient, leur faisoit dire avec hypocrisie, & dans le dessein de couvrir la lâcheté de leurs discours, que la Reine Mere, par une opiniâtreté

indigne d'une mere Chrétienne, avoit contribué au péché du Roi son fils, au lieu de travailler à l'en tirer, comme elle le faisoit souvent par ses sages conseils. Ils auroient voulu au contraire, qu'elle y eût pris une part, qui l'auroit rendue indigne des miséricordes divines, & indigne même de l'estime du Roi son Fils; car ce Prince avoit trop de discernement, pour croire qu'il eût pu voir sans mépris ce qui de soi auroit été si méprisable. Je répondis à Monsieur de Montausier, qu'il me sembloit avoir remarqué dans l'Histoire, que Catherine de Médicis étoit déshonorée, pour avoir eu de pareilles complaisances pour les Rois ses enfans; & que je serois fâchée, pour l'intérêt que je prenois à la gloire *d'Anne d'Autriche*, qu'elle fût capable d'en faire autant. Je suis même persuadée, comme d'une vérité indubitable, que le Comte de Brancas, malgré ses emportemens, avoit trop de conscience & d'honneur, pour desirer d'entrer dans de telles aventures; Mademoiselle de Brancas non plus, qui étoit aussi sage qu'elle étoit belle, & que la Reine Mere aimoit pour sa singuliere modestie : je suis obligée de dire, que les conseils que cette Princesse avoit donnés à son Pere ne la regardoient

pas : ils avoient été destinés seulement à la correction des inconsidérations de Madame de Brancas sa mere.

Le dixieme Octobre, toute la Cour partit de Vincennes pour aller à Versailles passer quelques jours dans les divertissemens que le Roi leur préparoit. La Reine qui alors étoit avancée dans sa grossesse, avoit eu des maux de reins, qui lui avoient fait peur : elle eût voulu ne point aller à ce voyage, de crainte de se blesser : car elle aimoit à se conserver dans ses grossesses. Le Roi pour l'y engager, & guérir son inquiétude & ses larmes, prit le soin lui-même de lui faire composer une chaise, qui ressembloit tout-à-fait à un lit portatif ; & de l'aveu de la Reine elle s'y trouva commodément. Comme il étoit avantageux au Roi d'avoir des enfans, & que les voyages sont toujours dangereux à une femme qui est en cet état, il semble qu'il étoit de la prudence de préférer à ses plaisirs la conservation de la Reine : mais ce Prince étoit dans cet âge, où quasi toujours le cœur l'emporte sur tout le reste. Le jour que la Reine partit de Vincennes, elle vint doucement dans sa machine dîner aux petites Carmelites ses favorites, & elle leur fit part de ses chagrins.

La Reine Mere alla droit à Versailles, & au retour de ce petit voyage, elle passa par Chaillot où j'étois *. Elle nous fit l'honneur de nous faire part à la Mere de la Fayette, Supérieure de ce Couvent, à ma Sœur & à moi, des peines qu'elle y avoit eues, par l'humeur chagrine & jalouse de la Reine, qui n'avoit pas autant d'expérience des choses du monde, & de force d'esprit pour s'y soutenir, qu'elle lui en auroit souhaité. Par les sentimens que nous lui vîmes, nous connûmes clairement, que tous les événemens de la Cour, bons ou mauvais, contribuoient également à sa perfection; ce qui lui donnoit un grand desir de ne plus rien desirer que Dieu : mais il lui falloit beaucoup souffrir avant que de posséder ce bonheur, non-seulement en sa personne, mais encore en celle de la Reine même, qui tomba dangereusement malade le quatrieme de Novembre. Son mal commença par une fiévre tierce, qui fut accompagnée de fâcheux accidens. Elle eut de grandes douleurs aux jambes; & ses douleurs qui furent violentes, furent suivies de son accouchement, qui fut à huit mois, d'une Princesse qui vécut peu de jours.

* Dans le Couvent de Sainte Marie de Chaillot.

Le lendemain elle eut des convulsions qui firent craindre qu'elle ne mourût. Le Roi, suivant la loi de ces contrariétés étonnantes qui se trouvent en lui, comme en plusieurs autres hommes, montra en cette occasion, selon qu'il avoit accoutumé de le faire, des sentimens fort tendres pour la Reine. Il pleura, & dans sa douleur, outre les marques qu'il lui donna de son amitié, il en fit voir de sa foi. Il envoya distribuer quantité d'argent aux pauvres & aux prisons, pour délivrer les prisonniers : il fit des vœux pour la vie de cette Princesse qu'il estimoit par sa vertu, & qu'il ne pouvoit haïr, vu sa beauté, & la tendresse craintive, respectueuse, & soumise qu'elle avoit pour lui. Il dit au Maréchal de Villeroi, dans le temps qu'elle fut en travail, qu'encore que ce fût pour lui un grand malheur de perdre un enfant, il s'en consoleroit, pourvu que Dieu lui fît la grace de lui conserver la Reine, & que son enfant pût être baptisé.

La Reine Mere fut sensiblement touchée du péril où elle vit la Reine. Elle la fit résoudre, malgré sa tendresse, & la peine qu'une jeune personne sent d'ordinaire à la mort, à recevoir le Saint Viatique. Elle lui apprit qu'elle étoit en

danger & dit ensuite à ceux qui s'étonnoient de la force qu'elle avoit eue à lui annoncer cette triste nouvelle : *Qu'elle aimoit la Reine ; mais qu'elle souhaitoit plus ardemment de la voir vivre dans le Ciel que sur la Terre.* Le Roi accompagné de toute la Cour, alla au-devant du Saint Sacrement, & la Reine Mere demeura dans la chambre de la Reine, qui après avoir communié, dit qu'elle étoit bien consolée, d'avoir reçu Notre Seigneur, & qu'elle ne regrettoit la vie qu'à cause du Roi, *y desta Muger* (& de cette femme), montrant du doigt la Reine Mere. Mais enfin Dieu la redonna à la France, au Roi & à la Reine sa mere. Elle guérit le dix-huitieme de Novembre, après avoir pris de l'émétique.

La Reine Mere depuis quelque temps, & particuliérement dans cette maladie de la Reine, sentit de considérables douleurs à son sein. Comme elle avoit trop négligé ce mal, elle fut surprise de voir qu'en peu de temps il empira notablement; & par la couleur jaune de son visage, on vit que la tristesse qu'elle avoit eue du péril où elle avoit vu la Reine, lui avoit été nuisible. Elle avoit consulté les Médecins sur le commencement de cet étrange mal, & ils y mettoient alors de la cigue qui ne lui fit

fit point de bien. Elle avoit eu le dessein, à ce qu'elle me fit l'honneur de me dire, de se mettre entre les mains de Vallot, premier Médecin du Roi, qui pour être versé dans la connoissance des Simples & de la Chymie, paroissoit devoir connoître des remedes spécifiques pour cette maladie : mais il montra tant de foiblesse à soutenir ses avis contre ceux qui lui étoient opposés, qu'elle en fut dégoûtée. Seguin qui étoit son premier Médecin, étoit un homme savant à la mode de la Faculté de Paris, qui est de saigner toujours, & de ne se servir point des autres remedes. Il n'avoit guere d'expérience; car il étoit venu jeune au service de la Reine. Pour surcroît de malheur, il étoit passionné, & n'estimoit le conseil de personne; & sans connoissance d'aucuns remedes particuliers pour le mal de la Reine Mere, il s'opposoit seulement à tout ce que l'on proposoit pour elle : si bien que dans ces commencemens elle demeura indécise, & pendant cette suspension son mal devint si grand, qu'il fallut aussi-tôt y apporter les remedes extrêmes. Cette Princesse ne trouvant du secours en personne, fut contrainte de s'abandonner aux passions des hommes qui la tour-

menterent plus que son propre mal. Ses serviteurs avoient aussi chacun leur opinion particuliere sur la conduite qu'elle devoit tenir; les uns étoient pour Vallot, les autres lui étoient contraires; & pour être trop grande & trop aimée, elle se vit sans pouvoir recevoir de consolation ni de remede d'aucun de ceux qui auroient dû lui en donner. Je la vis souvent dans ces temps-là aux pieds de Dieu, connoître avec quelque peine tout ce qui lui manquoit; mais ayant toujours eu une grande confiance en sa divine Providence, elle disoit ce qu'elle avoit dit souvent en d'autres occasions : *Dieu m'assistera, & s'il permet que je sois affligée de ce terrible mal qui semble me menacer, ce que je souffrirai sera sans doute pour mon salut : & j'espere*, disoit-elle, *qu'il me donnera les forces dont j'aurai besoin pour l'endurer avec patience.* Elle ajoutoit à ces paroles, qu'ayant vu des Cancers à des Religieuses * qui en étoient mortes toutes pourries, elle avoit toujours eu de l'horreur pour cette maladie si effroyable à sa seule imagination; mais que si Dieu permettoit qu'elle en fût attaquée, il falloit

* Des Religieuses du Val-de-Grace.

avoir patience; qu'il étoit le maître, & qu'il étoit juste de le bénir en tout temps. Elle continuoit de mettre alors sur son sein de cette ciguë, qui paroissoit l'empirer beaucoup. Je le dis à Vallot. Il me répondit froidement, que s'il avoit été seul, voyant combien ce remede lui étoit contraire, il y auroit plus de quinze jours qu'elle n'en mettroit plus. Je fus surprise de voir que de petits égards empêchoient cet homme de dire la vérité, & de la soutenir, en lui faisant hasarder la vie d'une si grande Princesse, & si utile au monde. Je courus aussi-tôt le dire à la Reine Mere, qui sans murmurer contre cette barbarie, me dit seulement, mais en rougissant, *il faut avoir patience.*

Le quinzieme du mois de Décembre, la Reine Mere donna des marques publiques de cette constance, qui devant s'augmenter à la mesure de ses maux, devoit aussi la rendre un admirable modele de patience & de piété. Ce fut à Noël, au Val-de-Grace, que son mal se déclara tout d'un coup très-grand & incurable. Elle eut une mauvaise nuit; & quand le lendemain les Médecins la panserent, ils trouverent son sein en tel état, qu'ils en furent étonnés. Elle connut leur surprise à leur visage; & tou-

tes ses femmes qui le virent avec douleur, se mirent à pleurer : elle seule ne témoigna point être affligée, & ne fit aucune plainte; mais après avoir laissé voir à l'émotion de son visage, qu'elle n'étoit pas insensible, elle les reprit, & les consola tout ensemble, en leur faisant voir l'entiere soumission qu'elle avoit à la volonté de Dieu. Elle dit au Roi qui la vint voir après son dîné, & à Monsieur qui y étoit dès le matin : *Qu'elle les prioit de ne se point troubler de cet accident; qu'elle étoit contente de mourir, que cela n'alloit qu'à quelques années de moins; & qu'elle s'estimoit heureuse de ce que Dieu vouloit par cette voie lui faire faire pénitence de ses péchés.* On fit aussi-tôt une consultation des plus célebres Médecins & Chirurgiens de Paris. Ils conclurent tous que c'étoit un Cancer, & que ce mal étoit sans remede. Le Roi suivant en cela la premiere inclination de la Reine sa mere, fit arrêter qu'elle se serviroit de Vallot, son premier Médecin. Elle le trouva bon, quoique ce qui paroissoit avoir si fort empiré son mal, vînt de ce qu'il y avoit mis depuis quelques jours. Puis voyant que ces remedes ne la soulageoient pas, elle se laiss-

ſa aller au conſeil de pluſieurs perſonnes qui lui parlerent d'un pauvre Prêtre de Village, nommé Gendron, qui panſoit les pauvres, & qui avoit acquis de la réputation à ce charitable exercice. Elle le vit au Val-de-Grace; & Seguin ſon Médecin, qui voyoit que Vallot juſqu'alors n'avoit pas réuſſi à la traiter, lui conſeilla de ſe mettre entre les mains de cet homme. La Reine Mere ſuivit ſon avis, même avec quelque eſpoir de guériſon, ou de longue vie, car cet homme lui promit qu'il endurciroit ſon ſein comme une pierre, & qu'enſuite elle vivroit auſſi longtemps que ſi elle n'avoit point eu de Cancer. Mais Gendron ne parloit pas de bonne foi; car outre que ſon remede étoit nouveau, & qu'il ne l'avoit pas aſſez expérimenté pour en répondre, une Demoiſelle que nous connûmes bientôt après, à qui il l'avoit donné, s'en trouvoit fort mal, & ſon ſein s'étoit ouvert. Ce remede étoit chaud, & par conſéquent il étoit violent. La Reine Mere en ſentit de grandes douleurs; mais alors elle commença de former en elle-même une forte réſolution de s'accoutumer à la ſouffrance. Le jour elle s'habilloit à ſon ordinaire,

& se divertissoit le mieux qu'il lui étoit possible. Ses nuits étoient mauvaises : celles qui couchoient dans sa chambre, disoient qu'elle ne dormoit guere ; & tous les maux qu'elle a eus se sont fait connoître plutôt par leur propre grandeur que par ses plaintes. Elle passa quelque temps de cette maniere, non-seulement sans dire ce qu'elle sentoit, mais sans montrer nul chagrin de son mal : l'espoir qu'elle eut jusque-là de pouvoir trouver quelque soulagement dans la science des hommes, rendroit sa constance moins admirable, si nous n'avions vu cette vertu subsister avec de cruelles douleurs, avec la certitude de l'augmentation de son mal, ou plutôt la certitude de la mort : c'est pourquoi ceux qui ont examiné les mouvemens de son ame, dans tous les temps de cette effroyable maladie, les ont trouvés infiniment estimables.

La Reine Mere me fit l'honneur de me dire alors, un jour que j'étois seule avec elle dans son Oratoire, qu'elle croyoit mourir de ce mal, mais que ce ne seroit peut-être pas si-tôt. Elle passa de cette sorte tout l'hiver, pendant lequel son mal fut fort grand. On le voyoit dans ses yeux & à son visage ;

mais comme il étoit supportable, son esprit étoit soulagé par les promesses de Gendron, qui la flatterent de quelque prolongation de vie. Peu à peu néanmoins son Cancer empiroit, & commençoit à s'ouvrir, ce qui donnoit de grandes inquiétudes à ceux qui s'intéressoient à sa vie.

Et ce même temps, il y eut beaucoup d'autres personnes qui se vantoient d'avoir de beaux secrets, & qui assuroient la Reine Mere de la guérir, si elle vouloit se mettre entre leurs mains. Parmi ceux-là, il y avoit un certain Lorrain, nommé Alliot, qui s'étoit adressé à moi, qui nous faisoit voir une Demoiselle presque guérie par lui. Elle avoit été pire que la Reine Mere, & le bon tempérament de cette Princesse nous donnoit lieu d'espérer qu'elle résisteroit à ses maux, & que les remedes, aidés par sa force naturelle, en demeureroient les maîtres; mais malgré toutes leurs paroles, au-lieu de trouver par leur Art la santé & la vie, nous la voyions courir à sa fin, par le chemin d'une terrible & dure pénitence. Les remedes des hommes, par l'ordre de Dieu, furent inutiles à la guérison de son corps; mais par les tourmens qu'ils lui firent souf-

frir, ils servirent à guérir les maladies de son ame. Il lui falloit devant Dieu remplir le vuide de ses vanités passées. Il falloit que cette ame que Dieu destinoit à la véritable gloire, fût purgée des sentimens de l'orgueil humain, qui est quasi inséparable de la grandeur & du faste qui suit la Royauté. Il falloit que la paresse & la négligence qu'elle avoit eues peut-être, de s'acquitter de ces grands devoirs où sa Régence l'avoit engagée, trouvassent leurs remedes dans les châtimens que Dieu lui préparoit, & que par cette voie de grace, si opposée à la nature, elle pût être digne de ses miséricordes, qui valent beaucoup mieux que la vie. La derniere imperfection apparente que les Sages ont pu remarquer en cette éminente Princesse, a été que portant la mort dans son sein, par les commencemens de sa funeste maladie, elle soit demeurée jusqu'alors un peu trop attachée à l'amour de sa personne : l'habitude y avoit beaucoup de part, & sa fermeté, qui l'empêchoit de craindre la mort, la rendant exempte d'inquiétude, la faisoit agir de la même maniere que si elle eût été en pleine santé, n'oubliant rien des soins qu'elle devoit

à son salut. Elle en donnoit quelques-uns à sa propreté & à son ajustement ; étant persuadée que sa qualité de Reine qui l'exposoit au Public, l'y obligeoit. Elle n'en avoit néanmoins aucun qui pût choquer la bienséance; si bien qu'au-lieu de la blâmer on pourroit mettre au rang des vertus morales cette intrépidité, qui la rendoit en tout temps égale à elle-même. Mais comme je ne voudrois pas que le respect particulier que je conserve pour sa mémoire, me pût faire juger de ses sentimens peut-être trop avantageusement, & que ce que j'écris est un simple récit de la vérité, sans laquelle l'Histoire deviendroit une fable ridicule; j'avoue que, parlant selon les préceptes de Saint Paul, il auroit été à souhaiter pour l'édification du Public, que cette grande Reine, par un détachement plus précis de ces bagatelles, eût plus fait voir en son extérieur que Dieu seul régnoit en elle. D'un autre côté, selon ce même Apôtre, toutes choses se tournent en bien à ceux qui aiment Dieu; & nous avons vu clairement que le souvenir de cette foiblesse, qui alors étoit entiérement innocente, a produit en elle la force de vouloir souffrir la con-

noissance sincere qu'elle a eue de son néant, a fait son élévation, & le repentir qu'elle a eu de l'estime qu'elle avoit faite dans sa jeunesse des beautés de son corps, a été cause de la sainteté de sa mort.

Pendant que la Reine Mere souffroit, & que le Roi s'occupoit à ses affaires & à ses plaisirs (au Printemps), l'infidélité de ses amis lui fit connoître l'innocence de ceux qu'il avoit rejettés. S'il n'étoit pas en état de s'en vouloir repentir, du moins il a dû voir par sa raison que rien n'est plus incertain que les jugemens des hommes. Pour éclaircir ce que je veux dire, il faut retourner à l'année 1662. Madame ayant enfin laissé voir qu'elle ne haïssoit pas le Comte de Guiche, eut à souffrir ce que la Reine Mere, & la Reine d'Angleterre sa mere, voulurent faire contr'elle. Montalais, une de ses filles d'honneur, fut chassée pour avoir été la dépositaire de ses secrets; & le Roi, pour le repos de Monsieur, exila tout de nouveau le coupable, & l'envoya en Pologne. Monsieur, par des sentimens qui paroissoient incompatibles, aimoit toute la famille de Grammont, & le même Comte de Guiche avoit été son favori jusqu'à cet instant qu'il fut chassé

en 1661. Malgré cette premiere aventure, Monsieur consentoit que la Princesse de Monaco, revenue de l'exil où j'ai dit ailleurs que la Reine Mere l'avoit envoyée, quoique sœur de celui qu'il ne pouvoit plus aimer, fût la confidente déclarée de Madame. Il avoit fait, comme je l'ai encore écrit, Madame de Saint-Chaumont, sœur du Maréchal de Grammont, Gouvernante de ses enfans; & le Chevalier de Grammont leur frere, étoit bien traité par lui. Milord Montaigu, pour plaire à Madame, & à toute la famille de Grammont, qui dominoit dans cette Cour quelque temps après l'éclat qui avoit été fait contre Madame, pressa la Reine Mere de consentir au retour de l'infortuné Comte de Guiche, qui tout environné de la fausse gloire du monde, s'estimoit sans doute trop heureux de souffrir pour une si belle cause.

La Reine Mere, en cela sans doute trop facile à persuader, avoit consenti à ce retour, mais à condition que le criminel ne se trouveroit jamais dans les lieux où seroit Madame. Le Comte de Guiche revint donc en France, & alla trouver le Roi à Marsal *, qui le reçut favorablement, & Monsieur le traita

* C'est-à-dire au siége de cette Ville.

comme il devoit, c'est-à-dire avec quelque froideur. Le Comte de Guiche à son retour fit paroître vouloir observer les ordres qu'il avoit reçus, avec une grande exactitude. Monsieur crut être obéi, & la facilité qu'il eut à se le persuader venoit sans doute de la bonne opinion qu'il avoit eue de Madame, qui d'abord que Montalais fut éloignée, par un aveu de tout le passé, qui n'étoit point criminel, & qui avoit paru sincere à Monsieur, avoit effacé dans son cœur & dans son esprit une partie de ses soupçons. Il se consoloit de ses chagrins avec la Reine sa mere, comme avec sa meilleure amie, & agissoit souvent par ses conseils. Cette Princesse qui condamnoit la conduite apparente de Madame, la croyoit en effet pleine d'innocence : & voulant la corriger de ses fautes, elle travailloit de tout son pouvoir à leur bonheur commun, mais elle ne put y réussir.

Madame, à ce retour du Comte de Guiche, ne manqua pas de confidens, pour avoir de ses nouvelles ; & cette histoire eut de grandes suites. J'en ignore le détail, & je n'en sais que quelques endroits. Ce qui parut au Public, fut que Vardes, qui avoit une ambition déréglée, & qui naturellement étoit artificieux &

vain, étant rempli d'un ardent desir d'être bien auprès du Roi, avoit conseillé à Madame la Comtesse de Soissons, qui étoit accusée de ne le pas haïr, toutes les mauvaises voies dont elle s'étoit servie, pour conserver sa faveur, & dont j'ai parlé sur le chapitre de Mademoiselle de la Motte-Houdancourt. Vardes avoit été ami du Comte de Guiche, & par la Comtesse de Soissons il étoit entré dans la confidence de Madame. L'histoire dit qu'en l'absence de l'exilé, & même depuis son retour, sous le nom d'ami, il le voulut perdre auprès de cette jeune Princesse; & qu'ayant formé le dessein de la tenir attachée à lui par la crainte des maux qu'il pourroit lui faire, il lui conseilla de retirer ses lettres, & celles du Comte de Guiche, des mains de Montalais, qui les avoit, & qui malgré sa disgrace avoit eu l'adresse de les sauver, & de les emporter avec elle. Je sais avec certitude que Madame, ne connoissant point la malice de ce conseil, y consentit; & qu'elle lui donna un billet pour les demander à celle qui les avoit; que quand il s'en vit le possesseur, il eut la perfidie de les garder malgré Madame, qui fit tout ce qu'elle put pour l'obliger à les lui rendre, & que cette Princesse, outrée de sa trahison, en voulut du mal, non-seulement à

lui, mais aussi à la Comtesse de Soissons, qu'elle soupçonna d'être de concert avec lui pour lui faire cet outrage. On a dit que Vardes, ayant été infidele à sa premiere amie, & à son ami, avoit voulu joindre l'amour à l'ambition, & que ses sentimens & ses artifices, pour triompher du cœur de Madame, agissoient pour une même fin. Je n'en sais rien : je n'ai pas eu de commerce avec lui ; & je ne puis faire une juste description de la duplicité de son ame ; mais il est certain qu'un mélange de tant de passions devoit produire beaucoup de mauvaises choses ; & c'est ce qui arriva en effet. Les Dames se brouillerent : le Comte de Guiche & Vardes devinrent rivaux & ennemis : & cette division fit naître la jalousie & la haine entre ces quatre personnes. La Comtesse de Soissons, qui prétendoit avoir sujet de se plaindre de Madame, la menaça de dire au Roi tout ce qu'elle disoit avoir été fait par elle & par le Comte de Guiche contre lui ; mais Madame, craignant l'effet de ses menaces, fut comme forcée de la prévenir, & d'avouer tout le passé au Roi. Dans cet aveu, il apprit que la Lettre écrite à la Reine sous le nom de la Reine d'Espagne, & donnée à la Mo-

lina en 1662, étoit de l'invention de Vardes, & écrite de la main du Comte de Guiche avant son exil; & la conversation, que la Comtesse de Soissons avoit eue avec la Reine dans le Couvent des Carmelites de la rue du Bouloi, n'y fut pas oubliée. La Comtesse de Soissons, de son côté, pour se justifier au Roi, lui apprit aussi que le Comte de Guiche, outre cette Lettre que Madame avoit avouée, en avoit écrit d'autres à Madame, où il le traitoit de fanfaron, parloit de lui d'une maniere qui ne lui pouvoit pas plaire, & faisoit ce qu'il pouvoit pour obliger cette Princesse à conseiller au Roi d'Angleterre son frere de ne point vendre Dunkerque au Roi.

Toutes ces choses furent amplement éclaircies par ce grand Prince. Il en voulut même des déclarations par écrit, de la propre main du Comte de Guiche qui en dénia une partie, & avoua la Lettre écrite par Vardes, & mise en Espagnol par lui, à dessein d'animer les Reines à haïr la Valiere.

Lorsque toutes ces intrigues furent publiques, un jour que la Reine Mere se trouvoit plus mal qu'à l'ordinaire, nous vîmes le Roi faire une longue conversation avec elle, puis prendre Madame &

s'enfermer avec elle par plusieurs reprises. La Comtesse de Soissons eut aussi de grandes conférences avec lui, mais elle ne voulut jamais lui avouer avoir eu aucune part à la Lettre écrite à la Reine en 1662, quoique selon toutes les apparences ce devoit être elle qui avoit ramassé dans la chambre de la Reine le dessus de la Lettre écrite de la main de la Reine d'Espagne, qui avoit servi d'envelope à ce paquet. Je ne sais pas quelles furent ses justifications & ses excuses; mais voici ce qu'on en disoit. Elle avoit paru sentir de la peine du traité que le Roi avoit fait en l'année 1662, avec le Duc de Lorraine, par lequel ce Prince dépouillé lui cédoit après sa mort la propriété des Duchés de Lorraine & de Bar, & lui donnoit Marsal de son vivant, à condition que tous les Princes de sa maison seroient appellés à la succession de la Couronne après la maison de Bourbon. Il est encore à croire que cette Princesse cachant ses sentimens intérieurs, colora toutes ses intrigues sur la douleur qu'elle avoit de voir que le Comte de Soissons son mari, si grand par sa naissance, & par le Sang de France mêlé au sien, fût obligé de céder aux Princes de la maison de Lorraine.

Le Roi demanda à la Reine la vérité de la conversation que cette Princesse avoit eue avec elle, aux petites Carmelites. Elle ne lui en dit que les moindres choses : car, alors, la Comtesse de Soissons étant brouillée avec Madame qu'elle ne croyoit pas son amie, elle commença à ne plus haïr cette Princesse; & par un sentiment de fidélité, elle ne voulut pas la perdre. Mais, la bonté de la Reine n'empêcha pas sa disgrace. Vardes, qui depuis peu étoit déjà exilé, pour avoir dit dans le commencement de leur brouillerie, & avant leur éclat, quelques paroles contre le respect qu'il devoit à Madame, fut envoyé en prison dans la Citadelle de Montpellier; & le trentieme Mars 1665, le Comte & la Comtesse de Soissons partirent de la Cour, avec un ordre secret de se retirer à l'une de leurs maisons.

Ce même jour trente Mars, quelqu'un * bien instruit de l'affaire dont je viens de parler, me rencontrant chez la Reine Mere, me dit tout bas, que personne à la Cour ne gagnoit tant que moi à cette journée : & m'apprit, qu'encore que le Roi fût demeuré indécis sur les soupçons qu'il avoit eus de moi touchant la

* Le Tellier.

Lettre écrite contre lui, & donnée à la Molina, ce doute jusqu'alors l'avoit déterminé à ne me vouloir pas de bien. J'étois fort incapable de manquer au respect & à la fidélité que je lui devois; mais j'en étois encore éloignée par mes propres sentimens; car, graces au Ciel, je n'entre que le moins que je puis dans les passions de mes amis, & je ne serois nullement capable de me laisser persuader par eux sur ce qui me paroîtroit contre la raison ou mon devoir. La Duchesse de Navailles, de plus, étoit aussi incapable de me prier de l'écrire, que moi de lui complaire; car souvent nous en avions parlé ensemble, & n'en connoissant point les Auteurs, elle nous avoit toujours paru une pauvre invention. Quand je sus enfin de qui elle venoit, je m'en étonnai encore davantage, parce que le Comte de Guiche avoit beaucoup d'esprit, & Vardes aussi; mais ils eurent peut-être des raisons pour le faire que je n'ai point sues, qu'ils démêleront eux-mêmes, s'ils veulent quelque jour s'en justifier envers le Public.

Il faut achever la destinée du Comte de Guiche, le Héros de ce petit morceau d'Histoire. Il fut donc exilé pour la troisieme fois, & s'en alla en Hollan-

de finir les aventures du Roman. La passion qu'il a eue pour Madame, lui avoit attiré de grands malheurs; mais la vanité, dont il ne paroissoit que trop susceptible, lui en avoit sans doute ôté toute l'amertume. Il avoit épousé la fille du Duc de Sulli, petite-fille par sa mere du Chancelier de France *, bien faite, sage & riche; mais jusqu'alors elle avoit été mariée sans l'être, & sans avoir en lui un mari qui auroit pu trouver beaucoup de douceurs avec elle, & profiter des grands établissemens de sa maison qui le regardoient. Mais il aima mieux une disgrace éclatante, qu'une vie ordinaire avec l'abondance de toutes choses. Il est juste que le déréglement de l'esprit de l'homme porte en soi son châtiment. L'auteur de toutes ces intrigues étant éloigné sans espérance de retour, Madame parut vouloir changer de conduite: elle vécut mieux avec la Reine sa bellemere, & sembloit ne penser à se divertir, que pour partager avec le Roi les honnêtes plaisirs de la Cour qui passent pour nécessaires, & à vouloir plaire à tous en général. Comme elle avoit beaucoup d'esprit & de pénétration, & qu'elle parloit raisonnablement sur toutes

* Seguier.

choses, ceux qui avoient l'honneur de l'approcher crurent alors qu'il y avoit eu déjà des momens où par sa propre expérience elle avoit presque compris que les charmes de la vie, qu'elle cherchoit avec tant d'empressement, ne sont pas capables de satisfaire entiérement le cœur humain; mais elle n'étoit pas encore en état de connoître tout-à-fait cette vérité : elle ne la voyoit que de si loin, & au travers de tant de nuages, qu'il étoit impossible qu'elle en pût être entiérement touchée.

Le Printemps ayant fait naître en l'esprit du Roi le desir d'aller à S. Germain, beaucoup de personnes conseillérent la Reine Mere de n'y pas aller; mais elle le voulut suivre, disant que si elle avoit à mourir, elle aimoit autant que ce fût en ce lieu-là qu'à Paris; & toute la Cour partit le 20 Avril. Le Roi proposa à la Reine sa mere de faire ce voyage par bateau; mais elle voulut aller en Chaise, afin de passer par Sainte Marie de Chaillot, *pour*, disoit-elle, *voir encore une fois ce pauvre Couvent.* J'ose dire que ma sœur, Religieuse en cette maison, eut beaucoup de part à cette visite; car elle l'estimoit, & la Mere de la Fayette étant morte, il n'y avoit plus qu'elle

pour qui elle eût de la considération ; mais par cette même raison j'en aurai toute ma vie un regret sensible ; car il parut que l'agitation du chemin lui avoit fait beaucoup de mal. Elle y dîna , & nous dit qu'elle sentoit plus de douleur à son sein , qu'à son ordinaire ; mais elle n'en parut pas moins tranquille : au contraire, elle témoigna de la joie de se revoir en ce lieu , qu'elle avoit toujours honoré de sa Royale protection. Au sortir de Chaillot , elle se servit de la même voie pour aller coucher à Saint Cloud , chez Monsieur , où elle crut se divertir , & y pouvoir jouir de la bonté de l'air : mais sa nuit fut mauvaise , ses douleurs furent excessives & violentes ; & de cette funeste nuit , elle entra dans les grandes souffrances , dont elle n'a pu être guérie , que par la mort. Je m'en retournai de Chaillot coucher à Paris , & le lendemain Monsieur nous fit la faveur à Madame de Brienne & à moi , de nous envoyer sa Berge à Paris , pour aller par eau voir chez lui la Reine sa mere. Nous y allâmes avec la joie de penser que nous la trouverions peut-être mieux , & que le plaisir de se voir en ce lieu , qu'elle trouvoit beau , lui auroit fait du bien ; mais nous fûmes surprises , & fort

affligées, de la trouver si mal. Nous y passâmes toute la journée, & Madame de Brienne & moi fûmes toujours auprès d'elle. Elle sommeilla un peu, & nous connûmes en la voyant ce qu'elle souffroit. Le lendemain elle se mit dans cette même Berge de Monsieur, & alla de cette sorte trouver le Roi à Saint-Germain.

Le vingt-septieme Mai, un Jeudi au matin, la Reine Mere eut un grand frisson, qu'elle sentit étant à la Messe. Elle n'en voulut rien dire, de peur de troubler une partie de divertissement où devoient aller la Reine & Madame, & n'en parla qu'après que ces Princesses furent parties : puis, elle avoua à ceux qui trouverent qu'elle avoit mauvais visage, qu'il étoit vrai qu'elle croyoit avoir la fiévre, & qu'elle sentoit un grand froid. Elle se coucha, & ce frisson lui dura six heures. Il fut suivi d'une violente chaleur, & ensuite il parut une érésipelle, qui lui couvroit le bras & l'épaule du côté de son Cancer. A cette nouvelle, je fus à Saint-Germain, car je n'y demeurois pas alors actuellement. Je trouvai la Reine Mere avec une fiévre bien forte, & Vallot avoit dit le matin au Roi, qu'il la falloit faire confesser. En entrant

dans sa chambre, il me parut que ceux qui étoient auprès d'elle étoient fort affligés. Monsieur, me voyant, me fit l'honneur de me dire, ayant les yeux pleins de larmes, ce que le premier Médecin venoit de dire au Roi, & qu'on parloit de Testament & de mort. Je m'approchai du lit de cette vertueuse Reine. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle me fit l'honneur de me parler, & me demanda à quelle heure j'étois partie de Paris, comment, & quand j'avois su son mal, & me parut dans la même assiette d'esprit où elle avoit accoutumé d'être, c'est-à-dire, tranquille, ferme, & sans nulle agitation qui pût marquer qu'elle eût aucun trouble dans l'ame. Dans ce même moment, l'Abbé de Montaigu s'approcha d'elle, pour lui parler de Confession & de Testament, ce que je lui vis recevoir sans rien perdre de ce repos dont je viens de parler. J'entendis qu'elle lui dit: *Vous me faites plaisir: ce sont-là les plus solides & les plus véritables marques de l'amitié.* Ensuite de cette harangue, elle parla à Tubeuf, un de ses principaux Officiers: elle l'entretint de ses affaires, mais d'une maniere si reposée, & dans une paix d'esprit si profonde, qu'il est impossible d'en pouvoir expri-

mer toute la beauté. Elle parla encore à d'autres de ses Officiers, puis conclut avec Tubeuf seul ce qu'elle vouloit faire. Elle lui proposa d'écrire un mémoire de toutes ses volontés, & le rappella par plusieurs fois pour lui dire les choses dont elle se souvenoit. Il y eut quelque difficulté sur ses Pierreries, qu'elle avoit témoigné, il y avoit long-temps, vouloir donner à Monsieur, pour Mademoiselle; ayant souvent dit qu'elle desiroit les donner à sa petite-fille, qui étoit pauvre, & que les enfans du Roi auroient assez de bien sans le sien. Le Roi montra qu'il n'en étoit pas content : il vouloit les grosses perles de la Reine sa mere, pour augmenter les Pierreries de la Couronne; car, en effet, il n'y en avoit pas assez de fort belles, & il trouva à propos qu'elles demeurassent à la tige Royale. La Reine, sans se soucier peut-être beaucoup des Diamans ni des Perles, par quelque espece de jalousie contre Monsieur & Madame, desira aussi d'en avoir sa part, & me commanda même d'en parler à la Reine sa mere, mais je jugeai qu'il ne le falloit pas faire. Je pris la liberté de lui conseiller de laisser agir le Roi, qui avoit un juste droit de les demander, & je

je tâchai d'étouffer en elle ce petit sentiment, qui sans doute auroit fait de la peine à la Reine sa mere. Je vis qu'elle ne le trouva pas bon; car tous les Grands veulent être obéis. Elle s'imagina que c'étoit pour servir Monsieur; & ce Prince, qui n'en sut rien, ne m'en récompensa pas. Voilà ce qui arrive pour l'ordinaire : en faisant bien à l'égard des Grands, on perd toujours, & on ne gagne rien que l'inquiétude d'avoir déplu. Toutes ces choses s'accommoderent, sans qu'il parût aucune altération dans la famille Royale. Il fut conclu que le Tellier dresseroit le Testament, & par l'équité du Roi, qui paya les Perles qu'il prit, Monsieur fut content. Mais, le Roi & lui étoient plus touchés de l'état où étoit la Reine leur mere, que du desir de posséder les biens qu'elle leur laissoit. Ils avoient une véritable intention de s'aimer, & de conserver l'union qui jusqu'alors avoit toujours été entre eux, & l'intérêt ne les pouvoit désunir. Je crois même que les plus grands, & ceux qui ont jusqu'ici causé tant de troubles & de guerres entre des freres de Sang Royal, ne le pourront jamais faire.

La Reine Mere, après avoir fait le

projet de son Testament, demeura dans un grand repos. La Reine s'étant approchée d'elle, cette illustre mere lui dit devant moi en espagnol de mander à son Confesseur de la venir trouver sur le soir. Elle n'avoit point de Confesseur, ayant éloigné le sien pour de bonnes raisons. Elle se servoit alors de celui de la Reine, qui étoit Espagnol, bon Religieux, & bon homme, mais simple; & peut-être qu'il l'étoit trop pour confesser à la mort une Reine qui avoit été Régente. Je crois qu'elle s'étoit déjà préparée à ce dernier passage, par beaucoup d'autres confessions, & je m'imagine que ces longues retraites du Val-de-Grace avoient été employées à ce saint exercice; mais je n'en sais rien de particulier, & je souhaite seulement que ce soit la vérité, & qu'elle en ait reçu le profit dans le Ciel.

Après que la Reine Mere eut donné ordre à ses affaires, elle appella le Roi, & fit sortir tout le monde de sa chambre, dont la porte demeura ouverte. Il fut plus d'une demi-heure avec elle; puis nous vîmes qu'il la quitta, & alla se jetter à l'autre côté de la ruelle de son lit sur des siéges où il pleura fort amérement. Nous sûmes depuis, qu'étant

auprès d'elle, comme il jettoit beaucoup de larmes, cette vertueuse mere lui avoit dit de se retirer, parce qu'il l'attendriroit, s'il continuoit à lui montrer tant de douleur; & le Roi même avoit été contraint de le faire, parce que ses sanglots l'étouffoient. Dans ce même instant, le Roi pleurant encore en la même posture que je viens de dire, nous nous approchâmes de cette Princesse. Nous la trouvâmes, Milord Montaigu & moi, sans émotion extérieure, sans larmes, & sans paroître abattue de l'état où elle étoit, & de celui où elle venoit de mettre le Roi son fils; mais elle étoit fortement occupée des sentimens du Roi, plus sans doute par tendresse pour lui, que par le retour que naturellement elle devoit faire sur elle même. En nous voyant, elle ne nous vit point, & demeura dans un silence qui nous fit juger qu'elle étoit remplie de beaucoup de grandes choses. Nous nous retirâmes, & n'osâmes par respect lui parler. La Reine, que la Reine sa mere n'avoit pas sans doute oubliée dans la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Roi, s'étant approchée d'elle, elle ne lui dit rien de tendre; mais elle la pria seulement de s'aller habiller. Après que ces

personnes Royales eurent un peu essuyé leurs larmes, le Roi revint au sortir de son dîné voir la Reine sa mere, que les Médecins trouverent un peu mieux. Le Roi, après avoir été quelque temps auprès d'elle, se leva, & prit Milord Montaigu, pour lui parler de la Reine sa mere, ce qu'il fit en pleurant toujours. Cette Princesse ne le voyant plus, demanda où il étoit, & s'appercevant qu'il étoit proche de son lit, elle lui dit tout haut : *Mon fils, je vous prie, allez un peu à la Chasse, ou du moins vous promener & prendre l'air : j'ai peur que vous n'ayez mal à la tête. Et vous, ma fille,* parlant à la Reine qui étoit auprès d'elle, *allez aussi un peu vous divertir.* Quelques heures après, la Reine & Madame étant toutes deux seules à la ruelle de son lit, elle me fit l'honneur de me dire, *Madame de Motteville, mettez-vous là, & causez avec la Reine, & ma fille, pour les divertir.* Il fallut le faire, afin de lui ôter l'inquiétude qu'elle avoit, que ces Princesses ne s'ennuyassent, paroissant n'en avoir point d'autre que celle-là.

Le soir de ce même jour, elle se confessa, puis son redoublement la prit, que les Médecins trouverent moindre.

Cet amendement remit la joie dans la famille Royale, & dans les cœurs de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. Le lendemain se trouvant mieux elle dit à Tubeuf, Surintendant de sa maison, qu'elle voyoit bien que le mal ne la pressoit pas, & qu'il pouvoit s'en retourner à Paris; que si sa fiévre redoubloit, elle le renvoyeroit quérir; & que cependanr il fît dresser son Testament, conjointement avec le Tellier.

Le Dimanche, jour de la Sainte Trinité, la Reine Mere fut assez bien de sa fiévre, qui depuis ce grand frisson avoit été toujours continue, avec des redoublemens. Elle ne fut pas si violente, & la conversation se fit à la ruelle de son lit assez agréablement. Elle nous commanda elle-même, de faire par notre entretien un petit murmure, qui malgré ses douleurs pût l'assoupir pour quelques momens. Je dis pour quelques momens; car, en l'état où elle étoit, quoiqu'elle n'en fît aucune plainte, il lui étoit impossible de reposer. Elle avoit à souffrir l'ardeur de la fiévre, & de l'éréſipelle qui lui couvroit quasi la moitié du corps. Son bras du côté de son Cancer étoit si gros, & si enflé, qu'il avoit fallu le matin couper les manches de sa che-

mise, pour la lui ôter. Elle avoit à souffrir les douleurs de son Cancer, qui étoit le pire de ses maux : elle avoit à soutenir les approches de la mort, qu'elle voyoit venir à grands pas vers elle ; mais enfin sa constance étoit encore plus grande que ses maladies, & par cette vertu, ou plutôt par la grace que Dieu lui faisoit, elle auroit pu dire avec Sénéque, mais d'une maniere bien plus admirable, puisqu'elle auroit parlé en Chrétienne, *Fiévre, Cancer, Érésipelle, douleurs, vous ne me faites point de mal ; car rien de ce que Dieu ordonne ne se peut appeller un mal.* Monsieur, quasi toujours occupé de la douleur que souffroit la Reine sa mere, lui dit ce même jour, en lui faisant quelque question sur ses maux, qu'il auroit souhaité d'en avoir la moitié. Elle lui répondit là-dessus d'un ton ferme, où la force de l'esprit & la piété de l'âme paroissoient étroitement unies ensemble : *Mon fils, cela ne seroit pas juste, Dieu veut que je fasse pénitence. Il faut présentement que je satisfasse à ce qu'il ordonne ; c'est à moi à souffrir & non pas à vous.* Et continuant d'écouter notre conversation, comme nous vînmes par hasard à parler de certains mémoires qui avoient été faits sur le Regne du

feu Roi, où elle avoit une grande part, voulant se mêler à nos discours elle nous disoit quelquefois cela est vrai, ou cela ne l'est pas, y ajoutant les choses qu'elle croyoit que l'Auteur n'avoit pas sues, ou n'avoit pas voulu dire.

Le soir du Dimanche de la Trinité le redoublement de la fiévre de la Reine Mere fut grand, & fit changer cette petite tranquillité en de nouvelles alarmes. Je devois ce jour-là m'en retourner à Paris; mais comme je vis que cette fiévre prenoit si âprement, j'en appréhendai les suites, & demeurai presque toute la nuit auprès d'elle. Elle fut fort malade, elle eut deux redoublemens, & le matin son visage me parut encore fort enflammé. Monsieur y vint, & s'assit au chevet de son lit, n'y ayant dans la ruelle que Milord Montaigu & moi. Ce Prince qui mêloit dans sa vie quelques petites apparences de dévotion, parla de Dieu à la Reine sa mere comme un homme qui auroit été consommé dans une vie d'oraison & de pénitence, & nous admirâmes qu'à son âge il pût si bien parler d'une chose si excellente, & qu'il ne connoissoit point encore par une pratique véritable & solide.

Après cette conversation de Monsieur

avec la Reine sa mere, cette Princesse voulut entendre la Messe, puis on la saigna pour la seconde fois. Elle fut mal tout le jour, & les Médecins paroissoient confondus; mais sur le soir elle se porta mieux, & je m'en revins à Paris. On nous manda le lendemain que son amendement continuoit, & même elle fut quelque temps que son Cancer lui faisoit moins de mal, parce que l'érésipelle qui avoit beaucoup purgé, avoit soulagé cette partie.

Dans les voyages que je fis ensuite à Saint-Germain, je trouvai la Reine Mere fort abattue. Il sembloit qu'elle commençoit, par son indifférence, à ne se plus compter au nombre de ceux qui vivent. Un jour que nous avions l'honneur d'être auprès d'elle la Comtesse de Flex & moi, nous lui dîmes que nous avions une grande joie de la voir en meilleur état. Elle nous répondit froidement: *Pourquoi vous autres qui m'aimez souhaitez-vous que je vive? Ne voyez-vous pas que ma vie ne sauroit plus être qu'une souffrance continuelle.* Je lui répondis par un transport de consolation & de douleur tout ensemble, qui me firent jetter des larmes: *Hé bien, Madame, vous vivrez pour souffrir, pour*

glorifier Dieu dans vos souffrances, pour soulager les pauvres, & pour nous faire plaisir à tous. Elle ne me répondit point, mais elle leva les yeux au Ciel, & joignant les mains elle fut quelque temps comme occupée en Dieu, à s'offrir à lui sans doute, pour vivre selon sa sainte volonté.

La veille de Saint Jean, étant allée à Saint-Germain, je me trouvai seule aux pieds des deux Reines, dans un petit cabinet qui étoit dans la ruelle du lit de la Reine Mere. Elle se portoit un peu mieux & commençoit à se lever. Ces deux grandes Princesses furent assez longtemps à s'entretenir de ces choses qui ne sont rien en effet, & qui paroissent de grands événemens dans les temps qu'elles arrivent, & qu'elles occupent tristement l'esprit & le cœur de ceux qui les sentent. * La Reine se trouvant alors touchée de la consolation qui se rencontre dans la confiance & l'amitié, tout d'un coup se tourna vers la Reine sa mere, & la regardant tendrement lui dit en Espagnol, les larmes aux yeux; *Mis penas no seran nada, conque Dios me guarde a mi ma-*

* Ces Princesses parloient de quelques particularités de l'amour du Roi pour Mademoiselle de la Valiere.

dre. (Mes peines ne seront rien, pourvu que Dieu me conserve ma mere.) *Mais*, continua cette Princesse en me regardant, *si la pierdo, que hare?* (Mais si je la perds, que ferai-je?) La Reine Mere voyant que ce discours m'avoit fait baisser la tête, & que touchée de ces paroles je paroissois les sentir comme je devois, regarda la Reine & puis moi, & me fit l'honneur de me dire, d'une maniere douce & tranquille : *Vous voilà toutes deux aux larmes, mais voyez-vous, il faut que la Reine & vous autres qui m'aimez, vous résolviez à me voir bientôt mourir, car enfin je n'en puis échapper, & j'ai la mort si présente, que quand je me vois passer un jour je crois que c'est une merveille à quoi je ne m'attendois pas.* Je lui répondis que malgré son mal & mes frayeurs j'espérois pourtant qu'elle guériroit par quelque maniere extraordinaire, & que je ne pouvois presque pas comprendre comment le monde pourroit subsister sans elle; mais elle se moqua de moi, & me faisant signe de la tête pour me marquer le peu d'impression que lui faisoient mes paroles, me fit voir qu'elle mettoit mes espérances au rang des choses qui ne se peuvent croire. Par-là elle me fit con-

noître aussi que sa fermeté n'étoit pas fondée sur l'ignorance du péril, ni sur aucun espoir chimérique, & qu'elle traitoit de ridicules les imaginaires consolations que nous prenions dans les paroles de ceux qui promettoient de la guérir.

Le Roi ne négligeoit rien de ce qui regardoit la vie de la Reine sa mere. Il faisoit faire des expériences à ceux qui se présentoient pour la traiter. Il lui en parloit souvent, & travailloit avec une grande application à lui trouver des remedes & des Médecins; mais pendant qu'il s'employoit à découvrir lequel seroit le plus habile, le temps se passoit, & le mal de la Reine sa mere devenoit chaque jour plus incurable. J'espérois plus en cet Alliot de Lorraine qu'en nul autre, & je pressois la Reine Mere de s'en servir; car Vallot & Guenot Médecins du Roi & de la Reine, qui avoient visité les malades qu'il traitoit, l'estimoient; & ne voyant rien de meilleur, conseilloient cette Princesse de le prendre. Elle avoit oui dire que ses remedes étoient violens; elle les craignoit, & ne pouvoit se résoudre à s'abandonner à sa conduite: elle sentoit qu'il étoit destiné non pas à la guérir, mais à être son bourreau; & un de mes plus sensibles déplaisirs est de l'a-

voir connu, & d'avoir eu part à la résolution qu'il lui fallut prendre afin de se servir de lui. Il étoit homme, & par conséquent il étoit menteur, & il nous assuroit si fortement qu'il pouvoit par son remede guérir cette illustre Princesse, qu'il étoit impossible de ne se pas laisser flatter à cette agréable pensée, d'autant plus qu'il étoit Médecin de sa profession, estimé dans son pays, déja fort accrédité, comme je viens de le dire, parmi nos plus célebres Médecins.

Quoique la Reine Mere parût fort persuadée du peu de temps qu'elle avoit à vivre, s'il entroit dans sa chambre quelque personne devant qui elle ne vouloit point montrer ses peines, elle prenoit aussi-tôt son visage riant, leur parloit des choses qu'elle savoit qui leur pouvoient plaire, entroit dans leurs intérêts, dans leurs affaires, dans leurs besoins & leurs afflictions, & sans penser à ses maux ne se souvenoit que de ceux des autres, pour leur donner de la consolation, par ses charitables soins, par ses paroles, par ses bienfaits, & par sa protection auprès du Roi.

Pendant ce petit intervalle d'amendement, le Roi alla passer quelque temps à Versailles. Il y mena la Reine, Monsieur

& Madame. Cette Princesse étoit grosse, & entroit dans son neuvieme mois : on disoit qu'elle ne se conservoit pas assez. J'en ignore la vérité, mais pour l'ordinaire les plaisirs & le repos ne se peuvent pas souvent rencontrer ensemble. Le 18 de Juillet, comme j'allois à Saint-Germain rendre mes devoirs à la Reine Mere, je rencontrai Monsieur qui venoit de Versailles où il y avoit peu de jours qu'il étoit. Il alloit voir la Reine sa mere. En passant il me fit l'honneur de me crier; *Madame est accouchée d'une fille morte.* Cette nouvelle m'étonna. Je me hâtai d'arriver, pour savoir mieux ce que je n'avois qu'à demi entendu. En entrant dans la chambre de la Reine Mere, je trouvai Monsieur seul auprès d'elle, qui étoit sensiblement affligé de ce malheur. On lui avoit dit pour le consoler que l'enfant avoit été baptisé. Il en doutoit, & comme ce qui est vrai se fait d'ordinaire sentir, il étoit touché de toute maniere de la mort de cet enfant qu'il avoit perdu avant que de le posséder. La Reine sa mere prenant part à sa tristesse, tant par l'amitié qu'elle avoit pour lui, que par les sentimens de la nature, mêla ses larmes avec les siennes, & l'exhorta autant qu'il lui fut possible à

se conformer à la volonté de Dieu. Le Duc d'Yorck, frere de Madame, avoit alors gagné une Bataille navale contre les Hollandois, dont il avoit reçu beaucoup de gloire. On crut avec raison que cette Princesse qui, avant que d'aller à Versailles, avoit reçu cette nouvelle avec crainte d'un événement contraire *, en fut fort émue, & que ce trouble, qui fut grand en elle, fut cause de son accouchement, & de la mort de son enfant; car elle étoit sensible à l'amitié de ses freres, & à la grandeur de sa maison. Monsieur même à qui on le dit, en demeura persuadé, & cela lui ôta la pensée qu'il avoit que Madame avoit contribué à cet accident en négligeant de se conserver.

Peu de jours après, la Reine d'Angleterre revint en France, à cause que l'air de Londres étoit contraire à sa santé. Elle venoit pour boire des eaux de Bourbon qu'elle avoit toujours éprouvées salutaires à ses maux. Elle arriva le vingt-cinquieme de Juillet. Ce même jour la Reine Mere retomba malade : elle eut de grandes lassitudes, & un peu de fié-

* Un homme fit entendre à Madame, ridiculement, & sans savoir ce qu'il disoit, que le Duc d'Yorck avoit perdu la Bataille.

vre. Elle fut deux jours de cette sorte que les Médecins disoient que ce n'étoit rien, mais enfin il lui sortit une tumeur sous le bras de l'autre côté du Cancer. On espéra qu'elle se résoudroit, mais ce fut en vain, car on connut qu'elle vouloit aboutir. Le jour de Sainte Anne la fiévre augmenta beaucoup; la Reine Mere souffrit de grandes douleurs, tant de la tumeur que du Cancer. Le Roi qui étoit alors à Versailles en revint pour la voir. C'étoit le lieu de ses plaisirs & celui qu'il destinoit à sa magnificence, pour y faire voir par ses trésors ce que peut un grand Prince quand il n'épargne rien pour se satisfaire. Il y menoit souvent Mademoiselle de la Valiere, & Madame étoit quelquefois de la partie. La Reine Mere qui avoit senti son absence, me fit l'honneur de me faire part du chagrin qu'elle en avoit eu. Cette vertueuse mere lui en parla, & lui dit, à ce qu'elle m'apprit, qu'il devoit croire qu'en l'état où elle étoit les peuples murmureroient contre lui, s'ils le voyoient occupé à se divertir dans un temps où elle étoit menacée d'une mort si prompte. Il lui répondit qu'elle avoit raison, qu'il voyoit bien que ses plaisirs l'emportoient trop loin, & qu'il suivroit son conseil,

ce qu'il fit en effet. Il y retourna néanmoins ce même jour pour y recevoir la Reine d'Angleterre, qui voulut en arrivant en France aller d'abord voir Madame à Versailles. Mais il n'y tarda guere : il revint le dernier jour du mois auprès de la Reine sa mere, & laissa en ce lieu toutes les Dames ses amies qui n'étoient propres qu'à la joie, & qui ne s'inquiétoient guere des maux que cette grande Princesse souffroit à Saint Germain. On devoit percer son abcès, & le Roi étoit revenu la veille que cette opération se devoit faire.

Ce même jour (le 1 Août), la Reine Mere me parut un peu mieux : elle eut quelques momens de relâche à ses excessives douleurs; Milord Montaigu & moi demeurâmes le soir jusqu'à près de minuit auprès d'elle : elle se mêla souvent à notre conversation. Il y eut même une petite histoire du jour, qui ne se peut citer, sur quoi nous disputâmes ce Lord & moi. Cette constante Princesse, appuyée sur son coude, qui étoit sa posture ordinaire quand en santé elle étoit au lit, nous dit presque en riant, *me voilà avec vous parlant comme une autre : mais avec tout cela je souffre beaucoup, & on doit demain au matin me donner* *de*

de bons petits coups de lancette dans le bras. Voilà ses mêmes mots. Nous la laissâmes néanmoins avec assez de consolation de notre part; nous imaginant qu'elle étoit mieux, & que cet abcès étant percé, il soulageroit ses autres maux.

Le Dimanche en revenant des Récolets, je rencontrai des gens qui me dirent que l'opération étoit faite, & que tout alloit le mieux du monde; car, d'ordinaire les Rois se portent toujours bien dans la Salle de leurs Gardes; & les Courtisans, qui veulent toujours flatter, croiroient manquer aux vénérables loix de la politique, de dire la vérité une seule fois en leur vie. Comme j'entrai dans la chambre de la Reine Mere, je la trouvai avec la paleur d'une personne morte en foiblesse, & avec une sueur froide. La dissipation des esprits avoit été grande. L'abcès peut-être avoit été percé trop tôt, & il étoit sorti de cette tumeur une grande quantité de sang & de pus; ce qui sans doute causoit en elle ces fâcheux accidens. La nuit avoit été bonne, & néanmoins les Médecins à son réveil lui avoient trouvé le pouls intermittent; mais ils l'avoient attribué à la crainte de la douleur. Je suis persua-

dée qu'ils ne se trompoient pas. Cette Princesse apparemment avoit senti que la nature hait tout ce qui lui est contraire, & qu'elle n'étoit pas d'accord avec son ame. La fermeté de la Reine Mere ne procédoit pas d'insensibilité; au contraire, jamais personne n'a dû tant appréhender tout ce qui se devoit appeller incommode : la grandeur de sa naissance l'avoit accoutumée à l'usage des choses délicieuses, qui peuvent contribuer à l'aise du corps; & sa propreté étoit sur cela si extrême, qu'on pouvoit s'étonner doublement quand on voyoit que sa vertu la rendoit si dure sur elle-même. Selon ses inclinations naturelles, & selon la délicatesse de sa peau, ce qui étoit innocemment délectable, lui plaisoit : elle aimoit les bonnes senteurs avec passion. Il étoit difficile de lui trouver de la toile de Batiste assez fine pour lui faire des Draps & des Chemises, & avant qu'elle pût s'en servir, il falloit la mouiller plusieurs fois pour la rendre plus douce. Le Cardinal Mazarin, la raillant souvent là-dessus dans le temps de sa parfaite santé, lui disoit que si elle alloit en Enfer, elle n'auroit point d'autre supplice que celui de coucher dans des draps de Hollande. Il est donc à croire que la force de son es-

prit, qui paroissoit la soutenir contre la nature, l'amour propre & l'habitude, n'avoit pu empêcher que la vue de la lancette ne lui fît quelque horreur, & son ame résistant contre l'agitation du cœur, lui fit souffrir sans doute un rude combat. L'opération qu'on venoit de lui faire, avoit été excessivement douloureuse : cependant elle n'avoit point crié, n'avoit fait aucune plainte, & n'avoit montré aucune foiblesse; au contraire, l'excès de la douleur, au-lieu de l'emporter hors d'elle-même, l'ayant comme liée davantage à Dieu, elle s'écria dans le temps que l'on perça son abcès où il fut nécessaire de réitérer plusieurs coups de lancette, *ha ! Seigneur, je vous offre ces douleurs : recevez-les pour satisfaction de mes péchés. Je les souffre de bon cœur, Seigneur, puisque vous le voulez.* Après cette cruelle souffrance, cette courageuse Princesse demeura long-temps comme en foiblesse, son pouls continua d'être mauvais, & ses sueurs froides qui continuerent aussi firent juger aux Médecins qu'elle alloit mourir. On résolut de ne lui en parler que le soir, après qu'elle seroit pansée; mais on ne lui céla pas qu'elle avoit le pouls inégal. Elle s'apperçut aussi-tôt de

l'état où elle étoit : car à quatre heures après midi, ayant l'honneur d'être seule auprès d'elle à la ruelle de son lit, elle me demanda ce que disoient les Médecins, & lui ayant répondu tristement qu'ils la croyoient mal, elle ne s'en étonna point, & trouva qu'ils avoient raison. Le Roi, la Reine, & Monsieur étoient affligés, & chacun plaignoit son propre malheur. Le soir quand on pansa cette Princesse, tous les intéressés à sa vie étoient dans l'inquiétude que donne la crainte de perdre ce que l'on aime. Sa plaie se trouva seche, flétrie & noire ; son Cancer se trouva de même en mauvais état. Elle avoit le pouls foible & intermittent, & ses foiblesses qui continuoient firent juger aux Médecins, qu'elle n'avoit plus guere de temps à vivre. On se hâta de l'avertir du danger où elle étoit, & l'Abbé de Montaigu, qui lui avoit toujours promis de lui dire quand il seroit temps de penser à mourir, s'approcha d'elle, pour lui apprendre qu'il falloit partir. Elle reçut cette nouvelle comme une personne préparée à ce grand voyage de l'éternité ; & qui par ses pensées ordinaires étoit accoutumée à la mort. Elle se pressa aussi-tôt de faire ce qu'il falloit faire pour mourir ; mais ce fut avec sa tran-

quillité ordinaire, & le calme de son ame ne parut point troublé de ce qui trouble tous les hommes. Elle appella son Confesseur, & après s'être confessée, on lui apporta le Saint Viatique. Elle avoit eu tout le jour la paleur de la mort sur le visage : elle avoit été quasi toujours en foiblesse; mais à la vue de son Créateur, toutes ses forces lui revinrent, & ses yeux parurent embrasés de l'amour de Dieu. Toute la Famille Royale, & ceux qui eurent l'honneur de la voir, remarquerent qu'elle n'avoit jamais été si belle qu'elle le parut alors. L'Archevêque d'Auch, son grand Aumonier, lui administra le Saint Sacrement, que le Roi & Monsieur allerent chercher à la Paroisse, avec l'accompagnement & le respect dus au maître des Rois. Cet Archevêque tenant Notre-Seigneur entre ses mains, dit de belles choses à cette auguste Reine. Il y avoit long-temps qu'il avoit l'honneur d'être à elle, & en lui donnant l'Auteur de la vie, il etoit entiérement pénétré de l'horreur de la mort. Ses larmes furent suivies de sanglots & des soupirs de tous ceux qui étoient dans la chambre de cette Reine, si regrettée & si digne de l'être. Elle seule paroissoit contente; & vu le calme où elle étoit,

tre mere parla au Roi par plusieurs reprises, & à Monsieur aussi. Elle recommanda au Roi les choses qu'elle desiroit qu'il fît, dont par hasard j'en entendis une, qui fut de faire achever le Val-de-Grace. Elle appella tous ses Enfans, & leur dit, *venez, mes chers enfans, recevoir ma bénédiction.* Ces quatre personnes, c'est-à-dire le Roi, la Reine, Monsieur & Madame *, se jetterent alors à genoux devant elle, & lui baisant la main, qu'ils baignerent de leurs larmes, reçurent sa bénédiction, pour eux, & pour leurs enfans. La Reine leur mere leur dit, en les bénissant, ces belles paroles dignes d'être remarquées, *qu'elle prioit Dieu de les bénir, qu'elle leur commandoit de l'honorer & de le craindre, qu'elle les conjuroit de penser à leur salut, & que c'étoit la seule grande affaire qui leur importât;* puis les pria de se retirer. Elle appella aussi-tôt après l'Archevêque d'Auch, & lui dit qu'elle le prioit de l'assister à la mort. Elle fit approcher son Confesseur, qu'elle entretint encore longtemps, & par plusieurs reprises. Il y eut des personnes qui lui vinrent parler de quelques affaires; mais elle pria qu'on ne lui parlât plus que de Dieu, & de ce qui re-

* Madame, quoique foible de sa couche, étoit revenue ce même jour de Versailles.

gardoit son salut. L'Archevêque d'Auch lui fit un grand discours sur les miséricordes de Dieu, sur la terreur de ses jugemens, & sur la crainte & la confiance qu'on devoit avoir de lui & en lui. J'eus l'honneur d'être toute la nuit seule de femme auprès d'elle, honneur que je tiens bien cher. La Comtesse de Flex, sa Dame d'Honneur, étoit alors à Paris, auprès de la Duchesse de Foix, sa belle-fille, qui se mouroit, & la Duchesse de Noailles, sa Dame d'Atour, étoit allée aux Eaux. Cette admirable Princesse desira que je lui lusse quelques Chapitres de Gerson, car elle avoit toujours aimé ce Livre. Je le fis & je lui cherchai, en présence de l'Archevêque d'Auch, ceux qui parloient de la mort & de la nécessité de souffrir pour Jesus-Christ. J'en trouvai de beaux & propres à consoler son ame. Elle en goûta la beauté, & souvent elle disoit avec consolation; *Ah! que cela est beau!* & me commandoit de recommencer les endroits qui la touchoient le plus. L'Archevêque lui dit qu'elle alloit quitter une Couronne corruptible pour en posséder une éternelle, mais que pour obtenir cette derniere de la miséricorde de Dieu, il falloit lui offrir de bon cœur celle qu'elle avoit pos-

séđée

fédée fur la terre. Elle lui répondit : *Hélas ! ce Sacrifice eft peu de chofe. J'eftime ma Couronne comme de la boue.* L'Archevêque d'Auch fe retira, & Milord Montaigu auffi, pour la laiffer un peu en repos, & les Dames de fa chambre qui la veilloient s'étant endormies fur leurs lits de veille, je demeurai feule auprès d'elle. Dans cet inftant il fembla qu'en elle la nature, laffe de tant fouffrir, & d'une fi longue application d'efprit, lui demandoit du repos; mais elle fentant qu'elle avoit trop de fommeil, tout d'un coup fe réveilla, & me fit l'honneur de me dire, en fe retournant vivement & avec effort de mon côté : *Je ne veux pas m'endormir, de peur de mourir fans y penfer.* Je lui dis que graces à Dieu, je ne la voyois pas en cet état, & qu'elle feroit bien de fe repofer. Je repris ma lecture, & enfin elle s'endormit. A trois heures on la panfa, & on lui changea d'onguent. Elle dormit enfuite encore quelques heures, & me fit l'honneur de me dire à fon réveil : *Qu'elle s'étonnoit de fon pouls qui continuoit à être fi mauvais, parce qu'alors elle fe fentoit mieux & plus forte.* J'appellai les Médecins pour voir comment il étoit. Ils le trouverent tou-

jours de même, & par conséquent elle paroissoit être aussi mal. Monsieur vint la voir le matin (le 3 Août), & se tint longtemps auprès d'elle. Sur les huit heures, Beringhen, qu'on appelloit Monsieur le Premier, entra dans sa chambre : il étoit un de ses plus anciens serviteurs; j'en ai parlé en plusieurs autres endroits de ces Mémoires. Quand elle le vit elle lui dit : *Monsieur le Premier, il nous faut quitter.* Il lui répondit froidement, selon sa maniere ordinaire de parler & d'agir, qui paroissoit toute de glace : *Vous pouvez penser, Madame, avec quelle douleur vos serviteurs reçoivent cet Arrêt; mais ce qui peut nous consoler, c'est de voir que Votre Majesté échappe à de grandes douleurs, & de plus à une grande incommodité, particuliérement elle qui aime les bonnes senteurs; car ces maux sur la fin sont d'une grande puanteur.* Le Maréchal du Plessis parut en cet instant. Elle n'avoit rien répondu à Beringhen; mais regardant celui qui venoit d'entrer, elle lui fit un petit Sermon sur la nécessité de quitter la vie & de faire pénitence. Elle en fit autant au Maréchal d'Aumont, qui parut aussi devant elle: & voyant d'Herval derriere les autres, qui étoit Huguenot, & qui sous l'admi-

nistration du Cardinal Mazarin avoit servi le Roi dans ses Finances, elle souhaita, en s'adressant à lui, que Dieu lui fît la grace de le convertir. Monsieur qui étoit assis au chevet de son lit, accompagnoit de ses larmes toutes les paroles de la Reine sa mere; & continuant de mêler à sa douleur quelques sentimens de piété, il faisoit espérer, par les choses qu'il lui disoit, qu'un jour malgré les foiblesses dont il pouvoit être capable, il suivroit les traces de la Reine, son illustre mere.

La Reine Mere avoit mandé le Tellier & Tubeuf. Ils arriverent alors, & quand elle les vit, elle appella Mademoiselle de Beauvais, qui par son mérite & par sa vertu avoit acquis dans son estime l'avantage d'être préférée à sa mere dans les confiances d'honneur & de distinction. Elle lui commanda d'ouvrir son cabinet, & de leur donner un mémoire écrit de sa main où étoient ses dernieres volontés, elle le leur donna, en leur ordonnant d'aller écrire son Testament. Peu de temps après elle le signa, & l'envoya au Roi, le priant de le lire; mais il le signa sans le voir. La Reine sa mere lui en sut gré, & le conta publiquement comme une action louable,

& qui l'avoit obligée. Après toutes ces choses faites avec tant de repos & de paix elle s'endormit, & à ce second réveil son pouls parut meilleur. On la pansa, sa plaie se trouva aussi en meilleur état, & on lui fit prendre des cordiaux qui lui firent un grand bien.

Après midi les Médecins conclurent à purger la Reine Mere. On lui donna une médecine, dont elle sentit du soulagement. Dans cet instant une grande joie se répandit dans la Cour, mais comme sa purgation l'avoit travaillée, son pouls parut tout de nouveau foible & mauvais, & on retomba dans les mêmes frayeurs du jour précédent. Cependant après avoir pris de la nourriture & repu son ame de quelques Chapitres de l'Imitation que je lui lus, elle s'endormit & eut une assez bonne nuit. Le Mardi son pouls changea & devint meilleur; elle eut de grandes douleurs à son Cancer, sa plaie lui en causoit aussi de grandes; mais malgré ce mauvais état les Médecins donnerent au Roi & à toute la famille Royale, l'agréable nouvelle qu'elle étoit hors de danger.

Les grands maux de la Reine Mere n'étoient pourtant pas finis, & ce que l'on appelloit amendement étoit pour

elle une funeste & cruelle maladie. Quand ces deux tristes journées du Dimanche & du Lundi furent passées, je dis à cette constante Princesse, que j'avois admiré la fermeté qu'elle avoit eue à la vue quasi certaine de la mort, & que j'en avois été étonnée. Elle me fit l'honneur de me répondre, non comme une fanfaronne, mais avec une humble sincérité: *Personne n'est bien-aise de mourir, mais il est vrai que Dieu me fait cette grace d'en être moins troublée que les autres.*

Le Roi alors pressé par lui-même, & par la nécessité de trouver des remedes au mal de la Reine sa mere, lui parla de quitter Gendron. Elle s'y résolut aussitôt par le mauvais état de son Cancer, qui bien loin d'être durci étoit ouvert de tous côtés, & de son sein qui en plusieurs endroits étoit plein de trous. Dans cette extrêmité, & suivant le conseil des Médecins, elle se mit entre les mains d'Alliot, dont beaucoup de personnes zélées pour sa conservation eurent une grande joie, car on espéra que peut-être il pourroit ou la guérir, ou la faire vivre plus long-temps; mais étant mandé il dit qu'il la trouvoit trop malade pour lui pouvoir appliquer ses remedes, & pour en espérer quelque bon succès. Le

Roi lui commanda d'y travailler & d'y faire son possible.

Les Médecins, après plusieurs consultations, conclurent que pour exposer la Reine aux remedes d'Alliot il falloit la faire rapporter à Paris; mais l'état où elle étoit paroissoit rendre la chose impossible; les douleurs de son Cancer étoient excessives, son abcès ne rendoit pas des matieres louables, elle étoit foible, & les Médecins même n'osoient espérer en elle assez de force pour pouvoir souffrir cette fatigue avec tous ses maux. Ils la firent partir de Saint-Germain, parce qu'ils crurent sans doute que le Roi le desiroit. Je n'ai pu en imaginer d'autre raison, attendu que celles qu'ils alléguerent n'étoient point bonnes, puisque les Rois en tous lieux peuvent être servis également, & que c'est un des avantages de leur grandeur que d'avoir qùand ils le veulent des personnes capables dans tous les Arts, qui les suivent & les peuvent secourir. On coucha donc cette grande Princesse dans une chaise couverte de velours noir, vêtue d'un manteau de taffetas gris. Elle y fut mise à l'entrée de sa chambre, assistée du Roi, de la Reine, de Monsieur & de Madame: on la porta doucement dans cette petite

machine, qu'on fit ſuivre par ſes Officiers, qui portoient des cordiaux & du vinaigre, pour lui en donner ſi elle tomboit en foibleſſe. Il me fut impoſſible de la voir dans cette eſpece de tombeau ſans m'attendrir ſur elle par mille penſées différentes, mais toutes fâcheuſes, & faire de grandes réflexions ſur la miſere humaine, qui aſſujettit à ſes dures loix & à ſes ſouffrances les premieres perſonnes du monde, ſouvent avec plus d'amertume & moins de liberté que les moindres créatures de la terre.

Vu l'état où étoit cette illuſtre malade, on crut avec raiſon que l'air la feroit évanouir, mais ce fut tout le contraire. Elle s'en ſentit plus forte, & quand elle fut arrivée à Nanterre, & quelle ſe trouva dans une grande ſalle des Religieux de Sainte Génevieve, où ſans ſortir de ſa chaiſe elle alla ſe repoſer, elle nous fit l'honneur de nous dire qu'elle étoit mieux. Elle y dîna même avec aſſez d'appetit, & mangea d'un poulet avec une ſauce, où il y avoit des capres. Je marque cette particularité, parce que je me ſouviens avec douleur de la joie que nous eûmes dans ce moment; car il ſembloit nous aſſurer que dans ſon tempérament ſe trouveroit la force de réſiſter à ſes

maux. Nous dinâmes même avec le plaisir que l'espérance donne à ceux qui ont sujet de craindre un grand malheur qu'ils desirent ardemment de pouvoir éviter; & déjà nous pensions voir Alliot faire des merveilles.

La Reine Mere ayant repris sa route, arriva heureusement au Val-de-Grace, où il y avoit long-temps qu'elle desiroit d'être. Aussi-tôt qu'elle se vit dans cette sainte maison, elle témoigna qu'elle en ressentoit de la consolation; & en se mettant dans son lit, elle dit à l'Abbesse: *Me voilà contente. Que Dieu dispose de moi à sa volonté.* La nuit suivante, elle fut fort malade: l'agitation du jour précédent avoit empiré sa plaie; & le lendemain la gangrenne y parut. Les Médecins alors, non contens d'être à Paris, ne trouverent pas commode d'aller tous les jours au Val-de-Grace; ils dirent tous qu'il falloit rapporter la Reine Mere au Louvre, & qu'il étoit impossible de la secourir en ce lieu, où les portes ne pouvoient s'ouvrir qu'avec de grandes cérémonies. A la vérité, je crois que la complaisance y eut encore beaucoup de part, & qu'ils en augmenterent les raisons, dans la pensée qu'ils eurent que ce retour ne déplairoit pas au Roi ni à toute la

Cour; car c'étoit une grande fatigue, non-seulement pour les personnes Royales, mais pour les Officiers de cette Princesse, de faire de fréquens voyages si loin. Madame de Beauvais *, que la nécessité du service avoit fait rapprocher de la Reine Mere, conclut à la faire sortir du Couvent. Elle cria fortement contre cette demeure, & dit qu'il étoit même impossible d'y trouver des œufs frais. Je suis persuadée que si le Roi eût cru que la Reine sa mere eût eu tant de peine à quitter cette retraite, comme elle en avoit en effet, il n'auroit jamais souffert qu'on lui eût fait cette violence, & auroit eu horreur, sans doute, de la complaisance des Médecins, qui l'auroient privé de la satisfaction qu'il auroit eue de faire plaisir à la Reine sa mere; mais comme ils crurent tous qu'il ne seroit pas fâché d'éviter de la peine, il n'y eut point d'exagérations qui ne furent faites pour prouver à la Reine Mere la nécessité de sortir du Val-de-Grace. Ainsi le Roi se laissa persuader facilement à la priere de revenir au Louvre; & de cette maniere elle fut privée d'une consolation qu'elle avoit toute sa vie paru desirer.

* Premiere Femme de Chambre, disgraciée par beaucoup de bonnes raisons.

Après donc que par tant de bruit on eut fait résoudre la Reine Mere à partir, on lui mit de l'eau de chaux dans sa plaie, & on la remit dans sa chaise pour être rapportée au Louvre. Je n'avois point été lui rendre mes devoirs le matin de ce terrible jour *. Monsieur à qui j'allai à son réveil demander des nouvelles de la Reine sa mere, me fit l'honneur de m'apprendre son retour, & que la gangrenne étoit à sa plaie. Je crus pour cette fois que nous l'allions perdre, & que la nature affoiblie en elle ne pourroit résister à ce dernier accident. Je ne doute pas non plus, qu'elle ne fût affligée de n'avoir pu demeurer au Val-de-Grace; & je courus au Louvre attendre qu'elle arrivât. En entrant dans son balustre, où elle fut apportée dans la même chaise qui lui avoit servi pour venir de Saint-Germain à Paris, elle me vit, & me fit l'honneur de me regarder avec des yeux qui me firent bien vîte connoître ses sentimens. Je lui dis en m'approchant d'elle, que je louois Dieu de voir qu'elle pratiquoit les vertus des Filles de Sainte Marie, dont une des principales est de rompre leur volonté en toutes choses. Elle me répondit seu-

* Je logeois au Palais-Royal.

lement, en haussant les épaules, & levant les yeux au Ciel. On la mit au lit, on redoubla l'eau de chaux, & ses douleurs redoublerent aussi. Elles furent si extrêmes & si excessives, que de son aveu, elle se vit une des nuits suivantes prête d'entrer dans le désespoir. Sa constance & sa douleur combattirent alors avec une égale force l'une contre l'autre; mais enfin sa douleur étant arrivée au dernier période, cette admirable Princesse une seule fois s'écria qu'elle n'en pouvoit plus. La Comtesse de Flex, qui étoit revenue auprès d'elle, s'en étant approchée, & lui voulant représenter qu'il falloit souffrir sur la Croix avec Jesus-Christ : à une harangue si Chrétienne la Reine Mere accablée de cette horrible souffrance, mais toute remplie de foi, lui répondit ces admirables paroles, *Ah ! Madame, ne me dites rien : je sens que je perds la raison ; & dans l'état où je suis, j'aurois peur de ne pas recevoir ce que vous me diriez avec assez de respect.* Après avoir été quelques jours dans cet état, les remedes enfin surmonterent la gangrene; mais son ulcere demeura en si mauvais état, qu'il fut jugé de tous les Médecins être un second cancer, ou un ulcere chancreux : ils eurent

de la peine à prononcer l'Arrêt de sa mort. Les uns furent quelque temps à dire qu'elle avoit peu de temps à vivre : d'autres, que la chaleur naturelle lui manquoit, & qu'elle avoit le pouls intermittent. Alliot disoit qu'il ne la trouvoit pas en état de lui appliquer ses remedes: & nul d'eux enfin ne lui donnoit aucune espérance, ni de guérison, ni de vie.

La Reine Mere demeura dans cet état jusqu'au vingt-deuxieme Août, qu'elle se trouva tout-à-coup beaucoup mieux. Sa plaie devint plus belle : au-lieu qu'auparavant elle s'enfonçoit chaque jour, elle commença de se remplir, & de se mondifier, & sa fiévre diminua tout-à-fait; si bien que cette Princesse par son amendement, fut trouvée capable de supporter les remedes d'Alliot. Il commença pour notre malheur de les y appliquer le vingt-quatrieme du même mois (Août), & cette constante Reine, sortant d'un tourment, rentra tout aussi-tôt dans un autre, qui ne fut guere moins violent; mais qui fut beaucoup plus long. D'abord Alliot, pour engager cette illustre Malade à ses cruautés, adoucit la force de ses remedes, & dans ce commencement il y eut de petits intervalles, où les Méde-

cins firent espérer à la Reine Mere quelque bon succès de la Science de cet Homme. Ils mortifioient la chair, & ensuite on la coupoit par tranches, avec un rasoir. Cette opération étoit étonnante à voir. Elle se faisoit les matins & les soirs, en présence de toute la Famille Royale, des Médecins, Chirurgiens, & de toutes les Personnes qui avoient l'honneur de servir cette Princesse, & de l'approcher familiérement. Elle avoit sans doute de la peine d'exposer une portion de son Corps à la vue de tant de personnes, où ce monstre de Cancer qu'elle portoit au sein n'empêchoit pas qu'il n'y eût encore de quoi l'admirer; mais comme alors elle savoit juger sainement des choses de ce monde, elle ne regardoit plus en elle, ce qui avoit été le sujet de sa vanité, qu'avec une sainte horreur & une sainte colere contr'elle-même, qui lui faisoit desirer d'en faire de continuels sacrifices à la Justice Divine. Elle se voyoit couper la chair, avec une patience & une douceur estimable: & souvent elle disoit, qu'elle n'auroit jamais cru avoir une destinée si différente de celle des autres Créatures : *Que personne ne pourrissoit qu'après la Mort, & que pour elle Dieu l'avoit condamnée à*

pourrir pendant sa vie. Dans tous ces temps-là, elle souffroit toujours beaucoup; mais ses douleurs s'augmenterent excessivement, quand les remedes d'Alliot approcherent de la chair vive. Elle en vint enfin à une telle extrêmité de souffrance, qu'ayant perdu l'usage de dormir, on lui faisoit prendre toutes les nuits du jus de Pavot. Par-là seulement elle pouvoit trouver quelque relâche à ses douleurs; &, quoiqu'il fût aisé de juger que ce remede la conduiroit plus vîte à la mort, il étoit impossible d'en blâmer l'usage, parce que ce soulagement si funeste mettoit quelques momens d'intervalle à la longueur de son supplice. Il y eut néanmoins des jours & des temps, que Vallot & Guenaut, après l'avoir tant de fois condamnée, dirent qu'elle ne mourroit point de son Cancer; mais ils se tromperent en tout, & jamais je ne les ai vus faire des jugemens certains de cette maladie.

Malgré les maux dont le corps de la Reine Mere étoit accablée, son ame toujours occupée à bien faire, la faisoit agir incessamment pour le bien de tous, soit pour le général, soit pour chaque particulier. Comme je savois qu'elle avoit de bonnes intentions pour le Duc &

la Ducheſſe de Navailles, qu'elle honoroit de ſon eſtime & de ſon ſouvenir, je lui en parlai, & lui fis voir qu'il étoit de ſa bonté de les protéger fortement auprès du Roi, afin de faire finir leur exil. J'engageai l'Abbé de Montaigu à les ſervir, & tous deux nous fîmes réſoudre la Reine Mere d'en parler au Roi. Elle le fit, & de la plus forte maniere qu'il lui fut poſſible. Le Roi lui répondit favorablement à l'égard du Duc de Navaille, diſant, comme il avoit accoutumé de le dire, qu'il étoit homme de bien, qu'il l'avoit bien ſervi, & qu'il conſentiroit volontiers qu'il fût auprès de lui, comme toutes les autres perſonnes de qualité de ſon Royaume. A l'égard de la Ducheſſe ſa Femme, le Roi dit à la Reine ſa mere, qu'il ne vouloit point encore la voir, & qu'il la ſupplioit de ne lui rien demander pour elle. La Reine Mere ſe contenta pour lors de faire revenir ſon Mari, & dit au Roi qu'elle ne lui demandoit rien pour elle, puiſqu'il ne le vouloit pas; mais qu'elle le prioit de trouver bon qu'elle mandât au Duc de Navailles, qu'il pouvoit revenir à la Cour : mais ayant trouvé, ſelon mon avis, qu'il ſeroit plus à propos qu'elle ordonnât à Monſieur le Tellier de le fai-

re, elle l'envoya chercher le lendemain, & lui en parla. Ce Ministre, qui avoit toujours fait une ancienne profession d'être des amis de ce Seigneur, & qui l'étoit en effet pour les choses faciles à faire, parut recevoir ce Commandement avec beaucoup de froideur, & dit seulement à la Reine Mere, qu'il lui obéiroit. Je vis venir ce Ministre recevoir les ordres de cette Princesse; mais quoique je fusse assez persuadée de ses bonnes intentions, je ne voulus point lui faire paroître avoir part à ce secret, de peur d'affoiblir dans son Esprit cette importante Protection, & demeurai dans l'attente du succès que les paroles de la Reine Mere pourroient produire. Je me contentai d'écrire à mes Amis, qu'ils auroient des nouvelles par les grandes voies, & qu'on devoit leur mander quelque chose qui leur importoit. Je ne m'expliquai pas davantage, parce que ne doutant quasi pas que la Reine Mere ne fût obéie, je voulus leur laisser le plaisir d'être agréablement surpris, par un Courier de la part du Roi & de la Reine sa mere. Le Courier n'arriva point, & par toutes les Lettres qu'ils m'écrivoient, il me paroissoit qu'on les laissoit chez eux paisiblement. Quand je vis quinze jours passés

passés dans cet oubli, j'en parlai à la Reine Mere, qui s'en étonna. L'Abbé de Montaigu par ses ordres, alla savoir de le Tellier d'où procédoit ce silence, & lui dire qu'elle trouvoit étrange de n'entendre nulle nouvelle du Duc de Navailles. Le Tellier parut surpris de cette Harangue, & dit qu'il avoit représenté à la Reine Mere, quand elle lui avoit fait l'honneur de lui parler de cette Affaire, le mauvais effet que devoit avoir sa bonne volonté pour cet Exilé, & qu'il ne lui avoit point conseillé de mander le Duc de Navailles, avouant à Milord de Montaigu, qu'il en avoit parlé au Roi, mais qu'il n'avoit pas trouvé à propos qu'il fît ce que la Reine sa mere lui avoit commandé. Il lui dit aussi en confidence, que le Roi ne pouvoit souffrir que le disgracié reçût des Graces par d'autres mains que par les siennes. Je ne fus pas surprise de ce sentiment, le génie du Roi le conduisoit toujours à vouloir toute la Gloire pour lui; suivant en cela les maximes ordinairement pratiquées par les Souverains. Il est à croire de plus, que le Ministre, qui étoit habile, & aussi intéressé à la conversation de sa faveur, que le Roi, en qualité de Roi, le pouvoit être au soutien de son autorité,

lui avoit dit sur ce sujet tout ce qui pouvoit plaire à un Maître, qui vouloit que toutes choses parussent procéder de sa propre volonté. La crainte, qu'il eut peut-être, qu'on le pût soupçonner de favoriser les Exilés, augmenta ses complaisances; car les amis, qui ne veulent rien hasarder, sont quelquefois plus dangereux en ces occasions, que les ennemis déclarés. Je ne veux pas dire positivement, que le Tellier ait été tel que je l'en soupçonnai alors; mais, comme dans le nombre de ses amis, il étoit lui-même celui qu'il aimoit le mieux, je crois qu'il entra naturellement dans les maximes de la fausse gloire du Roi, & qu'il applaudit facilement à ce qui passe parmi les Politiques pour une habileté nécessaire. Je rendis compte à la Reine Mere, de ce que Milord Montaigu m'avoit dit, & lui appris la réponse de le Tellier. Cette Princesse qui, malgré toutes ses douleurs, avoit toujours de l'application aux intérêts de ceux qu'elle honoroit de sa bienveillance, me fit l'honneur de me dire vivement, & avec un peu d'émotion, que M. le Tellier avoit tort de n'avoir pas fait ce qu'elle lui avoit commandé; qu'il étoit foible & mauvais ami; & qu'il avoit menti, voilà ses

propres mots), quand il disoit qu'il l'avoit conseillée de ne pas mander au Duc de Navailles de venir ; concluant enfin qu'elle vouloit lui en parler encore. Elle le fit, & lui soutint qu'elle avoit la parole du Roi, & qu'elle vouloit absolument qu'il envoyât de leur part un Courier à ce Duc. Le Tellier, ne se rebutant point, lui fit mille & mille difficultés, & lui dit, *qu'il étoit ami du Duc de Navailles ; mais qu'il ne convenoit pas pour son propre intérêt qu'il revînt si-tôt.* La Reine Mere lui décida cette affaire, en lui disant ces mêmes paroles : *Monsieur le Tellier, le Roi mon fils est trop honnête homme, & trop raisonnable, pour manquer à la parole qu'il m'a donnée. Je veux que vous mandiez le Duc de Navailles, de sa part, & de la mienne ; &, en même-temps, je vous permets de l'instruire de toutes vos difficultés, & de lui écrire qu'il choisisse, de venir voir le Roi & moi, ou de suivre vos conseils.* Après que cette Royale sentence eut été donnée, deux jours après, qui fut le dixieme, un Jeudi au soir, le Roi vint trouver la Reine sa mere, & lui dit publiquement, que comme il savoit la bonne volonté qu'elle avoit pour Navailles, il venoit lui dire qu'il l'avoit destiné

pour commander dans les Pays d'Aunis, la Rochelle, & Brouage, à la place du Duc de Nevers, qui étoit en Italie. La Reine Mere reçut cette nouvelle avec joie. Elle lui en donna la premiere des louanges infinies, & ne fit jamais aucun semblant de lui avoir parlé en faveur de ce Duc. Toute la Cour loua le Roi, & tous admirerent sa générosité, d'avoir pardonné à un homme qui lui avoit déplu, le comblant de bienfaits, lorsqu'il paroissoit n'oser seulement espérer son pardon. Le Roi lui-même envoya un Courier au Duc de Navailles, lui porter de sa part les Patentes de ces grands Gouvernemens, qui engageoient les disgraciés à demeurer hors de la Cour, où il ne les vouloit pas. Cet habile Prince, pour les empêcher d'y venir, & contenter la Reine sa mere, avoit trouvé cette louable invention, qui en effet étoit avantageuse pour les malheureux, satisfaisante en quelque façon pour la Reine sa mere, & glorieuse pour lui. Elle pouvoit même être utile à son service, parce que le Duc de Navailles étoit propre à le bien servir dans ce poste si considérable, où il falloit un homme fidele & capable des grandes choses. On peut juger par cette conduite du Roi,

combien il étoit avide de gloire, puisqu'il n'en vouloit pas même laisser les miettes à la Reine sa mere. C'étoit en être trop glouton; mais la faim qui causoit cette gloutonnerie, toute défectueuse qu'elle est, a toujours été remarquée dans tous les grands Princes, & a été en plusieurs la source de toutes leurs belles actions. Le Roi vouloit tenir les Grands de son Royaume attachés à lui par la voie de ses bienfaits, comme la plus belle & la plus forte : il desiroit réunir tout à lui; & par sa conduite, on peut voir qu'en cette occasion toute la finesse de Louis Onze le devoit céder à la sienne. Elle lui devoit être aussi plus honorable, étant exempte de toute malice, & suivie de bons effets. Il falloit seulement, pour contenter la Reine sa mere, accompagner cette ambitieuse & délicate jalousie de sincérité; car elle étoit capable d'entrer en confidence avec lui sur ses intérêts, & incapable d'en avoir quelqu'un qui pût lui nuire. Personne donc ne parla de cette Princesse, & peu des gens ont su la part qu'elle avoit eue à la belle action que le Roi avoit faite. Je lui dis un jour sur cela, pour la divertir, que j'avois envie de dire tout haut qu'elle méritoit de partager cette gloire que l'on donnoit tou-

te entiere au Roi, & que je voulois qu'elle fût louée, aussi bien que lui. Elle me défendit sérieusement d'en parler à qui que ce fût, & me fit l'honneur de me dire : *Ce que je voulois faire est fait, & d'une maniere plus avantageuse pour ces pauvres gens ; car le Roi ne les voulant pas voir leur a donné plus que je n'aurois osé lui demander. Graces à Dieu*, me dit-elle encore, *je ne me soucie point des louanges : je suis bien-aise que le Roi les ait toutes ; je souhaite qu'il vive assez vertueusement pour les mériter.*

Le Duc & la Duchesse de Navailles reçurent le Courier du Roi avec beaucoup de joie & de reconnoissance envers lui. A l'égard de la Reine Mere, dont ils surent par mes lettres les bontés, ils n'oserent s'en vanter, & ils observerent un grand silence sur tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à cette Princesse. Outre les raisons qu'ils eurent de se taire, ils en purent avoir une autre que j'ai toujours remarqué être naturellement écrite dans le cœur de ceux qui reçoivent des graces de la Cour. Ils ne veulent les devoir qu'à celui qui en est le Maître, & croyent que les apparences de leur gratitude l'obligera à leur en faire de nouvelles. L'orgueil humain les empêche

aussi d'avouer que les soins & les applications de leurs amis méritent qu'ils leur aient grande obligation des choses qu'ils obtiennent, croyant qu'elles sont dûes à leurs services & à leur dignité.

La Reine Mere ne se contentant pas de répandre ses charitables soins sur les particuliers, voulut aussi avant que de mourir travailler à la confirmation de la Paix qu'elle avoit faite entre le Roi son fils & le Roi son frere. Dans ce dessein elle ordonna au Marquis de las Fuentes, Ambassadeur d'Espagne en France, d'écrire à ce Prince selon ses intentions, & de lui mander qu'elle lui conseilloit de penser à disposer de ses affaires, en sorte qu'il laissât la Paix dans l'Europe tout-à-fait affermie; que de bonne foi il fît quelque raison au Roi son fils sur les justes prétentions qu'il avoit sur la Flandre, vu que par les Loix de ces Provinces elles paroissoient devoir appartenir à la Reine. Ses légitimes souhaits n'eurent pas le succès qu'elle avoit desiré; elle eut au contraire le déplaisir de perdre ce frere qu'elle avoit tant aimé, sans qu'elle pût espérer de laisser sa famille dans la possession assurée d'un bien qu'elle leur avoit procuré avec tant de soin.

La nouvelle de la mort du Roi d'Es-

pagne arriva à la Cour le vingt-septieme Septembre, & ce Prince étoit mort le dix-septieme du même mois. La Reine ce jour-là étoit allée aux Carmelites. Le Roi lui manda de revenir au Louvre chez elle dans sa chambre où il l'attendoit, & de ne point entrer chez la Reine leur mere avant que de l'avoir vu. La Reine revint aussi-tôt pleine d'inquiétude & de trouble de ce que le Roi lui venoit de mander. Cette Princesse étant chez elle lui demanda le sujet de son retour, & si la Reine sa mere étoit plus mal? Le Roi lui dit que non, mais qu'il avoit de mauvaises nouvelles à lui dire, & qu'il étoit fâché de lui apprendre que le Roi son Pere étoit extrêmement malade. La Reine voyant bien que ce qu'il disoit vouloit dire qu'il étoit mort, s'écria, & lui dit: *Je l'ai perdu; dites-le moi, je vois que ce n'est que trop vrai. Devinez-le*, lui dit le Roi, *car je ne vous le puis dire.* Cette Princesse alors n'en pouvant plus douter, se jetta toute pamée de douleur entre les bras du Roi, & pleura excessivement. Elle en fut si véritablement affligée, qu'elle força le Roi d'accompagner de quelques larmes celles qu'elle répandit en grande abondance. Après avoir passé ces premiers sentimens, qui à notre hon-

te ne passent en tous que trop briévement, elle se mit au lit, & le lendemain elle y fut encore jusqu'au soir; mais voulant voir la Reine sa mere, elle jetta un manteau de deuil sur elle, & descendit dans sa chambre. Cette Princesse, quasi mourante, apprenant cette même nouvelle, avoit pleuré, & dit seulement, parlant du Roi son frere, qu'elle le suivroit bientôt. Quand elle sut que la Reine venoit la voir, elle nous commanda à toutes de sortir de sa chambre, afin sans doute de pouvoir se plaindre de leur perte commune avec plus de liberté. Ces deux grandes Princesses s'embrasserent avec la douleur & les larmes que méritoit la tendresse que ce Prince, qu'elles regrettoient, avoit toujours eué & pour l'une & pour l'autre. L'Ambassadeur d'Espagne, seul témoin de leur douleur, joignit ses larmes à celles que répandirent en cette occasion les deux premieres femmes du monde en grandeur & dignité. Lui & la Molina, qui seule de femme y fut soufferte, tâcherent de les consoler, par la considération du bonheur éternel dont apparemment jouissoit ce Prince. Il avoit été toujours malheureux, mais il avoit su profiter dans ses dernieres années de ses afflictions, de ses pertes, & de ses

maladies, ayant fait de toutes ces choses un continuel sacrifice à la justice Divine, afin d'éviter par cette pénitence les justes châtimens de ses péchés & de ses débauches particulieres & publiques. Elles avoient par son exemple beaucoup autorisé le vice de ses peuples, qui présentement sont déshonorés par l'excès de leur débordement. Après cette triste entrevue, les deux Dames d'Honneur, la Comtesse de Flex & la Duchesse de Montausier, rentrerent dans la chambre de la Reine Mere, & moi avec elles. Un long silence de la part des deux Reines, & une conversation fort languissante de la nôtre, dura jusqu'à l'heure que la Reine monta dans sa chambre, où le Roi, au sortir du Conseil, vint souper avec elle. Ce Prince étoit déjà peut-être occupé du desir de tirer ses avantages de l'état où la mort du Roi d'Espagne mettoit son Royaume. Il ne laissoit après lui qu'un enfant, un peu plus jeune que Monsieur le Dauphin, & si mal sain qu'il ne paroissoit pas devoir vivre. Il étoit fils d'un Pere soupçonné de beaucoup de maux, & qui par la perte de ses autres enfans donnoit lieu de croire qu'il étoit difficile qu'il leur pût donner de la santé, puisqu'il n'en avoit pas lui-même. Mais

comme Dieu en donne à qui il lui plaît, ce jeune Roi parut en avoir, après la mort du Roi ſon Pere, plus que l'on ne pouvoit raiſonnablement l'eſpérer. On écrivit alors d'Eſpagne, qu'il ſembloit même avoir pris la Couronne avec l'eſpérance non-ſeulement de la vie, mais d'une vie accompagnée de bonheur; car, comme ſelon la coutume de ce Royaume, on le proclama Roi, ſes Sujets prirent à bon augure de ce que de deux chaiſes qu'on lui préſenta, dont l'une étoit en broderie d'or & de perles, mais vieille & fort effacée, qui avoit autrefois ſervi à Charles-Quint, & l'autre étoit toute neuve, & brillante, & d'une riche broderie, il prit celle de ſon illuſtre Ayeul, en répétant de ſon propre mouvement les paroles de celui qui lui avoit dit qu'elle avoit ſervi à cet Empereur, diſant: *A ſervido à Carlos-Quinto? Pues en nombre de Dios, me quiero ſentar en ella.* (Elle a ſervi à Charles-Quint? Or, je veux donc au nom de Dieu m'y aſſeoir).

Pendant que la Reine Mere ſouffroit, & que la Reine jettoit des larmes pour le Roi ſon Pere, le Roi, que la longueur des maladies de la Reine ſa mere rendoit moins ſenſible à la triſteſſe, at-

tiré par les plaisirs, se laissoit aller facilement à eux. L'hiver, qui convie aux divertissemens, fit que le Roi & Monsieur qui crurent que les maux de la Reine leur mere ne finiroient pas si-tôt, consentirent quasi malgré leur raison à suivre les sentimens de la Nature, qui au-lieu de la douleur, voudroit toujours de la joie.

La veille des Rois, (le 5 Janvier *1666*), il y eut grand Bal chez Monsieur : & malgré l'amitié qu'il avoit pour la Reine sa mere, il ne laissa pas d'y prendre plaisir. Ce Bal fut précédé par un grand soupé, accompagné de toute la magnificence requise en de telles occasions. La Reine, qui n'alloit point cette année aux divertissemens, fit elle-même accommoder l'habit du Roi, qui étoit de drap violet, à cause du deuil qu'il portoit du Roi d'Espagne son beau-pere; mais si couvert de grosses Perles & de gros Diamans, que c'étoit une chose merveilleuse à voir. Monsieur & Madame étoient de même fort parés; car, l'un & l'autre n'étoient pas fâchés de faire voir qu'ils étoient aimables. Monsieur n'avoit pas de passion dans l'ame, qui parût le tourmenter. Au-lieu d'aimer la beauté des Dames, il aimoit lui-même à leur plaire par la sienne, & leurs

louanges ne lui déplaisoient pas. Il se divertissoit en leur compagnie; mais il paroissoit à son procédé avoir dans le cœur tant d'innocence à leur égard, que les plus dangereuses par leurs charmes vivoient avec lui, & lui avec elles, aussi modestement que s'il eût été lui-même une Dame. Cette fête se donna sous la nécessité apparente de quelques étrangers d'importance, à qui le Roi voulut faire voir la grandeur & la beauté de la Cour.

Il fallut alors (le 6 Janvier), que le Roi & Monsieur missent pour deux jours quelque intervalle à leurs divertissemens; car la Reine leur mere empira beaucoup. Le lendemain, jour des Rois, elle retomba dans de nouveaux accidens, la fiévre lui redoubla, elle eut un grand frisson, & il parut une autre éréſipelle, que l'on dit être l'effet ordinaire des Cancers. La Reine Mere étant dans un état pire que la mort, on crut qu'elle devoit être lasse du remede d'Alliot, qui lui causoit incessamment une douleur insupportable; mais elle n'en parloit point, & il falloit à peu près le deviner. Plusieurs personnes lui proposerent de le quitter, & de se mettre entre les mains d'un homme qui se disoit de Milan, qui depuis quelque

temps étoit venu s'introduire en France, disant qu'il avoit un remede infaillible pour le mal de la Reine Mere. L'Ambassadeur d'Espagne avoit écrit en Italie pour savoir de ses nouvelles, & les relations n'en avoient pas été avantageuses; mais il traitoit une femme qui paroissoit se porter mieux, depuis qu'elle se servoit de lui. L'indifférence de la Reine Mere étoit si grande sur ce qui regardoit sa vie, qu'elle ne paroissoit point avoir de volonté déterminée, ni de prendre ni de laisser Alliot. Quand on lui proposoit de le changer, elle disoit qu'un autre peut-être seroit encore pis, & on ne pouvoit appercevoir en elle qu'une ferme résolution de souffrir. Elle s'abandonnoit entiérement à la volonté de Dieu, jusqu'à s'abandonner aussi en toutes choses à la volonté des hommes. Chacun se mêloit de lui donner des conseils; mais elle n'en recevoit aucun, & ne paroissoit pas même fort appliquée à les écouter. Elle renvoyoit toujours au Roi ceux qui lui en parloient, & le prioit d'en ordonner. Il paroissoit y penser avec assez d'application, pour laisser voir en lui que l'amitié qu'il avoit toujours eue pour la Reine sa mere, n'étoit pas éteinte dans son cœur; mais la Reine Mere empiroit;

& les Médecins, qui peu auparavant, dans un bon intervalle qu'elle avoit eu, avoient dit qu'elle ne mourroit pas de ſon Cancer, en déſeſpéroient; & ne ſachant plus que faire, lui perſuaderent de ſe ſervir du Milanois. Elle y conſentit auſſi-tôt, ſans montrer ni eſpoir, ni crainte, ni répugnance; & le neuvieme de Janvier cet homme lui appliqua ſes remedes; mais ils n'eurent point d'autre effet que de hâter ſa mort.

Ce même jour il y eut des Fiançailles au Palais Royal, d'une Fille d'honneur de Madame, nommée Artigni, confidente du Roi & de Mademoiſelle de la Valiere. Le Roi lui donna de conſidérables ſommes d'argent, & la fit épouſer au Comte du Roule, avec de grands avantages qu'il lui fit. Elle eut ſujet, ſelon les fauſſes maximes du monde, de s'eſtimer heureuſe, d'avoir été la confidente des ſecrets du Roi; car de pauvre, & accablée de la mauvaiſe fortune, elle devint une grande Dame.

Après les Fiançailles faites au Palais Royal, ſuivit une grande fête chez le Duc de Crequi, parent du Comte du Roule; c'eſt-à-dire, le Bal, la Comédie, & un grand ſoupé. La Reine, qui ce ſoir-là étoit ſeule auprès de la Reine

sa mere, & qui par la raison de son deuil, ainsi que je viens de le dire, ne pouvoit être d'aucun divertissement, murmura contre celui-là. Il lui déplaisoit encore plus que les autres, à cause de la part que Mademoiselle de la Valiere y avoit; car toutes les faveurs faites à son amie d'Artigni tiroient leur source de la sienne. La Reine Mere, avec sa douceur ordinaire, répondit à la Reine, qu'il falloit pardonner les emportemens de la jeunesse; mais de la maniere qu'elle le disoit, il me parut clairement que son cœur ne s'accordoit pas avec sa prudence. Ce n'est pas sans sujet que les Poëtes ont feint des demeures délicieuses, où leurs Héros restoient enchantés, c'est-à-dire, privés de la connoissance de leurs devoirs, & soumis aux illusions des sens; puisque les passions ordinaires, par leurs effets, nous font voir de nos yeux des hommes sages avoir des intervalles d'emportement, qui leur font perdre l'usage de leur raison, & les empêchent de faire aucuns actes de la vertu qu'ils ont naturellement dans le cœur, dont ils ont donné d'évidentes preuves. J'étois seule auprès des deux Reines, & leur conversation sur cette grande matiere me faisant de la peine, pour les détourner toutes deux de

ces fâcheuſes penſées, & leur faire changer de diſcours, je leur dis que j'eſpérois auſſi que nous aurions notre tour, & que nous danſerions au Printemps. Mon dire étoit fondé ſur une Prophétie qu'un de mes amis le matin de ce même jour, me dit avoir été faite, & que j'avois contée à la Reine Mere. Il m'avoit appris, qu'un grand Aſtrologue de notre temps aſſuroit qu'elle guériroit vers cette ſaiſon, & cette fabuleuſe prédiction me faiſoit eſpérer quelque merveille du remede du Milanois; mais, c'étoit d'une maniere qui ne me conſoloit guere; car je voyois des choſes trop contraires à cette prédiction, pour en tirer quelque eſpoir véritable.

Le lendemain des Fiançailles de Mademoiſelle d'Artigni, qui fut le dixieme du mois, la fiévre de la Reine Mere, qui le jour précédent avoit été moindre, redoubla par un grand friſſon, qui lui dura long-temps. Malgré ce fâcheux accident, le Roi & Monſieur furent à la Comédie avec la nouvelle mariée. Le ſoir les Médecins trouverent la fiévre de la Reine Mere fort allumée, & ſon pouls étant mauvais, ils jugerent à propos de la ſaigner. La Reine auſſi-tôt le manda au Roi. Il vint, après que la Co-

médie fut achevée, voir la Reine sa Mere, qui venoit d'être saignée. Dans ces états si terribles, elle passa de cruelles nuits, & l'excès de la douleur la forçant quelquefois de soupirer de temps en temps, parlant à Dieu, on entendoit qu'elle disoit : *Hélas, Seigneur ! je me plains, & vous voulez que je souffre.* Depuis qu'elle se servoit du Milanois, son martyre étoit augmenté, par la puanteur qui sortoit de son Cancer. Cette souffrance étoit si contraire à son inclination, qu'on peut dire avec vérité que ce mal seul en étoit un fort grand pour elle. Un de ces jours, comme elle se plaignoit de cette incommodité, étant seule auprès d'elle, elle me fit l'honneur de me dire tout bas : *Dieu veut en cela me châtier, d'avoir eu trop d'amour propre, & d'avoir trop aimé la beauté de mon corps.*

Le quinzieme, on donna à la Reine Mere une médecine, & les Médecins s'imaginerent qu'elle lui avoit fait du bien ; mais la nuit suivante elle fut très-malade. Sa douleur fut si grande, qu'elle se sentit comme forcée de jetter des larmes, qui sortirent de ses yeux avec abondance. Mademoiselle de Beauvais, qui la veilloit, me conta le lendemain, que cette vertueuse Princesse lui avoit dit : *Je*

ne pleure pas ; ces larmes que vous voyez sortir de mes yeux ; c'est la douleur qui les contraint de sortir ; car, vous savez que je ne suis pas pleureuse. L'Archevêque d'Auch, voyant le mauvais état où elle étoit, l'en avertit, & lui parla clairement du peu d'espoir qu'avoient les Médecins de sa vie. Elle l'en remercia ; & sans s'étonner de cette Harangue, n'en fit aucun semblant.

Depuis quelques mois, la Reine Mere se confessoit tous les jours, & son Confesseur l'entretenoit long-temps. Elle en avoit un alors, qui étoit venu d'Espagne, qui se trouva par bonheur pour elle un bon Religieux & savant, si bien qu'il est à croire qu'elle étoit bien préparée à ce grand voyage de l'Éternité, qu'elle devoit faire bientôt. C'est ce qui causoit en elle cette grande paix. Une autre nuit des dernieres de sa vie, la même Mademoiselle de Beauvais m'a conté, que quelques-unes de ses femmes, & elle, étant auprès de cette constante Princesse, elle leur dit : *Je sais l'état où je suis ; je sens que je ne puis plus vivre, & je vois bien à vos mines, que vous en êtes toutes aussi persuadées que moi.* Une de celles qui étoient présentes, s'étant mises à pleurer, la Reine Mere lui dit presque en riant, & comme se moquant d'elle : *Vraiment*

Niel, (c'est ainsi que s'appelloit cette Dame) *Vous êtes bien sotte, & ne faut-il pas mourir? Et de plus, quand cela sera, vous pleurerez, mais ne vous en affligez pas avant le temps.*

Le Samedi seizieme du mois, je ne pus aller au Louvre, & comme j'envoyai souvent savoir des nouvelles de la Reine Mere, on me manda toujours qu'elle empiroit. Le lendemain Dimanche au matin, je la trouvai très-mal, & toute sa Cour dans une grande consternation. Monsieur, en me voyant, me fit l'honneur de me dire: *Que fîtes-vous hier, que vous n'étiez pas ici? Nous eûmes une terrible journée.* Je parlai au Milanois. Je le trouvai sans parole, & les Médecins sans aucune espérance. Une éréſipelle étoit sortie tout de nouveau; mais elle n'avoit fait que paroître, & n'avoit point eu d'autre effet que de lui avoir fait enfler les bras & les mains, & même la gorge. Outre ces mauvais accidens, elle avoit le pouls mauvais & foible.

La douleur que je sentis, voyant la Reine Mere en cet état (le 17 Janvier), me fit sortir d'auprès d'elle, afin d'aller chercher hors de sa présence quelque soulagement à ma peine. Je m'en allai à la Messe aux Jacobins de la rue

Saint-Honoré. Là j'éprouvai ce que c'est que de perdre ce que l'on aime ; mais , ayant repris des forces en ce lieu par la soumission que toute ame Chrétienne doit avoir aux volontés Divines, je retournai au Louvre ; car l'inquiétude & la tristesse nous portent naturellement à changer de lieu. Comme j'entrai dans la chambre de cette grande Reine, je trouvai Monsieur seul auprès d'elle, assis au chevet de son lit. Elle étoit dans son meilleur temps, je veux dire dans l'intervalle de ses redoublemens. Elle étoit même un peu mieux que le matin, parce qu'elle s'étoit assoupie pour quelques momens. Ses souffrances ne laissoient pas d'être excessives : je le connus à ses yeux, & malgré son silence je vis ses douleurs. Je me mis à genoux devant son lit ; & comme je voulus lui toucher le pouls, elle me fit l'honneur de me dire ces mêmes paroles : *Madame de Motteville, je souffre beaucoup. Il n'y a point d'endroit en mon corps, dans lequel je ne sente de très-grandes douleurs.* Puis, levant les yeux au Ciel, elle dit : *Dieu le veut. Oui, mon Dieu, vous le voulez, & je le veux bien aussi de tout mon cœur : Oui, mon Dieu, de tout mon cœur.* Monsieur, tendrement touché de ces ad-

mirables paroles, se mit à pleurer, & les larmes m'étant venues aux yeux, je me retirai d'auprès d'elle sans pouvoir lui répondre. Dieu étoit dans son cœur, qui lui donnoit toute la piété & la patience dont elle avoit besoin. Les raisonnemens des créatures n'y pouvoient rien ajouter. Il ne restoit rien à faire à ceux qui avoient l'honneur d'être auprès d'elle, qu'à l'admirer; mais cette admiration pouvant être dangereuse à sa perfection, le mieux étoit de se taire, & de remercier Dieu des graces qu'il lui faisoit. Après ces marques de vertu, de soumission & de patience, cette admirable Princesse nous en donna de la force de son ame; car la Reine étant arrivée là-dessus, elle s'assit auprès d'elle, & Monsieur se rapprocha. L'Ambassadeur d'Espagne entra dans ce même instant, qui apporta des lettres à la Reine. Il s'en trouva une de la Reine d'Espagne, qui écrivoit à la Reine Mere sa Tante & sa Belle-sœur tout ensemble. Elle la prit, & pria la Reine de la lire tout haut, ce qu'elle fit. Cette Lettre étoit bonne, bien longue, & de bon sens. Monsieur, voulant s'instruire des grandes choses, fit plusieurs questions à l'Ambassadeur d'Espagne sur les Affaires de ce Royaume, & sur le Gouvernement

de la Régente. Cet homme étoit naturellement grand parleur. Il amplifia cette conversation de quantité de paroles inutiles, & la rendit fort longue. La Reine Mere, malgré la mort & la douleur qui la menaçoit, entra dans toutes ces Narrations, avec un esprit aussi présent que si elle eût été en bonne santé; puis elle-même prit la lettre & la mit sous son oreiller, disant à la Reine tout ce qu'elle désiroit mander à cette Reine Régente, à qui elle devoit faire réponse au-lieu d'elle. Pendant ce temps-là je m'occupai davantage à remarquer la fermeté de la Reine Mere, toujours égale en tout temps, qu'à écouter les raisonnemens qui se firent sur la Cour d'Espagne; & ceux qui pourront lire quelque jour ces Mémoires, trouveront sans doute que j'avois raison. En ce même moment, la Senora Molina s'approcha de cette illustre malade, & lui dit en Espagnol: *Afé que Vestra Magestad es muy coloradica.* (En vérité, votre Majesté est bien rouge). Et la Reine Mere de sang froid, & comme en riant, lui répondit: *Y como, Molina, en verdad que tengo muy buena calentura.* (Comment Molina, j'ai une bonne grosse fiévre). Aussi-tôt après cette tranquille conversation, la Reine Mere eut un re-

doublement qui fut plus violent que les autres. Elle connut qu'elle empiroit, & le dit à l'Archevêque d'Auch, qui en demeura d'accord avec elle ; mais comme il ne la trouva pas encore assez mal pour lui donner le Saint Viatique, elle conclut de communier après minuit.

A l'heure ordinaire, c'est-à-dire à dix heures du soir, la Reine Mere donna le bon soir à la Reine, à Monsieur, & à Madame. Il nous parut à la Comtesse de Flex & à moi, qu'elle les pressa de partir avec plus d'âpreté qu'elle n'avoit accoutumé de faire. Elle étoit plus abattue & plus oppressée de ses excessives douleurs ; & comme elle n'aimoit point à faire voir ses souffrances, elle voulut alors être seule, afin de pouvoir endurer ses maux avec moins de contrainte. Ce même soir, en voulant prendre des œufs frais qu'on lui servit, elle me parut dans un fort mauvais état, & dans ce seul instant de sa vie elle parut avoir plus de soixante ans ; car, son corps, par l'enflure de ses bras, de ses mains, & de son visage, étoit si appesanti, qu'à peine pouvoit-elle lever la tête, ni hausser ses mains jusqu'à sa bouche. Il étoit difficile de voir une si grande Princesse en cet état sans envisager fortement le néant de la créature,

re, & combien tous les ſecours ſont inutiles, quand il plaît à Dieu de détruire les premieres perſonnes du monde.

Depuis les grands maux de la Reine Mere, elle avoit accoutumé, quand ſa Royale famille l'avoit quittée, & que le rideau de ſon lit étoit tiré, de faire dire les Litanies de la Paſſion avec beaucoup d'autres prieres; ce que l'Archevêque d'Auch faiſoit pour l'ordinaire, ou quelqu'un de ſes Aumôniers. Après qu'elles eurent été dites, on ſe retira d'auprès d'elle, pour voir ſi elle n'auroit point quelque moment de repos; mais bien loin d'en avoir, nous l'entendîmes toujours ſe plaindre, ce qu'elle ſe permettoit de faire quelquefois la nuit: mais jamais le jour, parce que la nuit elle n'étoit plus ſeule, & ne craignoit point de faire de la peine à perſonne.

Après minuit, ſon grand Aumônier lui dit la Meſſe dans ſon Oratoire, qui étoit à la ruelle de ſon lit. Il la communia, & je remarquai qu'elle reçut Notre Seigneur avec une dévotion toute extraordinaire. Il ſembloit, vu le calme où elle étoit, que ſes douleurs & ſes maux l'euſſent quittée; car ſon application à Dieu étoit ſi grande, qu'il étoit aiſé de voir que l'ame en ces occaſions l'empor-

toit sur le corps. Elle fut servie après l'Archevêque d'Auch, de l'Évêque de Mande son premier Aumônier; de l'Abbé de Guemadeu, son Aumônier ordinaire, & de quelques autres; de la Comtesse de Flex sa Dame d'Honneur, & de la Duchesse de Noailles sa Dame d'Atour. Le silence & la solitude de la nuit n'empêcherent pas que toutes ces personnes ne rendissent par leurs grands respects, & par leurs révérences réitérées, tous les honneurs qui étoient dûs à une si grande Princesse, qui étoit en naissance & dignité la premiere du monde; mais toute son élévation alloit être anéantie, & cette si auguste personne, si estimable & si révérée, malgré nos souhaits, alloit être effacée du nombre des vivans, parce que Dieu, le Dieu des vivans & des morts le vouloit ainsi.

Le Lundi, après avoir un peu reposé, je retournai au Louvre de bon matin. (Le 18 Janvier), la Reine Mere avoit beaucoup souffert depuis sa Communion, sa fiévre & les fâcheux accidens de sa maladie augmentoient plutôt que de diminuer. Le remede du Milanois, étant de soi fort violent, avoit fait consommer les chairs du Cancer trop promptement, & les esprits étant dissipés, la nature

n'avoit plus de force pour jetter dehors l'humeur de l'éréſipelle. Cette humeur s'étoit tellement jettée entre cuir & chair, que ſes épaules commençoient à s'ulcerer; & comme elle étoit toujours couchée ſur le dos, elle y ſentoit beaucoup de mal. Elle me recommanda de les toucher. Je les trouvai déjà toutes pleines de glandes, & je fus étonné de ce qu'elle ſouffroit une ſi grande augmentation de douleur ſans en parler. Je le dis aux Médecins, afin de les obliger à y mettre quelque choſe. Ils le promirent, & je vins le dire à la Reine Mere. Cette pieuſe & conſtante Princeſſe ne ſe regardant plus devant Dieu qu'avec les ſentimens d'une Chrétienne pleine d'humilité & de l'unique deſir de faire pénitence, me fit l'honneur de me répondre, toute occupée en Dieu: *J'ai abandonné mon corps à la juſtice de Dieu : les hommes en feront tout ce qu'il leur pleura.* Comme les hommes étoient deſtinés à la faire ſouffrir, ils ne mirent rien ſur ſes épaules. Il eſt à croire que Dieu l'ordonnoit de cette ſorte, pour la purifier davantage à ſes yeux.

La Comteſſe d'Ille * alors s'étant approchée de la Reine Mere, elle lui dit

* Dame Catalane, qui avoit du mérite & beaucoup d'eſprit.

qu'elle souffroit d'excessives douleurs, & lui parlant de la peine qu'elle avoit de la mauvaise senteur qui sortoit de son sein, après une réflexion qu'elle fit sur l'état où elle étoit, elle lui dit en la regardant fixement, touchant son drap : *Ha! Condessa, savanas de batista; Condessa, savanas de batista!* (Ah! Comtesse, des draps de batiste! Des draps de batiste, Comtesse)! Elle voulut lui marquer par ces paroles, & en lui montrant ses draps, qu'elle se reprochoit alors les délicatesses trop grandes qu'elle avoit eues pour sa personne, quand étant en santé elle ne pouvoit souffrir que des draps extraordinairement fins. Cette Dame prétendoit venir d'un bâtard d'un des derniers Rois d'Arragon. Son mari étoit Catalan de nation; son nom étoit d'Ardenne; il s'étoit révolté contre le Roi d'Espagne son maître, & l'avoit quitté pour se donner au Roi. L'un & l'autre avoient de la piété, de l'esprit, & du mérite, & la Reine Mere estimoit assez cette Dame.

Sur les dix heures du matin, la Reine Mere sommeilla un peu, plutôt par excès de lassitude que par une bonne cause. A son réveil le Roi la vint voir, qui n'y tarda guere, car dans ce moment il

falloit qu'il allât au Conseil. La Reine & Monſieur étant reſtés auprès d'elle, ſe mirent à parler de choſes indifférentes pour eſſayer de la divertir. J'étois au pied de ſon lit. Cette Princeſſe, juſqu'à ſa fin, toujours occupée des beſoins des autres, eut ſoin de me demander ſi j'avois dîné, car alors il étoit tard. Quand je lui eus dit que non, elle me répondit avec cette douce & honnête maniere dont elle ſavoit charmer ceux qui avoient l'honneur de l'approcher : *Vous avez bien la mine aujourd'hui de n'y pas aller. Allez, allez dîner chez la Molina :* voulant me dire par-là, qu'elle connoiſſoit que l'état où elle étoit me rendroit incapable de penſer à mes beſoins. Voilà une des dernieres fois qu'elle m'a fait l'honneur de me parler, car la mort depuis cet inſtant la força d'oublier ceux qu'elle honoroit de ſa bienveillance, pour ne s'occuper plus que de l'éternité & de ſa Royale famille. Elle voyoit de près ce terrible moment qui devoit bientôt la ſéparer pour jamais de la terre. Elle deſiroit ſans doute d'aller jouir de ce repos qui ne finit point; mais avant que de le poſſéder il falloit que ce qui étoit corruptible en elle prît fin : & ce paſſage ſi affreux à tous, & qui malgré ſa conſtance lui paroiſſoit

tel, étoit une assez grande affaire pour remplir toutes ses pensées. Sur les trois heures après midi son redoublement la prit, & les Médecins trouverent qu'elle empiroit. L'Archevêque d'Auch alors lui parla plus positivement des approches de la mort; ce qu'elle reçut à son ordinaire : car il y avoit long-temps qu'elle étoit accoutumée à cette Harangue. Il lui conseilla de faire une revue sur toute sa vie, & de la partager en trois états, en celui de son enfance jusqu'à son mariage; depuis son mariage jusqu'à sa Régence, & depuis sa Régence jusqu'à l'heure où elle étoit. Elle reçut ce conseil, & se mit aussi-tôt en état de l'exécuter. Elle fut quelque temps à y penser, puis fit approcher son Confesseur, & l'ayant fait asseoir auprès d'elle, elle commença une conversation avec lui, qui paroissoit plutôt une légere revue qu'une Confession générale, faite avec les applications d'esprit que demande cette action; car elle souffrit que quelque peu de personnes demeurassent dans sa chambre, & j'eus l'honneur d'être de ce nombre.

Le soir à dix heures, le Roi, la Reine, Monsieur & Madame, après qu'ils eurent soupé, rentrerent à leur ordinaire

dans sa chambre; mais elle les pressa instamment de la laisser, & de se retirer. Le Roi voulant lui obéir, s'en alla; & la Reine monta à sa chambre. La Reine Mere qui crut que Monsieur ne la voudroit point quitter, lui ordonna positivement de s'en aller chez lui. Il voulut éviter ce commandement, & se cacha dans le Cabinet des Bains, puis fit semblant de s'en aller; mais la Reine sa mere prévoyant toutes ses louables finesses le rappella, & lui dit qu'elle le vouloit absolument. Il fut donc contraint de ne plus paroître devant elle, & demeura presque toute la nuit assis au pied de son lit. J'eus l'honneur de lui tenir compagnie, & de participer à ses inquiétudes, qui redoublerent beaucoup à cause d'une fâcheuse toux qui survint à la Reine sa mere, par où l'on jugea que l'humeur du Cancer se jettoit sur la poitrine, & que c'étoit une marque certaine du malheur qui alloit arriver à la Maison Royale & à toute la France. A minuit le redoublement de cette Princesse parut un peu diminué, & Monsieur s'en alla, afin de laisser reposer les Dames qui veilloient la Reine sa mere. Il me fit l'honneur de me remener avec lui au Palais Royal où je logeois, & où je m'as-

sure qu'il eut une mauvaise nuit; car il me parut aussi affligé qu'il le devoit être.

Le lendemain Mardi (le 19 Janvier), les mauvais accidens qui paroissoient nous devoir priver de notre illustre Princesse augmenterent toujours; mais sa propreté, qui malgré la nature de son mal ne l'abandonna jamais, l'obligea sur le soir de desirer que l'on fît son lit. Elle fut obéie avec beaucoup de peine, car elle étoit foible & fort pesante. Aussi-tôt qu'elle y fut remise, les Médecins qui trouverent que son pouls étoit mauvais, & qu'elle s'affoiblissoit, dirent au Roi qu'il falloit penser à lui faire recevoir le Saint Viatique. Il étoit alors cinq ou six heures du soir; & quoiqu'elle n'eût jamais témoigné d'appréhender la mort, on jugea à propos de la panser avant que de lui dire l'état où elle étoit. Depuis quelques jours, quand on la pansoit on lui tenoit des sachets de senteur auprès du néz pour la soulager de la mauvaise odeur qui sortoit de sa plaie. Jusque-là elle n'en avoit pas été incommodée, parce que les autres remedes dont elle s'étoit servie empêchoient la pourriture; & même alors ceux qui l'approchoient, par la quantité de parfums qui étoient sur son lit, n'en pouvoient pas être incommodés. Cette

derniere

derniere fois je remarquai qu'elle ne se voyoit pas en nécessité de boucher son nez, sans avoir de quoi offrir à Dieu par de nouveaux sacrifices; puis regardant sa main qui étoit un peu enflée, elle dit tout bas, comme se le disant à elle-même, en faisant un petit signe de la tête, qui vouloit beaucoup dire, *ma main est enflée, dà : il est temps de partir.* Tant de maux & de souffrances n'avoient pu détruire la beauté de ses bras & de ses mains; jamais ils n'en avoient tant eu que dans ces derniers jours : ce que les maladies avoient pu gâter par un peu de maigreur, l'enflure qui leur restoit de l'éréſipelle le réparoit parfaitement. Ils paroissoient plutôt des bras & des mains d'albâtre que de chair; mais ce qui dans le temps n'avoit pu finir, alloit être effacé par la fin de ce même temps.

L'Archevêque d'Auch, à qui la Reine Mere s'étoit confiée du soin de la plus importante affaire de sa vie, qui étoit de lui aider à la bien finir, lui dit alors qu'elle n'avoit plus de temps à perdre, & qu'il étoit nécessaire de penser à recevoir ses derniers Sacremens. Dans ce moment je n'étois pas auprès de cette grande Princesse; ma douleur m'obligeoit souvent de m'en séparer, & ce discours qui

marquoit les funestes approches de la mort, m'avoit fait retirer dans un coin de son Cabinet. Ceux qui en étoient plus proche, ont dit qu'alors sa voix changea, & que malgré sa fermeté ordinaire, l'horreur naturelle que tous les hommes sentent à la vue de leur destruction, eut en elle son effet. Quand cela seroit; je ne m'en étonne pas; il n'y a guere de Héros, de Philosophes, ni même de Saints, qui n'en aient senti l'amertume; mais, pour moi, je puis dire avec vérité que m'étant rapprochée d'elle aussi-tôt après, je ne m'apperçus point de ce changement, & que si la nature la força de sentir pour quelques momens la perte de sa vie, sa raison & la force de son esprit surmonterent bien vîte ces sentimens dans son ame. Car depuis cet instant, il ne parut en elle aucune marque de crainte, ni de tristesse. Elle n'eut aucun attendrissement sur elle-même, & ne témoigna nulle foiblesse, ni dans ses paroles, ni dans ses actions. Dieu lui avoit donné une fermeté, qui dans toutes les grandes occasions où elle avoit eu à resister à ses malheurs & à ses ennemis, ne l'avoit jamais abandonnée. Il ne l'en voulut pas priver dans ces dernieres heures, où nous devons croire que la main

du Très-Haut, qui a toujours été à son aide, la soutint & la fortifia.

Le Reine Mere alors voulut parler au Roi, & fit retirer tout le monde. Elle voulut aussi parler à la Reine, & ensuite à tous les deux ensemble. Il est à croire qu'en cette occasion elle leur souhaita le bonheur & la paix dans leur mariage, avec la crainte de Dieu, & l'abondance de ses bénédictions. Les paroles de cette estimable mere furent sans doute reçues du Roi avec un vrai cœur de Fils plein de respect & de reconnoissance; & s'il nous est permis de pénétrer dans leurs sentimens, nous devons penser que tout ce qu'une si louable & si vertueuse amitié a pu produire en l'une & en l'autre de ces personnes Royales, ne sauroit être sans l'accompagnement des graces célestes. Cette admirable mere voulut de même parler à Monsieur. On peut juger aussi qu'elle lui donna des avis salutaires pour l'avenir, nécessaires à son salut, convenables à la grandeur de sa naissance, & utiles à son repos; afin que sa vie fût Chrétienne, estimable au public, & sa conduite agréable au Roi.

Après toutes ces choses, on ne pensa plus qu'à faire recevoir le Saint Viatique à la Reine Mere. Le Roi & la Reine,

Monsieur & Madame, allerent au-devant du Saint-Sacrement. Mademoiselle, fille aînée du feu Duc d'Orléans, Monsieur le Prince, Monsieur le Duc, & Madame de Carignan les suivirent, accompagnés de toute la Cour. Les hommes allerent avec le Roi jusqu'à la Paroisse; les Dames, avec la Reine jusqu'à la porte du Louvre.

L'Archevêque d'Auch apporta Notre-Seigneur, suivi de l'Evêque de Mande, du Curé de Saint-Germain, de l'Abbé de Guemadeuc, & de quelques autres Aumôniers. Cet Archevêque, tenant la Sainte Hostie, fit à la Reine une exhortation fort chrétienne. Il lui fit voir la nécessité de s'anéantir devant Dieu, lui représenta l'inutilité de toutes les choses que l'on estime le plus dans le monde, & lui dit qu'encore qu'elle fût fille de tant de Rois & d'Empereurs, mere, tante, & sœur des plus puissans Princes de la terre, elle devoit considérer qu'elle alloit être égalée à la moindre créature; que toutes ces grandeurs ne lui serviroient plus de rien; que le seul repentir de ses péchés, sa pénitence & son humilité, en ce terrible moment lui seroient utiles & salutaires, qu'elle alloit paroître devant Dieu, pour être jugée selon ses

œuvres, où la seule miséricorde de Dieu alloit être toute sa richesse. Elle écouta ce discours avec un grand recueillement d'esprit, & communia avec une dévotion digne des sentimens de piété qu'elle avoit eus toute sa vie. L'émotion d'une si sainte & si importante action, & celle de la fiévre, lui donnerent alors du brillant dans les yeux, & du rouge au visage; & dans cet instant elle parut si belle à tous, & particuliérement au Roi qui étoit debout aux pieds de son lit, que se tournant vers Mademoiselle de Beauvais, qui se trouva auprès de lui, occupée au service, il lui dit à demi-bas, *regardez la Reine ma mere : je ne l'ai jamais vue si belle.* Après que cette admirable Princesse eut employé quelque temps à remercier Dieu, à l'adorer, & à penser à l'Éternité, elle fit approcher ses illustres enfans, & leur donna sa bénédiction, leur souhaitant celle de Dieu. Elle la donna encore en particulier à la Reine pour Monseigneur le Dauphin son petit-fils, & à Monsieur, pour ses deux autres enfans. Elle ne parla point à Madame en particulier; car elle crut, à ce que l'on s'imagine, que les sentimens de cette jeune Princesse étoient si fortement établis dans son cœur, qu'il lui seroit impossible de les changer. Ces

quatre Royales personnes se jetterent à genoux devant le lit de la Reine leur mere, lui baiserent la main, & pleurerent; mais comme je fais profession de dire sincérement la vérité, il me semble qu'ils ne pleurerent pas tant que la premiere fois qu'ils crurent la perdre à Saint-Germain, ou du moins ils ne pleurerent pas assez. Il est de la nature du temps d'user toutes choses, & l'état où elle étoit diminua sans doute leur douleur; car ses maux ne pouvant finir qu'avec sa vie, c'étoit quasi l'aimer que de voir sa fin avec quelque espece de consolation. Tous ceux qui étoient dans sa chambre pleurerent aussi; mais celle qui étoit si digne d'être regrettée ne parut s'émouvoir sur rien de ce qu'elle voyoit, & demeura dans une gravité qui avoit quelque chose de fort beau. Cette grande Princesse occupa son esprit à penser à Dieu seul, qui régnant en elle par la foi, l'empêchoit de sentir la perte de la vie. Le Roi étoit alors debout vis-à-vis d'elle, qui pleuroit. Après qu'elle eut été quelque temps recueillie, elle le regarda fixement, & lui dit avec la Majesté d'une Reine, & l'autorité d'une mere : *Faites ce que je vous ai dit, je vous le dis encore, le Saint-Sacrement sur les levres.*

Le Roi, avec un profond respect, & les yeux pleins de larmes, baissant la tête, lui répondit qu'il n'y manqueroit pas, & jusqu'à cette heure on ignore ce que c'étoit. Monsieur le Prince, auprès de qui je me trouvai, & qui étoit appuyé contre le balustre du lit, se tournant vers moi, me fit l'honneur de me dire avec une exclamation glorieuse & honorable à la mémoire de cette vertueuse Reine : *Je n'ai jamais rien vu de si beau. Voilà une femme dont le mérite est digne d'une estime éternelle.* Le Confesseur de cette merveilleuse Princesse nous dit peu après à la Molina & à moi, que s'étant rencontré ce jour-là entre le Roi & elle, il avoit entendu qu'elle lui avoit recommandé de pardonner à ceux qu'il haïssoit pour l'amour d'elle. Ceux-là étoient certaines personnes engagées dans la disgrace de Fouquet, dont elle s'étoit servie auprès de lui pendant qu'il étoit Surintendant. J'ai toujours cru aussi qu'un homme de qualité qui avoit été assez injuste pour avoir fait des Vers Satyriques où elle avoit eu quelque part, fut un de ceux à qui cette Princesse vouloit que le Roi pardonnât, car je sais qu'elle lui en avoit déjà parlé sans pouvoir obtenir cette grace : & comme la

Reine faisoit une action louable en la demandant, le Roi en faisoit une qui méritoit d'être estimée en la refusant. Peut-être que ce fut sur ce sujet que cette derniere demande fut faite par son illustre mere. Je n'en suis pas assurée.

Ensuite de cette occupation, la Reine fit fermer les rideaux de son lit, comme pour reprendre ses esprits, & pour penser sans doute à ce qu'elle venoit de faire & à ce qui lui alloit arriver.

Monsieur, qu'il faut excepter du nombre de ceux qui ne pleurerent pas assez, s'avisa d'aller ouvrir le rideau de son lit, & de lui dire : *Madame, vous m'avez tant aimé ici bas ; aimez-moi encore quand vous serez là-haut dans le Ciel ; & priez Dieu pour moi.* La Reine s'étoit tournée de l'autre côté entendant ce discours ; & sentant sans doute que cet empressement de dévotion & de tendresse étoit alors assez à contre-temps, se contenta de lui dire froidement : *Mon fils, je vous prie, laissez-moi en repos.*

Après y avoir été environ un quart d'heure elle fit ouvrir ses rideaux, & appellant son Médecin elle lui tendit le bras, & lui dit : *Monsieur Seguin,*

tâtez mon pouls, il semble que je m'affoiblis. Comme il le touchoit, elle lui dit encore : *Est-il pas vrai qu'il est bien petit ?* Il lui répondit, *Oui Madame ;* & cette constante Princesse, courageuse jusqu'à ces derniers momens, reprit la parole du même ton, & avec la même tranquillité que si elle eût parlé d'une chose indifférente, & de peu de conséquence, & lui dit : *Je sentois bien que cela devoit être ainsi.* Elle répéta deux fois la même chose ; & connoissant que son pouls diminuoit toujours, elle dit à l'Archevêque d'Auch avec empressement : *Ah, mon Dieu ! ne me laissez pas mourir sans l'Extrême-Onction. Qu'on aille la quérir promptement.* Comme il lui eut répondu qu'il ne falloit pas qu'elle s'en inquiétât, elle persista & dit qu'on y allât ; si bien qu'on lui dit qu'elle étoit déjà sur l'Autel de son Oratoire. En effet il fallut la lui donner bientôt après, parce que l'on connut qu'elle s'affoiblissoit beaucoup. Elle la reçut avec de grandes marques de dévotion, & avec la même connoissance & la même tranquillité d'esprit que si elle eût été en pleine santé, & qu'elle eût fait une autre action. Ce fut son Curé qui lui administra ce Sacrement. Com-

me il vint à lui mettre de la Sainte Huile sur les levres, elle sentit qu'il lui en étoit entré dans la bouche. Alors elle ouvrit ses yeux si beaux & si doux, qui dans ce funeste moment n'avoient point encore perdu tout-à-fait leur éclat naturel, & le regardant elle lui dit doucement, *je vous prie permettez-moi que je m'essuie la bouche.* Il voulut le faire avec du coton; mais elle lui dit, *je vous prie, si cela se peut, permettez-moi de le faire*, & prenant le coton de sa main droite elle s'essuya, & dit ensuite ouvrant sa main, & la tendant au Curé, *cette main n'en a pas eu.* Quand sa premiere Femme de chambre voulut découvrir ses pieds, sa modestie lui fit craindre qu'elle ne montrât ses jambes : elle lui fit signe de rabaisser sa couverture, la poussant par le bras pour lui faire faire ce qu'elle vouloit qu'elle fît.

Après que la Reine Mere eut reçu ce dernier Sacrement, elle demeura quelque temps en repos, & ses yeux alors commencerent peu à peu à se couvrir de la froide & sombre vapeur de la mort; mais, ayant entendu le Roi parler auprès d'elle, elle les ouvrit, & le regardant avec quelque joie de le revoir encore, elle dit par une surprise pleine d'é-

motion & de tendresse, *Ah ! voilà le Roi :* & après l'avoir considéré quelques momens avec une attention qui paroissoit procéder du cœur & de l'ame, touchée d'un sentiment naturel qui l'avoit réveillée de l'assoupissement funeste où elle étoit, elle lui dit, *allez mon fils, allez souper.* La Reine s'étant aussi approchée de cette Princesse mourante, elle la regarda d'une maniere qui me parut accompagnée de sensibilité; mais voulant se détacher de ces Royales personnes qu'elle avoit tant aimées, elle lui dit d'un ton qui me fit deviner tout ce qu'elle vouloit dire, *Hija mia, voyasse.* (Ma fille, allez vous-en). Oui, sans doute, elle pensoit en cet instant combien cette jeune Princesse perdoit en sa mort, étant privée de ses sages conseils, & environnée de certaines personnes incapables de la conduire dans les routes de douleur & de chagrin, que les passions du Roi lui préparoient; afin que sans manquer à la soumission & à la complaisance qu'elle lui devoit, elle pût satisfaire à ce que Dieu demandoit d'elle, & à sa propre gloire. Sans doute qu'elle lui dit de s'en aller, parce que ces pensées étoient capables de lui faire de la peine, & de l'occuper trop, & qu'en l'état où elle étoit, elle

ne vouloit plus penser aux personnes qui lui étoient cheres; mais son cœur l'avoit forcée d'y faire encore ce petit retour; & ce fut pour la derniere fois.

La Reine avoit été toujours fort attachée à la Reine sa mere, elle lui avoit rendu de grands devoirs, elle étoit sans doute persuadée qu'elle perdoit en elle beaucoup de consolations; mais apparemment, le desir de la primauté avoit trouvé place dans son ame. Une malicieuse adulatrice pour s'insinuer dans sa confiance, l'avoit déjà flattée sur la considération qu'elle alloit avoir, en lui disant que les devoirs de tous n'étant plus partagés, elle seule seroit considérée. Soit que ce sentiment eût diminué la tendresse qu'elle avoit témoignée jusqu'alors à la Reine sa mere, soit que la longueur des maladies de cette Princesse mourante, l'eût comme accoutumée à sa mort, la vérité est qu'elle ne parut pas sentir alors autant de douleur qu'elle avoit eu d'amitié pour elle. Dans les derniers momens de la vie de la Reine Mere, il me fut dit que de telles harangues avoient été faites à cette jeune Princesse, par une Dame qui la voyoit familiérement: mais j'ai dû croire ensuite que ses avis n'avoient pas été assez bien reçus pour per-

ſuader celle à qui elle les avoit donnés. J'allai une année après la mort de la Reine Mere, ſaluer la Reine un jour à ſon réveil; & m'étant jettée à genoux devant ſon lit, pour lui baiſer la main, en me voyant elle fut touchée d'un tendre ſentiment qui lui cauſa une ſenſible douleur. Elle me prit la tête; & appuyant la ſienne ſur mon viſage, elle jetta un torrent de larmes, qui en me mouillant la joue, me furent donner une preuve certaine de la fidélité de ſon cœur envers cette illuſtre tante qui l'avoit toujours ſi chérement aimée. A l'égard du Roi, ſa raiſon & ſes propres ſentimens l'obligeoient d'avoir de la conſidération pour les conſeils de la Reine ſa mere; mais peut-être que ne les pouvant pas ſuivre, ils commençoient à l'embarraſſer: car, il l'aimoit & l'honoroit beaucoup, & connoiſſant lui-même la foibleſſe de ſon cœur, tant de combats à ſoutenir l'incommodoient ſans doute beaucoup; & dans cet état, il eſt à croire que la force de ſon amitié envers la Reine ſa mere, ſe trouvoit inſenſiblement diminuée, ſans que ſa volonté y eût aucune part. Voilà de quoi humilier tout le monde, & nous conſoler tous, du peu de conſidération qu'en pluſieurs occaſions de no-

tre vie on fera de nous, & du peu de regret que nos amis, & peut-être nos proches auront de notre mort. Personne ne se doit croire nécessaire dans ce monde, puisque celle-là ne l'a pas été à ses enfans, elle qui avoit toujours été si accommodante à tout ce qu'elle croyoit pouvoir plaire au Roi, à la Reine, à Monsieur & à Madame; c'est-à-dire, quand elle pouvoit être persuadée que sa complaisance n'étoit point contre son devoir. Le Comte de las Fuentes, Ambassadeur d'Espagne, avoit accoutumé de lui dire, pour lui faire remarquer la différence qu'il y avoit de la Reine à Madame, que l'une étoit sa fille, & l'autre une véritable belle-fille; mais à sa mort il faut avouer, que celle qui avoit tenu dans son cœur la place d'une véritable fille, quoiqu'en effet elle ne fût que sa niéce, ressembla un peu trop à la belle-fille.

Mais pour revenir à notre Princesse mourante, après avoir fait voir au Roi & à la Reine ses dernieres tendresses, elle commença de s'affoiblir entiérement, & sa poitrine à s'embarrasser. Elle connut que l'heure de quitter la vie s'approchoit. Elle appella Seguin son Médecin, & lui demanda si la toux qu'elle avoit n'étoit

pas le râle de la mort, & comme il se retira sans lui faire de réponse, elle entendit ce que son silence vouloit dire, & demeura fort en paix. On vit ensuite peu à peu la nature s'anéantir en elle, ses forces diminuer, sa vie finir, & ses yeux commencerent alors à se fermer pour jamais aux choses de la terre.

Le Roi & la Reine furent dans la chambre de la Reine leur mere jusqu'à près de minuit, appuyés contre la table d'argent qui étoit dans ce lieu, au dehors du balustre de son lit. Le Roi regardoit en silence celle qui lui avoit donné la vie perdre doucement la sienne, & ce funeste objet dans ces terribles momens lui prouver par des marques trop sensibles *que la vie de l'homme n'est qu'une vapeur, qui s'éleve de la terre & se dissipe en un moment.* Ce grand Prince, apparemment occupé à cette méditation, vit que tout d'un coup la Reine sa mere s'affoiblissant, laissa pancher sa tête du côté gauche. Alors il se fit un grand cri dans la ruelle de son lit, à cause que beaucoup de ceux qui étoient auprès d'elle ayant vu cette convulsion, crurent qu'elle alloit expirer. Ces cris la réveillerent. Elle ouvrit les yeux, qui dans leur langueur me parurent avoir encore

de la beauté : elle nous regarda même avec un air de douceur, où sa bonté parut nous vouloir dire, pour notre consolation, *je vis encore.* Après être revenue de cette foiblesse, elle se remit dans sa posture ordinaire, à demi sur son séant, sa tête appuyée sur de petits oreillers. De cette maniere, elle nous fit voir en elle une gravité & une paix qui nous marquoit visiblement qu'après avoir fait toutes les actions d'une humble Chrétienne, & d'une véritable pénitente, elle vouloit aussi mourir avec la majesté d'une Reine, dont le courage vouloit soutenir sans foiblesse les funestes angoisses de la mort. Le Roi étoit accouru au bruit qui se fit auprès de la Reine sa mere, lorsqu'elle s'étoit comme évanouie, & l'ayant vue dans cet état, il souffrit ce que la nature & la bonté de son cœur l'obligea de sentir. Toute l'amitié qu'il avoit eue pour elle dans sa jeunesse où elle se manifeste davantage, tout ce qu'il sentoit alors par l'affection solide & véritable qu'il avoit encore pour elle, & tout ce que le sang & le sentiment naturel peut causer de douleur, ce grand Prince l'éprouva sensiblement. Ce que le temps & les différentes passions du cœur humain avoient eu le pouvoir d'assoupir

d'assoupir dans son ame n'empêcha point en lui l'effet d'une tendresse extraordinaire. Il pâlit à la vue de cette précieuse mere, qu'il vit presque mourir devant ses yeux. Les jambes lui manquerent, & il fallut le soutenir de peur qu'il ne tombât. Il étoit lié à elle par des chaînes bien fortes, & par une longue habitude de confiance que les personnes de ce rang n'ont guere accoutumé de connoître ni de pratiquer, mais dont la perte, par cette même raison, doit être dure à ceux qui ont joui d'un bonheur si rare. J'entendis dans cet instant beaucoup de bruit auprès de moi, qui étois à terre dans un coin auprès du lit de la Reine mourante, tellement absorbée dans la pensée de ce que je voyois en elle, que je ne pus m'occuper de ce qui se passoit en la personne de son illustre fils. J'apperçus seulement qu'il y avoit du trouble autour de lui, & que beaucoup de personnes s'empresserent de le secourir. La douleur de ce grand Prince étoit juste & louable, & par la part que je prenois à sa gloire, je ne pus me fâcher de le voir en cet état. Alors on le força de se retirer. Il entra dans le cabinet des bains, où il fallut lui jetter de l'eau sur le visage, & voilà la derniere

fois qu'il vit cette admirable mere, qui l'avoit aimé si chérement.

Depuis cet accident, la Reine Mere entra dans son agonie, qui fut longue & pleine de souffrances, mais qui sans doute fut profitable à celle qui l'endura : car elle en fit de continuelles offrandes à Dieu. Elle faisoit à chaque moment des actes de contrition, de foi & d'amour, avec une application incroyable au soin de son salut. L'Archevêque d'Auch lui parloit souvent, & lui disoit de belles choses, des versets des Pseaumes, & des endroits de l'Écriture, qui convenoient à l'état où elle étoit. Comme cette pieuse Princesse avoit une connoissance toute entiere, elle y répondoit avec tant de soumission à la volonté de Dieu, tant de marques d'humilité & de foi, qu'elle inspiroit de la dévotion à ceux qui étoient spectateurs d'une mort si chrétienne. Cet Archevêque admirant des sentimens si pieux, se tourna vers nous, & nous dit : *Cela est merveilleux, elle voudroit souffrir davantage, pour offrir davantage à Dieu.* Dans un autre moment il lui dit qu'elle remerciât Dieu par un acte de reconnoissance envers sa divine bonté, de toutes les graces qu'elle avoit reçues de lui pendant

ſa vie. Elle ſe réveilla là-deſſus encore plus vivement que ſur les autres choſes qu'il lui avoit dites, & lui répondit avec une douce exclamation : *Ha ! qu'il eſt bien vrai qu'il m'en a fait de grandes.* Puis jettant ſes yeux mourans ſur Milord Montaigu, qui étoit aux pieds de ſon lit vis-à-vis d'elle, & qui pleuroit amérement, elle ajouta, & dit : *Monſieur de Montaigu, que voilà, ſait ce que je dois à Dieu, les graces qu'il m'a faites, & les grandes miſéricordes dont je lui ſuis redevable.* Tous ceux qui entendirent ces paroles, n'en comprirent pas le ſens. Ce Seigneur Anglois, qui alors étoit Prêtre & dévot, avoit été dans ſa jeuneſſe le confident des folles adorations que les hommes avoient eues pour la beauté de cette Princeſſe. Il n'ignoroit pas la complaiſance que l'amour propre lui avoit fait prendre en ces vanités. Il ſavoit auſſi que Dieu lui ayant laiſſé voir le péril, il lui avoit fait la grace de le craindre, & l'en ayant entiérement préſervé, ſa Divine providence toujours admirable en ſes effets, voulut qu'en cet inſtant où toutes ſes paroles étoient des paroles de vérité, ce qu'elle voulut dire par une humble & ſincere reconnoiſſance de ſes miſéricor-

des, fut pour elle une marque publique & certaine de la netteté de sa vie, & de l'assistance qu'elle avoit reçue du Ciel, pour rendre sa vertu triomphante des foiblesses humaines. Oui, grande Reine, vous nous laissez deviner par ces paroles, qui furent quasi les dernieres que vous prononcâtes distinctement, la défiance que vous avez eue de vous-même, la ferme résistance que vous avez faite à la vanité, les graces que vous avez demandées à Dieu pour vaincre en ce combat, celles que vous avez reçues de sa bonté, & comme il les a rendues victorieuses dans votre ame, vous donnant la force de surmonter tous les obstacles qui se sont opposés à votre salut, & de fuir tout ce qui auroit pu lui déplaire, & ternir votre gloire. Milord Montaigu me confirmant lui-même dans l'explication que j'avois faite de ces paroles, m'a depuis dit qu'il avoit reçu de la consolation de ce témoignage qu'elle s'étoit rendu à elle-même; ajoutant qu'il n'avoit jamais connu de femme dont le cœur fût si pur, & les intentions si honnêtes & si droites.

Ensuite de cette humble & glorieuse déclaration, cette vertueuse Reine tendit le bras à son Médecin, & lui dit,

voulant parler de son pouls : *Il n'y en a plus.* Monsieur étoit à genoux devant son lit, qui par ses larmes & ses sanglots faisoit voir sa douleur sans mélange d'aucune diminution. Elle sentit qu'il la toucha, & connoissant que c'étoit lui, elle lui dit d'un ton bien tendre : *Mon fils !* puis, quelque moment après, sentant que son bras étoit demeuré découvert, elle l'appella, & lui dit seulement : *Mon fils, recouvrez mon bras.* En un autre moment elle ouvrit ses yeux mourans, & regardant son Confesseur : elle lui dit : *Padre mio, yo me muero.* (Mon Pere, je me meurs.) Ensuite de ces paroles, son agonie se rendit si forte & si rude, que sentant ses maux augmenter & ses forces diminuer, le sentiment de la nature, qui hait la souffrance, lui fit dire, mais avec peine, à l'Archevêque d'Auch : *Je souffre beaucoup, ne mourrai-je point bientôt ?* Sur quoi cet Archevêque lui ayant dit qu'il ne falloit pas avoir trop d'impatience de mourir, & qu'il falloit souffrir autant que Dieu l'ordonneroit, elle y acquiesça aussi-tôt, & fit des actes réitérés de soumission à la volonté de Dieu. Elle eut peu après une petite convulsion, qui nous fit croire qu'elle alloit passer ; elle en revint;

mais dès-lors elle perdit la parole, & la derniere qu'elle prononça avec beaucoup de difficulté, fut pour demander la Croix. On fit dire des Messes des Agonisans dans son Oratoire; car minuit étoit passé, & les Prieres accoutumées se dirent auprès d'elle. Cette Princesse ne perdit point la connoissance : elle la conserva toute entiere jusqu'au dernier soupir, & entendit toujours ce qu'on lui disoit; elle-même le faisoit connoître à son Confesseur par un signe qu'elle lui faisoit, & dont elle & lui étoient convenus avant qu'elle fût à l'extrêmité. Cette application d'esprit si particuliere à vouloir si constamment donner à Dieu ses derniers momens, édifia ceux qui en furent les témoins; & nous eûmes tout sujet d'admirer une fin si Chrétienne. En voyant souffrir, agir, & mourir cette pieuse Princesse, il sembloit que la mort en elle étoit belle & agréable; car, de ses propres souffrances elle en faisoit si facilement un sacrifice à Dieu, qu'on ne pouvoit croire qu'elle pût sentir tout ce que les hommes souffrent en cet état. On peut dire enfin qu'elle goûtoit & voyoit déjà combien le Seigneur est plein de bonté & de douceur pour ceux qui l'aiment.

Le Roi, qui avoit éprouvé par lui-même ce que la vue d'un objet aussi funeste, que celui de voir mourir une mere, faisoit sentir à ceux qui en devoient être privés pour jamais, envoya par deux fois prier Monsieur de se retirer d'un lieu dont sa douleur l'avoit chassé. Monsieur, par un contraire effet de cette même cause, ne pouvant se résoudre de quitter cette illustre Personne qui lui étoit si chere, lui manda qu'il ne lui pouvoit obéir en cela; mais qu'il lui promettoit aussi que c'étoit la seule chose en quoi il lui désobéiroit de sa vie; puis jettant les yeux sur celle qu'il regrettoit si sensiblement, & considérant l'état où elle étoit, il se tourna vers moi qui avois l'honneur d'être à ses pieds, & me dit avec un cri qui sortoit de son cœur: *Ha! Madame de Motteville, est-ce là la Reine ma mere!* L'Archevêque d'Auch récitant des Pseaumes à genoux auprès du lit de cette grande Princesse, qui quasi n'étoit plus, tomba sur ce verset:

Nolite confidere in principibus.

Alors, la regardant fixement, il dit: *Hélas! qu'il est bien vrai*: & nous laissant voir en notre perte le néant de la grandeur des Grands de la terre, nous

obligea de penser que celui seul est heureux qui attend son secours du Dieu de Jacob, & de qui toute l'espérance est au Seigneur qui a fait le Ciel & la Terre. Pendant que par un si grand objet nous méditions sur notre misere commune, & que nous pleurions notre chere & admirable Princesse, nous vîmes que quittant doucement la terre où elle avoit régné si glorieusement, elle passa de cette vie à l'immortalité, & fut paroître devant son juste Juge, où sans doute elle a trouvé dans sa miséricorde le pardon de ses péchés, la récompense de ses vertus, & la fin de ses souffrances. Ce fut le Mercredi vingtieme jour de Janvier *1666*, entre quatre & cinq heures du matin *.

Aussi-tôt après ce funeste & terrible moment, Monsieur l'embrassa tendrement. Les larmes qu'il répandit firent voir sa douleur, & combien il étoit sensiblement affligé. Il avoit raison : il perdoit en celle qu'il regrettoit, son amie, sa mere, sa confidente, & celle enfin qui pouvoit toujours adoucir toutes ses peines. Il partit aussi-tôt après, pour aller chez lui à Saint-Cloud, passer les premiers jours de sa douleur. Le Roi

* Mort de la Reine Mere.

envoya

envoya après lui pour lui dire de venir entendre lire le Teſtament de la Reine leur mere, & prendre une clef de ſes Pierreries. Monſieur lui manda qu'il le ſupplioit de l'excuſer, qu'il fît tout ce qu'il lui plairoit, que ce qu'il ordonneroit ſeroit toujours bien fait & lui ſeroit agréable, & s'en alla entiérement occupé de ſa douleur.

Le Roi, comme celui qui devoit régler toutes choſes, tarda ſeulement le temps qui fut néceſſaire pour s'acquitter de ſes devoirs. Il envoya demander le Teſtament de la feue Reine ſa mere à Mademoiſelle de Beauvais, qui avoit eu l'honneur d'être la dépoſitaire de ſes dernieres volontés. Elle le donna à Monſieur le Tellier, qui en fit la lecture devant le Roi & la Reine. Le Roi dit ſur l'article qui me regardoit, *Cela eſt déjà fait.* Il eſt vrai que cette grande Reine avoit eu la bonté de me faire payer de ſon vivant dix mille écus qu'elle m'avoit fait la grace de me laiſſer. Elle en donna autant à la Comteſſe de Flex ſa Dame d'honneur, à la Ducheſſe de Senecey, mere de ladite Comteſſe de Flex; & à Madame de Bregy. Elle laiſſoit à la Ducheſſe de Noailles, ſa Dame d'Atour, quinze mille livres : cette Dame n'étoit

que depuis peu à son service. Le Roi ordonna ce qu'il lui plut des pierreries. Il commanda qu'on ôtât les ornemens de la chambre de la Reine sa mere; puis s'en alla à Versailles, laissant la Comtesse de Flex & la Duchesse de Noailles auprès du corps, pour en faire les honneurs.

Je sais par des personnes qui couchoient dans la chambre du Roi, qu'il pleura dans son lit quasi toute la nuit. Le lendemain, parlant à la Duchesse de Montausier de la Reine sa mere, il lui dit, à ce qu'elle m'a conté depuis, qu'il avoit cette consolation de penser qu'il ne lui avoit jamais désobéi en rien de conséquence, & continuant à parler des belles qualités de cette Princesse, il ajouta: *Que la Reine sa mere n'étoit pas seulement une grande Reine; mais qu'elle méritoit d'être mise au rang des plus grands Rois*, éloge véritablement digne de celle pour laquelle il a été fait, & digne de celui qui l'a fait. On trouva dans le cabinet de cette illustre Princesse, deux mille pistoles, que le Roi lui avoit données depuis peu, qui par ses ordres furent distribuées aux pauvres.

Après avoir écrit la vie & la mort de cette Princesse, je crois que je dois finir

le récit de ses vertus par une chose qu'elle m'a fait l'honneur de me dire sur le sujet de ces Mémoires. Je lui fis connoître un jour dans le temps de sa bonne santé, que j'avois écrit quelque chose d'elle, & que j'avois dessein, moyennant la grace de Dieu, de continuer. Elle me répondit sur cela d'un ton véritablement humble, que j'étois bien folle de m'amuser à cette occupation; qu'elle se confioit en moi de dire tout ce que je voudrois; mais que la seule peine qu'elle en pourroit avoir, étoit que je lui donnerois plus de louanges qu'elle n'en méritoit, & qu'elle croyoit que l'amitié que j'avois pour elle m'empêcheroit de voir ses défauts, & de les publier. Comme je lui vis une véritable inquiétude là-dessus, je fus contrainte de lui promettre sérieusement que je dirois la vérité autant contr'elle qu'en sa faveur; l'assurant même qu'il étoit nécessaire de le faire, afin de trouver de la croyance dans les esprits des hommes, qui aiment naturellement la vérité. Je lui dis aussi, que nulle créature n'étant exempte de défauts, l'histoire ne pouvoit plaire si elle ne contenoit le bien & le mal, & si les fautes, aussi bien que les bonnes actions, n'étoient également mar-

quées. Je l'assurai de plus, que selon mon humeur & mes sentimens je ne pourrois pas ne le point faire. Cette sage Princesse fut contente & satisfaite de ma réponse; elle me le témoigna, & jamais depuis elle ne m'a montré aucune curiosité de savoir ni de voir ce que j'avois pu écrire d'elle. Je n'ai de ma vie connu une personne moins avide de gloire ni d'applaudissement. Elle ne faisoit nulle parade de ses belles qualités, elle parloit rarement d'elle-même & de ses sentimens, & il falloit les tirer de son cœur & de son ame par la force des actions qui l'obligeoient quelquefois de parler. Son humilité a été cause que la beauté de son esprit & la bonté de son jugement n'ont pas eu tout l'éclat & toute l'estime qu'elle auroit pu en recevoir du public. Si elle eût pris plus de soin d'en faire paroître la grandeur, elle en auroit été plus louée pendant sa vie; mais on n'auroit pu dire d'elle avec vérité ce verset du Pseaume XLIV, qui a servi de texte à une des plus belles Oraisons funebres qui aient été faites pour elle après sa mort.

Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus.

L'Évêque de Comminges, de la Mai-

ſon de Choiſeul, l'un des plus célebres Évêques de notre temps & des plus eſtimés, fit ce Sonnet à Saint-Denis ſur la pompe funebre de la Reine, Mere du Roi Anne d'Autriche, quand on jetta avec elle dans le tombeau les marques de ſa Royauté.

SONNET.

Superbes Ornemens d'une Grandeur paſſée ;
Vous voilà deſcendus du Trône au Monument :
Que reſte-t-il de vous, dans ce grand changement,
Qu'un triſte ſouvenir d'une gloire effacée ?

Mortels, dont la fortune eſt toujours balancée ;
Et qui des ris aux pleurs paſſez en un moment,
Si vous vouiez ſortir de votre égarement,
Que ce terrible objet frappe votre penſée.

Anne vivoit hier, & cette Majeſté
Qui régnoit ſur les cœurs par ſa rare bonté ;
Dans ces antres ſacrés n'eſt plus qu'un peu de poudre.

Orateurs, taiſez-vous : cette foule de Rois
Qui ſont ici comme elle, & ſans force, & ſans voix,
Font moins de bruit que vous, mais ſe font mieux entendre.

Voici l'Éloge que Monsieur Pelisson a fait de cette Princesse, qui contient en peu de lignes tous les grands traits de sa vie. Ceux qui sont capables de juger de la perfection de cet Ouvrage, ont admiré des vérités si bien écrites. Elles donneront encore aux curieux le plaisir d'y trouver les dates de sa naissance, de son mariage, de la naissance du Roi, & de Monsieur, &c.

« ANNE D'AUTRICHE, Reine de » France, l'exemple éternel des » Reines à venir, apprit la piété & » toutes les vertus dès l'enfance, & ne » les oublia jamais : épousa en sa quinzie- » me année un grand Roi, aussi sage » qu'heureux en ses desseins, mais ja- » mais plus heureux qu'en son mariage; » obtint contre toute espérance, après » vingt-deux années de prieres & de » bonnes œuvres, le plus grand présent » que le Ciel lui pouvoit faire, un fils » qui fut cru dès-lors, & parut depuis » par toute la suite de sa vie donné de » Dieu pour le bien de ses Sujets, digne » de venir au monde par miracle; vit sa » joie accomplie par la naissance d'un

» second Prince très-aimable, & qu'elle
» aima tendrement : éprouva l'inconstan-
» ce des choses humaines dans une lon-
» gue administration de l'état, commen-
» cée par des triomphes sur les étrangers ;
» traversée par des mouvemens domes-
» tiques & par des guerres civiles, ache-
» vée par de plus grandes conquêtes, &
» l'entier rétablissement de l'autorité :
» fit douter lequel de ces divers temps
» avoit été le plus heureux pour sa gloi-
» re, & ce qu'il falloit le plus admirer,
» ou sa prudence, ou sa modération, ou
» sa fermeté : contribua puissamment à la
» paix générale, & au mariage de son
» fils, deux sources de la félicité publi-
» que : pour récompense vit la paix
» régner dans sa Maison Royale, l'An-
» gleterre après l'Espagne y ajouter ce
» qu'elle avoit de plus illustre, de plus
» charmant, & de plus beau : les soins,
» les respects, & les tendresses, aussi-
» bien que la piété & la vertu d'une jeu-
» ne & excellente Reine, lui firent jus-
» qu'à la fin reconnoître en elle à tous
» momens sa niéce & sa fille. Un Dau-
» phin, de qui l'on peut tout espérer lui
» promet une longue suite de successeurs,
» égaux en grandeur à leurs ancêtres :
» le Roi son fils tous les jours de plus

» en plus obscurcir & relever tout en-
» semble leur gloire par la sienne : l'é-
» tat qu'elle avoit tant aimé, désormais
» très-florissant sous une conduite si hau-
» te & si sage, n'avoir rien à craindre,
» non pas même de sa prospérité : vécut
» toujours à la Cour; mais toute à Dieu,
» bonne, sincere, humble, douce, ai-
» mable, juste, libérale, charitable, gé-
» néreuse, magnanime, reconnoissante,
» nul excès que celui des vertus, bien-
» faisante, n'oubliant que les offenses
» dont elle ne se vengea jamais, ensei-
» gnant enfin au monde que même les
» plus grands maux deviennent des biens
» à qui les reçoit comme elle : mourut
» avec la tranquillité des martyrs, d'une
» mort non moins douloureuse, mais
» plus longue que la leur : fut regrettée
» par toute la terre; mais en nul lieu plus
» véritablement qu'en cette maison, dont
» elle étoit fondatrice : ses statuts à ja-
» mais durables, sont les Autels & les
» lieux saints, qu'elle a élevés ou sou-
» tenus par ses bienfaits : son moindre
» éloge fut d'être du sang des Empe-
» reurs, fille, sœur, femme, & mere
» de Roi. Vous qui voyez tant de gran-
» deurs au tombeau, avec cette incom-
» parable Princesse, apprenez qu'il n'y a

» rien de solide que ce qu'elle posséde » aujourd'hui.

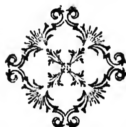
» Née de Philippe III, Roi d'Espagne, » & de Marguerite d'Autriche, à Valadolid, le Samedi 22 de Septembre » 1601, nommée au baptême ANNE » MAURICE, au même lieu le Dimanche sept d'Octobre suivant, mariée » avec Louis XIII, Roi de France, surnommé le Juste, le 9 Novembre » 1615, mere de Louis XIV, Dieudonné, le 5 Septembre 1638, & de » Philippe de France aujourd'hui Duc » d'Orléans, le 20 Septembre 1640, » morte le 20 Janvier *1666* ».

Peu après, la mort de la Reine Mere, l'illustre Mademoiselle Scuderi fit ces Vers à sa louange, qui méritent d'être conservés à la postérité.

ANNE, dont les vertus, l'éclat & la grandeur,
Ont rempli l'univers de leur vive splendeur,
Dans la nuit du Tombeau conserve encor sa gloire,
Et la France à jamais aimera sa mémoire.

Elle sut mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur les horreurs de la mort:
Affermir un grand Trône, & le quitter sans peine,
Et, pour tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

J'ose y ajouter que mourir en Reine est peu de chose, & que la Reine Anne d'Autriche, que nous devons tous estimer, étant morte en véritable Chrétienne, n'a pu desirer que Dieu qu'elle a aimé parfaitement. J'ai connu ses derniers sentimens, & par ses paroles elle nous a fortement persuadés qu'elle a toujours regardé sa Couronne comme de la boue.



TESTAMENT

DE LA REINE-MERE.

« EN présence d'Henri de Guene-
» gaut, & Michel le Tellier, Con-
» seillers, Notaires, & Secrétaires du
» Roi, Maison & Couronne de France,
» Secrétaires d'État & des Comman-
» demens & Finances de Sa Majesté, &
» Commandeurs de ses Ordres, souf-
» signée très-haute, très-excellente, &
» très-pieuse Princesse ANNE, par la
» grace de Dieu, Reine de France &
» de Navarre, mere du Roi, étant au
» lit malade de corps dans le Château-
» neuf de Saint-Germain en Laie, &
» néanmoins saine d'esprit, considérant
» combien l'heure de la mort est incer-
» taine, & que l'état auquel Sa Majesté
» se trouve, lui donne lieu d'appréhen-
» der d'en être prévenue avant que de
» s'être expliquée de ses intentions pour
» les choses qu'elle desire être faites
» après le décès de Sa Majesté, de son
» bon gré & franche volonté, en la ma-
» niere qui ensuit.

« Premiérement, desirant mourir
» comme elle a toujours vécu, dans

» l'honneur & dans la crainte de Dieu,
» & dans les sentimens qu'une bonne,
» Chrétienne doit avoir, elle prie Dieu
» le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit,
» lorsque son ame sera séparée de son
» Corps, de vouloir la recevoir dans le
» Ciel au nombre de tous les Fideles.

« Item, ordonne que son corps soit
» porté dans l'Église de l'Abbaye de S.
» Denis en France, & mis auprès de
» celui du feu Roi Louis XIII, de glo-
» rieuse mémoire son Seigneur, après
» néanmoins que son cœur en aura été
» tiré par le côté, sans autre ouverture;
» ce qu'elle défend expressément, pour
» être sondit cœur porté dans l'Église &
» Abbaye du Val-de-Grace, sise au
» Faubourg Saint-Jacques de la Ville
» de Paris, & mis dans la Chapelle de
» Sainte Anne de l'Église de ladite Ab-
» baye, voulant Sa Majesté que ses fu-
» nérailles soient faites sans aucune céré-
» monie, & que ce à quoi la dépense
» en pourroit monter, soit employé à
» faire des Prieres pour le repos de son
» Ame.

« Item, veut & ordonne ladite Dame
» Reine, qu'incontinent après son décès
» & le plutôt que faire se pourra, il soit
» célébré dix mille Messes à son intention

» par les soins des Exécuteurs du présent
» Testament.

« Item, ladite Dame Reine donne & » légue à Mademoiselle Marie-Louise » d'Orléans, sa petite-fille, la somme » d'un million de livres, à prendre tant » sur ce qui appartient à Sa Majesté, de » ses deniers dotaux, & autres conven- » tions stipulées par son Contrat de ma- » riage, que sur les neuf cents tant de » mille livres tournois, à elle ordonnées » par le Roi, pour son remboursement » de cinquante mille livres tournois, » pour son remboursement de rente sur » le Domaine de Rouen, & des offices » de Contrôleurs, Conservateurs des » Gabelles de Languedoc, acquis par Sa » Majesté, & généralement sur tous ses » autres bien meubles & immeubles.

« Item, sur les effets mentionnés en » l'article ci-dessus, Sa Majesté donne & » légue la somme de neuf cents mille liv. » tournois; savoir, à Madame la Mar- » quise de Senecey trente mille livres, à » Madame la Comtesse de Flex trente » mille livres, à Madame la Duchesse » de Noailles quinze mille livres, à » Madame de Bregy trente mille livres, » à Madame de Motteville trente mille » livres; pour laquelle somme Sa Majes-

» té a fait expédier la certification du
» comptant, laquelle & le présent legs,
» ne servira que pour la même gratifica-
» tion : à la Dame de Beauvais trente
» mille livres : à chacune des Demoisel-
» les de Niert, Varenne, du Rocher,
» Braquemont, Dancé, & d'Aubri, ses
» femmes de chambre ordinaires, la
» somme de dix mille livres, faisant en
» tout soixante mille livres : au Sieur
» d'Argouges, Premier-Président au
» Parlement de Bretagne, trente mille
» livres : au Sieur Tubeuf, Président en
» la Chambre des Comptes de Paris, &
» Surintendant des Finances, Domai-
» nes, & affaires de ladite Dame Reine,
» la somme de cent mille livres; au Sieur
» de Bertillac, Trésorier-Général de sa
» maison, soixante mille livres : au Sieur
» de Fouilloux, Enseigne de la Com-
» pagnie des Gardes de son Corps, dix
» mille livres : au Sieur d'Avaux, Con-
» trôleur-Général de sa maison, quaran-
» te mille livres : au Sieur Cantarigni,
» aussi Contrôleur-Général de sa maison,
» vingt mille livres; au Sieur Dancé,
» Apothicaire de son corps dix mille li-
» vres : au Sieur Gabouri, quarante
» mille liv., en ce compris quinze mille
» livres, dont Sa Majesté a fait expédier

» la certification du comptant : au Sieur
» Joyeux son premier Valet-de-chambre,
» trente mille livres : au Sieur Guillain,
» son Tailleur, dix mille livres : au Sieur
» Bellot, Garde de ses Cabinets & Ora-
» toires, six mille livres ; & aux petits
» Officiers de sa chambre, de ses Écu-
» ries & de ses Offices, la somme de
» deux cents mille livres, dont la distri-
» bution sera faite par les Exécuteurs du
» présent Testament, ainsi qu'ils avise-
» ront être à faire par raison.

« Item, ladite Dame Reine supplie le
» Roi de vouloir faire valoir tous les
» fonds des assignations qu'il a plu lui
» accorder pour les dépenses ordinaires
» & extraordinaires de sa maison, de la
» présente année, & des précédentes ;
» encore qu'elles ne soient pas échûes,
» à l'exception seulement des cinquante-
» quatre mille livres par mois qui se
» payent à l'Epargne, lesquelles cesse-
» ront d'être payées du jour de son décès,
» & aussi de trouver bon que le Tréso-
» rier-Général de sa maison reçoive ce
» qui échéra de sa rente viagere, & des
» Finances de ses Domaines, jusques
» & compris le dernier jour de la présen-
» te année, afin que les Officiers &
» Créanciers de ladite Dame Reine, qui

» auront fait des avances, ou qui y se-
» ront assignés, en soient payés; que
» sa conscience en soit déchargée, & que
» l'exécution du présent Testament n'en
» puisse recevoir aucun préjudice.

« Item, ladite Dame Reine supplie le
» Roi d'avoir agréable de faire valoir ce
» qui reste dû des deux cents mille livres,
» dont il a donné le fonds en la présente
» année 1665 pour les Bâtimens du Val-
» de-Grace, & de vouloir encore bien
» faire un pareil fonds de deux cents mille
» liv. en sa prochaine année 1666 pour
» achever lesdits bâtimens.

« Item, ladite Dame Reine supplie
» encore le Roi de vouloir se ressouvenir
» de la recommandation qu'elle lui a
» faite en faveur des principaux Officiers
» de sa maison, & de vouloir aussi don-
» ner sa protection à tous ses autres Do-
» mestiques.

« Item, ladite Dame Reine veut &
» ordonne que les Reliques & Reliquai-
» res qui sont dans son Oratoire, près
» de sa chambre au Château du Louvre
» à Paris, soient transportés en l'Ab-
» baye du Val-de-Grace, & remis ès
» mains des Abbesse & Religieuses du-
» dit Monastere, lesquelles s'en charge-
» ront au pied de l'Inventaire qui en
» sera

» fera dreſſé par les exécuteurs du pré-
» ſent Teſtament.

« Item, veut & ordonne ladite Da-
» me Reine, qu'en ladite Abbaye du
» Val-de-Grace, il ſoit célébré à perpe-
» tuité par chacun jour une Meſſe baſſe
» à ſon intention, en l'une des Chapelles
» de ladite Égliſe, qu'à cet effet il ſera
» paſſé un contrat de fondation de ladi-
» te Meſſe par leſdits Exécuteurs, avec
» leſdites Abbeſſe & Religieuſes, aux
» conditions qu'ils aviſeront.

« Item, ladite Dame Reine ſupplie
» le Roi de trouver bon qu'elle commet-
» te l'exécution du préſent Teſtament
» aux Sieurs Colbert, Conſeiller & Con-
» trôleur-Général, & Intendant des Fi-
» nances; d'Argouges, Premier-Préſi-
» dent du Parlement de Bretagne; Tu-
» beuf, Préſident en la Chambre des
» Comptes à Paris; & au Sieur le Tel-
» lier, Secrétaire d'État, l'un des souſ-
» ſignés, & leur faire la grace de les ap-
» puyer de ſa protection, s'il naiſſoit
» quelque difficulté qui n'eût pas été pré-
» vue dans la forme du préſent Teſta-
» ment, & dans les diſpoſitions y conte-
» nues.

« Lequel Teſtament a été ainſi fait,
» dicté, nommé par la très-haute, très-

» puissante, très-excellente Princesse,
» aux Conseillers Secrétaires d'État,
» ci-dessus nommés, & par l'un d'eux en
» présence de l'autre, lu & relu à ladite
» Dame Reine, laquelle a dit avoir bien
» entendu en sa chambre dudit Château-
» neuf de Saint-Germain en Laie, où Sa
» Majesté est au lit malade, l'an 1665
» le troisieme jour d'Août, à l'heure de
» midi; & ladite Dame Reine l'a signé,

» ANNE.

» DE GUENEGAUT, LE TELLIER ».
Et au-dessous est écrit,

J'approuve le présent Testament.
Signé, LOUIS.

Fin du sixieme Tome.



TABLE
DES MATIERES

Contenues dans les six Volumes des Mémoires de Madame de Motteville.

Les Lettres *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, servent à distinguer les Volumes.

A

Apsbourg,

C

G

Gorrein

Ille-

K

L

O

R

S

T

Fin de la Table des Matieres.





